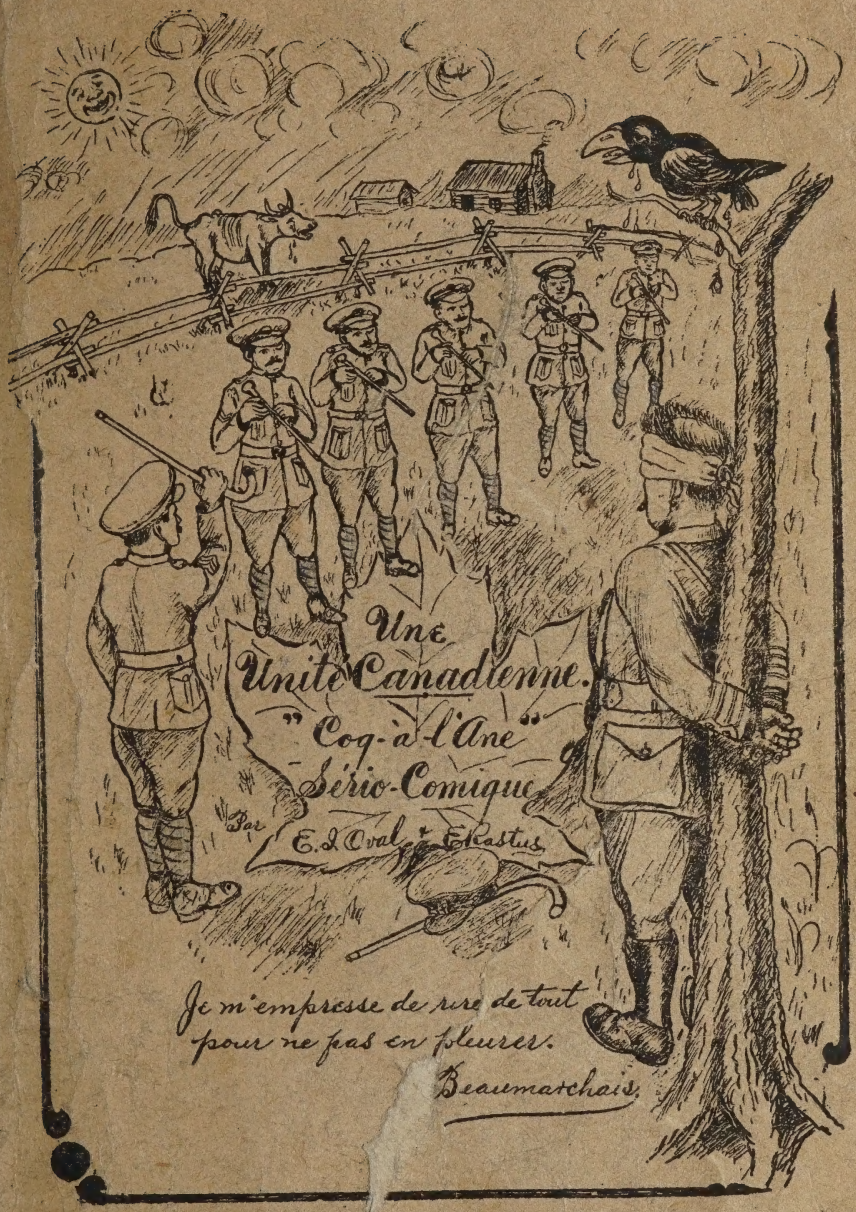

Une
Unité Canadienne.
"Coq-à-l'Ane"
Sério-Comique
Par
E. L. Oval & E. Rastus
Je m'empresse de rire de tout
pour ne pas en pleurer.
Beaumarchais.

Aff. pour L. Dubé
D. Boulet, pte.

Une Unité Canadienne

"Coq-à-l'Ane"
Sério-Comique

— PAR —

E. I. Oval & E. Rastus

DEDICACE

Respectueusement Dédié au Soldat Canadien

Le "Vrai" à $1.10

Tous droits réservés, Canada, 1920

PREFACE

A la demande de tous nos amis, les soldats et d'un grand nombre d'officiers, nous livrons au public nos notes de guerre. Nous ne racontons pas les batailles qui se sont déroulées durant cinquante mois. Ces batailles, nous les avons tous lues dans les journaux et dans les livres. Ce qui n'a pas été dit et ce que vous ne connaissez pas, cher lecteur, ce sont les "dessous de la guerre", c'est-à-dire ce qui s'est passé au sein du régiment. Nous croyons donc vous intéresser en mettant à jour les faits et gestes des soldats, des sergents et des officiers, mais principalement les "hauts faits" des mauvais officiers.

Vous remarquerez que nous ne touchons pas au travail intime de l'Unité. Officiers et soldats, comprenant ce pourquoi ils étaient en Europe, remplissaient bien leur devoir. Aussi, les trois gouvernements canadien, anglais et français qui nous ont vus à l'œuvre, ne nous ont pas ménagé leurs encouragements ni leurs félicitations. La France, surtout, très heureuse du bon travail que nous lui fournissions, nous a, dans sa grande générosité, prouvé sa reconnaissance d'une manière tout spéciale. Donc, ce que nous vous racontons est tout simplement notre vie, notre conduite, en dehors du travail et du devoir que nous accomplissions pour la bonne cause des Alliés. Disons le mot, c'est la vie intime de la famille que nous voulons conserver. Plus tard, dans notre vieillesse, entourés de nos petits enfants qui, nous l'espérons, seront aussi nombreux que ceux d'Abraham, nous relirons—peut-être avec plaisir—ces faits vus et vécus par nous durant quatre longues années.

Durant la guerre et même après, nous avons remarqué que les journaux se plaisaient à "assommer" les officiers de louanges, tandis que les soldats, ces petits qui ont gagné la guerre, étaient laissés dans l'ombre. Pour remédier à cet "oubli", nous avons voulu vous faire connaître les souffrances du soldat, souffrances causées non seulement par l'état de guerre, mais principalement par le mauvais instinct du mauvais officier, de l'officier jouisseur et égoïste, tel que rencontré durant nos quatre années de guerre.

Nous nous servons du général pour le particulier. Il ne faut pas nous en vouloir, nous ne pouvons faire autrement. Nous demandons aux bons officiers—et ceux-ci se connaissent bien—de ne pas se coiffer d'un bonnet qui ne leur appartient pas, et au lecteur d'avoir toujours présent à l'esprit, qu'il y a eu de bons et de mauvais officiers. Nous vous laissons libre, de bruler à petit feu les mauvais officiers; mais nous nous opposons à ce que vous touchiez, même avec une fleur, nos bons officiers que nous devons tous saluer respectueusement, car ils ont bien mérité de la Patrie, par leur bonté, leur bonne conduite et leur dévouement envers les soldats; qui ont fait les plus vils et les plus pénibles travaux de la guerre.

Cher lecteur, il faut surtout vous convaincre que ce n'est pas par "vengeance" que nous vous faisons connaître les actes ignomineux des mauvais officiers. Nous sommes fermement convaincu qu'ils n'ont jamais été dignes de nouer les lacets de nos bottines à la "Kitchener", les plus laides bottines du monde. Mais c'est plutôt par esprit de "justice" pour les soldats qui furent toujours les plus méprisés de la guerre, tandis qu'ils auraient dû être les plus choyés, à cause des innombrables souffrances physiques et morales qu'ils ont si joyeusement endurées. C'est avant tout, par "esprit du bien public" que nous venons à vous. En lisant nos notes sério-comiques, vous apprendrez que le soldat n'est pas une bête de somme, ni un apache, ni un dévoyé; mais comme vous, il est, quand il est bien commandé, un gentilhomme toujours prêt à donner sa "vie" pour son officier et pour sa Patrie. Nous sommes certain que nous avons l'assentiment de tous les honnêtes gens, de tous les bons officiers. Quant aux mauvais officiers, eh bien ! il feront leur "mea culpa", ils se convertiront, et durant la prochaine guerre, ils commanderont chrétiennement et avec justice les soldats, sachant qu'il y aura toujours "quelqu'un" qui les surveillera et les fera connaître à leurs concitoyens, la guerre finie. Ainsi, le soldat sera plus heureux, puis reviendra au foyer le cœur plus joyeux, et ne fera à ses parents et amis que la louange de ses officiers qui auront ri et pleuré avec lui.

Maintenant, cher lecteur, nous vous demandons toute votre indulgence. Nous ne sommes pas un littérateur, mais tout simplement un soldat qui a fait quatre années de guerre. Nous racontons les faits tels que nous les avons vus et sentis, en oubliant tout

langage fleuri. Si certains passages ne vous plaisent pas, vous n'avez qu'à faire une prière, pour que nous fassions mieux à l'avenir.

E. I. OVAL.

Vu que cette Brochure est publiée dans le but de rétablir certains faits et de donner justice à qui de droit, et non dans un but de vengeance—comme d'aucuns seraient plus ou moins portés à le penser à premier abord—l'auteur des caricatures ne s'est pas appliqué à reproduire les traits de "certains personnages". Non, il s'est contenté de crayonner—à titre d'illustration—quelques bonshommes, tirés de son imagination, et devant servir à illustrer l'action et non le personnage visé par le récit. De sorte que : Tout lecteur qui croira reconnaître..."quiconque ou quéqu'un" dans les caricatures précitées, sera tenu, en conscience, de nous en faire immédiatement rapport, et à notre tour, nous nous empresserons de lui répondre que... c'est pas vrai !... de notre manière la plus polie.

E. RASTUS.

UNE UNITE CANADIENNE

Récit humoristique des principales aventures qui se sont passées.... en Europe, durant la grande guerre qui vient de se terminer par la Victoire

---

CHAPITRE PREMIER

CANADA

Bambocheurs.—Incertitude.—Pour un officier.—Sur l'Océan.—Pourboire.—Angleterre.—Nos premières souffrances.—Les zeppelins.—K. R. & O.—La faim.—Avarice. La garde.—La traversée de la Manche.

— BAMBOCHEURS.—Une nuit d'hiver, vers les cinq heures du matin, notre Commandant avec trois officiers très "supérieurs" en auto Ford, sortait de la rue Sanguinet pour gagner la rue Ste Catherine. Ils venaient d'une partie de plaisir. Sur la rue, le Colonel reconnut quatre de ses hommes qui se dirigeaient vers la caserne en faisant du cent vingt pas à la minute. "Tiens, dit le Colonel, voici quatre de mes hommes qui ne s'en font pas. Ils aiment donc le plaisir eux aussi. Ils seront bons soldats puisqu'ils sont bons bambocheurs".

Mais vous, Colonel, que fûtes-vous?.....

— INCERTITUDE.—Un de nos capitaines qui nous venait de l'Ouest, et dont le nez rougi par le scotch est surtout remarquable par les lueurs dont il s'éclaire la nuit, nous disait un jour : "Si j'étais certain de tuer cinq Boches, j'irais au front". Comme il n'était pas certain, il n'y est pas allé. Il aima mieux tuer les lapins, voler les soldats et troubler les cœurs féminins. XXème siècle, serais-tu le siècle de la barbarie ?.....

— POUR UN OFFICIER.—Ce même Capitaine avec une équipe d'hommes se rendit, un jour, à la gare Bonaventure pour y placer du bagage dans les wagons. A la gare, il donna le commandement de "Right-turn" au lieu de "Left-turn". Le mouvement se fit admirablement bien. Par malheur, les hommes avaient le dos à la gare. Et alors, le Capitaine en colère, de dire : "Imbéciles, vous voyez ben (sic) que le dépot (sic) est par là.". Rires.

— Quelque temps après, ce même officier en charge d'une autre équipe d'hommes donna le commandement de "Front". A ce commandement inconnu, pas un seul soldat ne remua. Le Capitaine surpris, réfléchit quelques secondes, et dit au Sergent-Major : "Prends-les donc, les commandements de l'infanterie ne sont pas comme ceux de la cavalerie". Rires.....

— SUR L'OCEAN.—Ce fut par un des plus beaux jours du printemps que nous quittâmes le Canada pour l'Angleterre et la France. A deux heures de l'après-midi, notre majestueux bateau passait devant Halifax. Nous chantions le "O Canada" et "La Marseillaise". A quatre heures, les côtes canadiennes disparurent à nos yeux. Adieu ! Patrie, parents et amis. La guerre finie, nous vous reviendrons plus joyeux et plus affectueux

avec la conscience d'avoir accompli le plus saint des devoirs. La traversée fut splendide. Tout le jour, le soleil nous réchauffa de ses chauds rayons. Toute la nuit, la lune éclaira notre route. La mer comme joyeuse de porter sur ses vagues des Canadiens, nous fut douce et gentille. Après neuf jours de cette belle vie de marin, nous arrivâmes à Liverpool, le plus beau et le plus grand port d'Angleterre.

— POURBOIRE.—La veille de notre arrivée à Liverpool, un incident comique se passa chez nos officiers. Un Capitaine qui fut même l'époux de la "Concordia", et qui, nous dit-on, était riche de plusieurs vingt milles dollars, riait de bon cœur de ses amis qui avaient donné des pourboires aux garçons de tables et de cabines. "Je n'ai pas donné, disait-il, un seul sou de pourboire durant la traversée et j'ai été aussi bien traité que vous". Le Commandant qui l'entendit ne put s'empêcher de l'engueuler et de le traiter de peigne, à la grande joie des officiers présents.

Nous, nous avions hâte de savoir si ce Capitaine était un gros peigne ou un peigne fin.

ANGLETERRE

— NOS PREMIÈRES SOUFFRANCES.—Quel est le Canadien qui est revenu au pays avec l'amour du climat anglais? Après une nuit froide et sans sommeil dans des wagons de sixième classe, où l'on ne trouve pas même ce qu'il faut pour faire ce que l'on sait, nous arrivâmes au grand camp de Shorncliffe, comté de Kent. Les officiers comme par enchantement, disparurent à nos yeux. L'officier de service lui-même n'a pas eu le courage de nous suivre à notre nouveau camp. En voilà un brave à trois poils !

Le soir, après l'installation de nos tentes, la pluie, l'éternelle pluie anglaise commença de nous tomber dessus. Elle tomba

ainsi sans arrêt durant quinze jours. Le camp ne fut plus qu'une mare boueuse. Nous en avions jusqu'à la cheville. Nos tentes en furent badigeonnées. Nous couchâmes dans la boue. Oh ! là, là, que nous avons regretté nos grabats de la caserne de Montréal, et nos beaux et doux lits blancs du vaisseau qui nous avait traversé. Enfin, après trois jours de cette misérable vie, un officier de service vint nous voir et nous dire en ricanant: "Ne vous en faites pas, mes amis, c'est la guerre." Il nous quitta bientôt pour la ville où il logeait dans un magnifique hôtel.

Nous ne savons si tous les officiers des régiments ont fait la même chose, mais nous savons fort bien que les nôtres ont eu peur d'avoir un peu de misère.. La misère n'est-elle pas seulement pour le mercenaire soldat. Le grand nombre de nos officiers considérait les soldats comme des chiens, à qui on enlevait le meilleur, et sur lesquels on se déchargeait de tout. Que d'officiers faisaient faire leur travail par les soldats, travail qu'ils étaient obligés de faire selon les lois militaires.

Les sous-officiers ne s'en sont pas laissés imposer. Connaissant les lois militaires, ils ont forcé ces officiers paresseux et jouisseurs à faire leur devoir. Ah ! Messieurs, vous avez pris vos aises durant la guerre, les poches remplies d'argent, à nous maintenant, les petits, les riens devenus grands avec la liberté reconquise. Nous allons vous faire connaître vous, les égoïstes, les parvenus, les jouisseurs, les preneurs. Nous vous avons endurés par discipline et diplomatie, nous vous avons observés par plaisir et nous vous ferons connaître par devoir. Aujourd'hui, la Vérité, toujours la Vérité, et rien que la Vérité. Que celui qui reconnaîtra son bonnet s'en coiffe sans récriminer. Sinon...

— LES ZEPPELINS.—La deuxième année de la guerre fut terrible pour la froide Angleterre. Les Boches montés sur leurs zeppelins voulaient à tout prix par leurs jeux barbares, réveiller les Anglais endormis, et leur faire comprendre ce qu'était la guerre qu'ils avaient eux, joyeusement déclarée au monde entier.

Les Canadiens, nés guerriers, ne s'en faisaient pas. Ils savaient que nous venions d'arriver en Angleterre, et que notre

Commandant, grand stratégiste, était passé maître dans l'art de la guerre. Notre Colonel, mis aussitôt au courant des événements, prépara son plan de défense contre les Boches et leurs gros oiseaux de nuit. Les ordres suivants furent donnés à ses chers petits :

1. A l'annonce des zeppelins, défense sévère d'allumer bougies, pipes, cigares et cigarettes dans et hors des tentes.

2. Ne pas parler fort, mais se dire bas à l'oreille les choses qu'on a besoin de se dire.

3. Le Sergent-Major devra doubler et même tripler la garde avec les badines (sic).

(Badine: "Petit bâton de deux pieds de long que le soldat porte

PEUR NON JUSTIFIÉE

Colonel.—Sergent aux badines ! Doublez, triplez la garde, s'il le faut. J'entends venir des zeppelins.

à la main, pour ne pas avoir l'air trop bête sur la rue).

Ainsi, la badine tout à fait inoffensive sur la rue, devait être une arme terrible contre les zeppelins qui voyageaient à six milles pieds dans les airs. Nous croyons que les plans de notre incomparable Colonel-froussard ont été vendus à l'ennemi. Nous n'avons pas vu, en effet, un seul zeppelin durant notre séjour en Angleterre. Les cinquante milles soldats canadiens du camp de Shornciffe furent sauvés de la destruction, grâce à la présence d'esprit du Colonel,

Georges V, roi et empereur, a failli décorer pour cette idée géniale, notre Colonel.

— LA FAIM.—Il nous semble encore entendre ce cri de détresse de nos jeunes Canadiennes durant la guerre: "Tous nos hommes s'en vont. Qu'allons-nous devenir? Ah ! que nous sommes malheureuses." Vous aviez raison, mes chères mignonnes. Nous vous quittions le cœur bien gros pour vous défendre en France, aller tuer Fritz ou aller se faire tuer par lui. Quelle joie et quelle gloire pour nous que de mourir pour vous, adorables Canadiennes. Et dire que la mort par la faim a failli nous faire perdre la gloire de la mort par la balle et la baïonnette. Et voici comment.

Petits anges canadiens, vous savez tous n'est-ce pas, que pour aller au "Front" en France, il nous fallait passer par l'Angleterre. Celle-ci, toute à ses intérêts, demandait et acceptait avec grand cœur les produits canadiens. Ceux-ci restèrent pendant des mois à se désagréger et à pourrir sur les quais de Liverpool. Pourquoi ne pas nous les avoir envoyer. Ils auraient été si bien reçus. Nos estomacs leur eussent préparé un sort digne d'eux.

Durant trois mois, nos faces livides, nos corps décharnés crièrent à tous et les privations et la mauvaise nourriture. Durant trois mois, nous mangeâmes du mouton, des pommes de terre et du chiard; des pommes de terre, du chiard et du mouton; du chiard, du mouton et des pommes de terre, sans sel et sans sucre, sans sucre et sans sel, qui prenaient plutôt le côté du fossé que celui de la bouche. Aussi, il fallait voir tous les matins et tous les midis

avec quelle avidité nous enlevions les gâteaux, les biscuits et le bon café du marchand ambulant. Et les pauvres affamés décharnés comme des cadavres qui avaient été canadiens, cherchaient les allées et venues des soixante quinze sous que le gouvernement canadien donnait par jour à chacun de ses pioupious, qui ne mangeaient que pour cinq sous. Où les soixante dix autres sous allaient-ils donc ?

N'oubliez pas, anges bénis, que nous avions des officiers gloutons. De la viande que nous recevions, la meilleure partie prenait le côté de leur cuisine. Voyez donc ces deux officiers aux nez surchauffés d'alcool et aux yeux clos d'un fil de fer, qui nous enlevèrent notre bois et notre charbon. Nos poêles, pauvres squelettes, mourraient faute de nourriture. Et les cigarettes . . nous n'en avons jamais eues à leur Mess. Ils venaient même nous enlever celles que la Croix Rouge Canadienne nous envoyait à nous, les soldats.

Allons, pourquoi se seraient-ils gênés? Les soldats gagnaient l'importante somme d'une piastre et dix sous par jour, tandis qu'eux, ces pauvres officiers, n'avaient que de cinq à dix piastres par jour.

Vous voyez, chers parents et amis, l'espèce d'êtres à qui il nous fallait obéir.

Maintenant, il nous faut vous rapporter les paroles authentiques d'un certain Capitaine, à qui le Sergent de service du jour faisait rapport du manque de nourriture et de la mauvaise qualité des aliments.

"Si les hommes ne sont pas contents, qu'ils mangent de la m.....", dit le Capitaine. Comment voulez-vous engraisser avec un pareil aliment? Pour la plupart de nos officiers (quelques-uns nous ont protégés et nous les en remercions) la générosité et la politesse envers le soldat étaient choses inconnues.

La devise du Canadien n'est-elle pas : "Je me souviens".

— AVARICE.—Capitaine : "J'ai une petite valise, veux-tu aller la porter chez moi, à Folkestone, numéro .. rue..... au cinquième étage."

Soldat : "Je veux bien, Capitaine."

Et notre petit soldat, aux cheveux blonds et ondulés, entreprit une marche de quatre milles, sous un soleil de feu, de Shorncliffe à Folkstone.

Arrivé à l'endroit désigné, la Dame du foyer donna comme récompense au petit soldat le "gros" pourboire de six penses (douze sous). Le soldat salua et sortit. A peine avait-il descendu quelques marches de l'escalier, que le Capitaine le fit remonter, lui demanda les six penses. En échange, il lui donna trois penses (six sous) juste assez pour payer l'autobus de la ville au camp.

Colère de notre petit pioupiou canadien tout fatigué et tout ruisselant de sueurs. Dis donc, pauvre petit, tu ne savais donc pas que certains officiers considéraient le soldat comme un esclave, et que le pourboire était pour le garçon libre (sic) des cafés et des hôtels.

— LA GARDE.—Sur le plateau de Saint-Martin, un tout petit camp de trente-deux tentes était debout. Durant vingt-quatre heures, les gardes veillaient à la sûreté des habitants.

Une nuit, à une heure, heure de l'amour et des crimes, la garde Edouard, l'oreille au guet parce qu'un bruit insolite s'était fait entendre, scrutait de ses yeux de fouine, l'obscurité. Subitement, il vit un soldat s'avancer avec précaution. Alors, notre garde prenant son courage à deux mains, et d'une voix faible, cria: "Halt ! Who's there?" "Friend," dit le visiteur tout en marchant. "Come here friend, where you go?" "I am going to my camp. What hell do you want", répondit l'intrus. "That's all right. Don't excite you. I show your camp," répondit la garde. Et notre Edouard, bon garçon, bras dessus bras dessous, va reconduire ce "coléreux" jusqu'à son camp au bas de la falaise. Pour rendre service, Edouard, grâce à la garde duquel tout le camp pouvait dormir tranquille, laissa son poste.

Nous avons toujours regretté l'absence du Colonel à ce moment critique. Il aurait pû faire avec son éternelle canne, la garde en l'absence de la garde en service de charité. L'his-

toire se serait emparée de son nom comme de celui de Napoléon I, Empreur de Français. Il serait aujourd'hui à la louange, tandis qu'il est presque partout à la haine et au dédain.

— K. R. et O.—Il est plus facile de déchiffrer le caractère d'une femme que d'ouvrir la porte d'une tente dans un moment d'excitation et de surprise. Le Général-Commandant du camp canadien de Shorncliffe comprenait cette énigme. C'est pourquoi il ordonna de laisser, la nuit, les tentes ouvertes en cas d'alerte de feu et de zeppelins. Tous obéirent, excepté notre Colonel qui a cru bon de nous enfermer. Avait-il peur que de là-haut, les Boches vissent le nez de ses petits et leur fissent cadeau d'une torpille? Voici ce que les échos d'une nuit nous apportèrent d'une discussion entre le Colonel et un de nos joyeux sergents :

Colonel : "Taisez-vous et fermez la porte".

Sergent : "Il est défendu de fermer la tente d'après les ordres du Général-Commandant du camp, et du K.R. et O., art. 69, page 606."

Colonel : "Je m'en fiche de votre K.R. et O. et je vous ordonne pour la dernière fois de vous taire et de fermer la tente."

Sergent : "Bien, mon Colonel, du moment que vous vous fichez du K.R. et O., je vous obéis. Tout de même, le K. R. et O. a fichument raison et vous avez tort."

Bruits de porte. Rires sournois. Pas s'éloignant dans le lointain accompagnés de coups de canne.

LA DISCIPLINE MILITAIRE

(Scène sério-comique à la Cour du Colonel Matamor)

Colonel.—Sergent, vous êtes accusé de... Qu'avez-vous à dire?

Sergent.—Colonel, je n'ai..... !

Colonel.—Taisez-vous ! Vous aggravez votre cas. Vous n'êtes qu'une brute. Vous pensez que, parce que vous portez trois galons sur le bras, vous allez tout conduire ici. Mais vous allez apprendre que c'est "moi" qui.....commande.

— LA TRAVERSEE DE LA MANCHE.—Hosanna ! Joie à nous qui quittions sans regret l'Angleterre pour la belle et douce France, pays béni de nos ancêtres et martyrisé, dans une bonne partie de son être, par le Boche cruel. Cette chère "Mère Patrie" sera régénérée par le sang pur, fort et généreux des Canayens de Québec et de Montréal.

La traversée de la Manche se fit de nuit par crainte des coups d'épingles que les gros poissons boches faisaient aux flancs de leurs ennemis. Ce fut une nuit froide mais splendide. Pendant le sommeil des soldats à l'âme pûre et à la conscience tranquille, les officiers craintifs restèrent sur le pont. Les ceintures de sauvetage au cou, ils se servaient maintes libations pour se tenir éveiller, et être les premiers à sauter dans les chaloupes de sauvetage, si un malheur arrivait. Nos officiers polis ne pouvait boire sans la compagnie du Capitaine du vaisseau qui perdit la boule et la fit perdre à son vaisseau qui, durant deux heures, ne savait où il se dirigeait. Et la vie des soldats que la rage des sous-marins guettait, qu'en faisait-on?

Enfin, nous arrivâmes en France, le matin, au soleil levant, en chantant "La Marseillaise" et le "O Canada". Le plaisir était dans tous les yeux et dans tous les cœurs des Canadiens. Ils embrasseront la terre française tant désirée. Ils embrasseront encore avec plus d'enthousiasme les mignonnes et adorables cousines de France dont depuis si longtemps ils ont entendu les louanges.

CHAPITRE DEUXIEME

FRANCE

Rigolades.—Protestations.—Discipline.—Exploits.--Un anglomane

---

— RIGOLADES.—En France, la neurasthénie anglaise nous a bientôt quittés. Le bon vin et les gentilles Françaises ne cherchèrent qu'à nous faire oublier les souffrances et les privations de l'autre côté de la Manche, du pays des brouillards. Nous nous permettons de vous donner quelques drôleries de nos sergents et de nos soldats.

Donc, un de nos Sergents resté légendaire dans l'Unité par ses excentricités, avait pris tout de suite les habitudes du pays, surtout celle de ne pas s'en faire, c'était la guerre.

Après le travail, à cinq heures, il prenait de l'exercice en lançant la balle, puis c'était la lutte. Après le dîner, suivait la veillée, à dix heures, chez Madame Noa, la jolie adorée des environs. Réellement, cette beauté méritait nos attentions et nos égards. Elle recevait et dansait si bien. Il fallait un cœur triplé d'airain pour ne pas encourager son bistro (petit café) où son vin était si bon. Cette femme aux yeux clairs et invitants, aux joues rondes et colorées, aux lèvres roses et souriantes, au buste pointillant et bien français, à la taille élancée d'une sirène, à la jambe droite et fine, au pied petit et pointu, à la démarche légère d'une reine, était devenue la folie de notre Sergent qui, jusqu'à ce jour, s'était oublié dans sa mise n'ayant pas un sou de fierté. Pour lui la rencontre de cette beauté fut le coup de foudre. Il en perdit la tête et le sommeil. Pour aller rencontrer

son béguin (sic) et danser avec lui, il s'était tout de neuf habillé. Aux mains, des gants couleur chair. La canne au pommeau d'argent jouait dans sa main droite, tandis que sa main gauche tenait le sac à tabac. A la bouche, l'éternelle pipe, et aux pieds, des pantouffes.

Nous vous présentons notre Adjutorius, à la démarche lente mais très sûre.

Ce fut encore notre bohême qui, dans un moment de maladie (il avait mal aux dents ou plutôt il faisait ses dents) pour ne pas se faire voler par ses amis, cachait dans son pantalon, soutenu par une ceinture, une bouteille de lait et des brioches qui n'étaient que sa seule nourriture.

Un dimanche, dans un bistro, un Canadien attablé vidait goutte à goutte un verre de vin. Son voisin, un civil français, l'invita à boire avec lui, ce qui ne fut pas de refus. On parla de la France, du Canada et de la guerre. A un moment donné, Monsieur le Français demanda à visiter notre camp tout près de là.

Tout en se dirigeant vers le camp, notre Canadien dit à son nouvel ami, qu'il lui faudrait donner deux francs pour acheter du tabac aux soldats, et que son nom serait inscrit comme généreux donateur sur le tableau d'honneur du "Guard-room". (Guard room : Prison où sont gardés à vue les soldats en faute.)

A l'entrée du camp était la prison. Le Français donna deux francs qu'empocha notre Canadien. Celui-ci fit entrer le donateur dans une cellule de la prison, ferma la porte et poussa les verrous. Et voici le Français prisonnier du Canadien.

Alors, notre farceur alla au premier bistro, acheta une bouteille de vin avec les deux francs reçus, et vint s'asseoir sur une brouette en face de la fenêtre de la prison.

Notre prisonnier, trouvant le temps long demanda à sortir. Notre rieur, tout en dégustant son vin, disait au Français : "Ça va? Ça Colle? Ça biche, mon prisonnier? A ta santé, mon vieux

poteau". A la fenêtre, notre prisonnier se voyant jouer fit une colère. "Nom de Dieu de bon Dieu, ouvre moi la porte bandit de Canadien, et patati et patata." Alors, saisissant le bran-

card qui était dans la cellule, le mit en miettes en voulant défoncer la porte.

Le Sergent de police entendant ce bruit, vint et vit avec surprise ce civil déchainé qui voulait sortir. Refus du Sergent qui referma la porte, pensant que ce civil avait fait un mauvais coup, et qu'on l'avait arrêté et enfermé sur l'ordre du Colonel. Le Sergent alla donc raconter la chose au Sergent-Major qui n'en savait pas un seul mot, pas plus d'ailleurs que le Colonel à qui on rapporta le fait.

Tous trois vinrent à la prison, ouvrirent la porte et voulurent faire sortir le prisonnier. Celui-ci refusa avant d'avoir raconté son histoire qui faillit faire éclater de rire nos trois Canadiens. Le Français demanda, avec insistance, la punition du farceur dont il ne connaissait pas le nom, et qui avait filé à l'iroquoise. Après un long pourparler, notre Français sortit, quitta le camp et jura de ne jamais plus le visiter.

Un jour, ce même soldat canadien avec un ami, se promenant un bel après-midi, vit dans un jardin les plus belles fraises du monde. Sauter la clôture et en manger fut l'affaire d'une seconde. "Ah ! qu'elles sont bonnes," dit l'un. "Je souhaite que le proprio se coupe la langue et devienne aveugle," dit l'autre. Quelques instants après, le propriétaire surprit nos deux affamés, les engueula et voulut les faire sortir.

Notre fameux farceur se redressa lentement et dit en souriant au proprio: "Allons, grand-père, que dites-vous donc là? Vous vous mettez en colère parce que deux gentils petits soldats canadiens mangent vos belles fraises. Ne savez-vous donc pas qu'elles sont mûres et excellentes? Nous n'en avons jamais mangé d'aussi bonnes au Canada. Il nous fallait venir en France et dans votre jardin. Tenez, goûtez-les."

Le vieux charmé du sang froid et de la politesse de notre gaillard, mangea les fraises offertes, les trouva bonnes, se radoucit et reconduisit en souriant et en bavardant nos deux gourmands qui, cette fois-ci, passèrent par la porte.

— PROTESTATIONS.—Comme dans toutes les Unités, nos déplacements furent nombreux. Au début, nous ne savions pas si nous coucherions deux nuits de suite au même endroit. Dame Rumeur le voulait toujours ainsi. Nous n'en étions pas les plus joyeux, car notre matériel était un lourd fardeau à traîner. Tout de même, tout marcha bien grâce au caractère joyeux et à la bonne volonté des soldats et des sergents qui comprenaient leur devoir. Pendant ce temps, les officiers furent envoyés ça et là en service, et remplissaient bien leur devoir, paraît-il. Nous les en félicitons pour le plus grand honneur du nom canadien, que quelques-uns, par leur mauvaise conduite, n'ont pas tenu assez à conserver sans tache.

Dans notre orgueil d'hommes bien éduqués, nous les petits, nous les riens, nous en avons rougi et horriblement souffert. Nous ne ferons ici que noter les bêtises les plus pommées qu'un ou des officiers ont faites dans des moments d'inconscience due à l'abus d'alcool ou par manque d'éducation. On fut sévère pour nous jusqu'à la tyrannie. Pourquoi alors ont-ils été les premiers à donner le mauvais exemple et à manquer à la bonne discipline. Le discipline a été faite pour les officiers comme pour les soldats.

Nous sommes pour la discipline, la discipline sévère, juste et raisonnée du K. R. et O. (K. R. et O. Livre renfermant les ordres et les règles militaires). C'est une discipline qui ne décourage pas le soldat. Par elle, il est protégé, et il sait qu'elle ne veut et ne demande que la punition du seul coupable.

Chez nous, en maintes circonstances, nous avons tous été punis pour la faute d'un, de deux ou de trois coupables. Voilà ce qui ne fut pas juste et ce que le K. R. et O. n'enseigne pas. C'est pourquoi nous protestons, aujourd'hui, contre cette discipline à la boche, à la Kaiser, et contre laquelle tous les Alliés ont combattu pour la faire disparaître du monde.

Il fallait un Canadien, un Parvenu, un Egoiste, un Moi, pour conserver cette détestable discipline de fer irraisonnée.

— DISCIPLINE.—Il était de règle qu'en arrivant en Angleterre toute Unité canadienne eût droit à six jours de permission

dans les Iles Britanniques. Notre Unité a fait exception. Notre Commandant ne nous a donné que deux jours et demi à Londres, et pas une heure de plus. Un de nos caporaux arriva quelques heures en retard et il fut dégradé. De plus, notre Colonel pour nous apprendre qu'il était bien maître chez nous, et que la faute d'un seul pouvait retomber sur les autres, enleva les permissions à ceux de l'Unité qui n'étaient pas encore partis pour Londres. Il nous a fallu rester au camp et crever de faim.

Dites donc, Maître, vouliez-vous imiter le Christ qui a fait retomber sa mort sur toute la race juive présente et future. Il était Dieu et vous n'étiez que Colonel. Il n'avait pas de règle à suivre, et vous aviez le K. R. & O. à mettre en pratique.

Pour avoir une bonne discipline avec les soldats, il faut être sévère, mais il ne nous est pas permis d'être inconséquents.

Un jour, le Colonel arriva au camp, fit venir le Sergent-Major, et lui demanda s'il y avait quelqu'un à parader. La réponse négative du Sergent-Major lui fit faire une colère. "Comment, dit-il, personne à punir ce matin? Vous ne faites pas votre devoir. On rencontre les hommes à toutes les heures de la nuit sur la rue. J'ai une bonne police. Vous ne connaissez pas votre affaire. Si ça continue, je vous enverrai et j'en nommerai un autre à votre place. Allez-vous en."

Et le lendemain, à peine arrivé, il fit venir le Sergent-Major. "Et ce matin, combien en avez-vous?" "J'en ai sept, Colonel", répondit le Sergent-Major. "Comment, reprit le Colonel, sept. Voulez-vous faire punir tout le camp? Pour des peccadilles, vous les paradez. Je ne veux plus que la chose arrive. Vous ne savez pas conduire les hommes. Sortez."

C'est ce gibier, cher lecteur, qu'il nous a fallu endurer si longtemps. Si ces sergents voulaient faire observer la discipline, il les traitait d'imbéciles; et s'ils laissaient faire les choses, ils étaient ignorants.

Colonel, vous nous rappelez Néron-le-Rouge. Au commencement de son règne, ce tyran pleurait quand il lui fallait punir un coupable, et sur la fin de sa vie, il faisait brûler Rome pour assister à un feu de joie.

Un autre jour, un tout petit Sergent parada un soldat qui fut justement puni par le Colonel. A peine sorti, le soldat en colère engueula le Sergent : "Enfant de c....., tu me paieras ça." Aussitôt, le Sergent conduisit le colère soldat devant le Colonel, lui raconta ce qui venait de se passer, appuyé par le témoignage de trois autres sergents, témoins de l'engueulade. Malgré cela, le soldat nia tout. Le Colonel accepta la parole du soldat contre celle des quatre sergents. L'absolution lui fut donnée.

Allez donc, Sergents, faire de la discipline sous un pareil Commandant. Votre parole est nulle et vous n'êtes que des "Cons" (imbéciles). D'ailleurs, n'est-ce pas lui qui, un jour, dit à quelques officiers: "J'ai choisi mes sergents parmi mes moins imbéciles". Colonel ! ! Ah ! !..

Oh ! ne riez pas, Mesdames, ces paroles sont fausses. Si vous avez le plaisir et le très grand honneur de connaître les sergents et les soldats de notre incomparable Unité, n'ayez pas peur, ils sont bons, polis et bien éduqués. En plus, ils vous aiment et vous adorent belles et aimables Québecquoises et Montréalaises. Exprimez-en le désir, et en photo, nous vous ferons voir un vrai "Con." Il a posé des centaines de fois.

— EXPLOITS.—Nous sommes en faveur de la tempérance, mais nous ne sommes pas pour la pendaison, comme à Toronto, de ceux qui ne prennent que quelques verres pour chasser la timidité, le cafard et l'abrutissement. "Ne jugez pas sévèrement les autres, si vous voulez qu'on soit bon pour vous", dit le proverbe. Entre prendre quelques verres et s'enivrer, il y a une marge. Et nous sommes pour la marge. C'est pourquoi nous protestons contre la conduite de certains officiers qui venaient étaler leur bave alcoolique devant les étrangers pour nous faire honte, nous écœurer et nous donner un mauvais exemple de discipline.

Les officiers avaient l'argent et la liberté pour s'amuser honnêtement. Nous, les sergents et les soldats, nous n'avions que quatre-vingt francs et cinquante francs par mois pour toute dépense et une discipline de fer pour nous abrutir. Aussi, nous

sommes très sévères envers ces officiers sans conduite et sans honneur. Nous louangeons les sergents et les soldats qui, en général, ont eu une conduite exemplaire, et Dieu merci, ont fait honneur à l'Unité et au nom canadien.

Et les mignonnes Françaises sont bien un peu là pour vous dire, chers amis, qu'elles nous aimaient beaucoup plus que les officiers. Elles empochaient le "poignon" des uns pour le dépenser joyeusement avec les autres.

C'est avec dégoût que nous nous souvenons des faits et gestes de ces officiers ivrognes, dont l'un toujours en boison était tellement ridicule, qu'il était devenu la risée de tout le monde. Nous allons vous le prouver:

Une nuit, il vint au camp. La garde l'arrêta. Il salua et tomba sur le dos, ivre-mort. On le transporta chez lui.

Une deuxième nuit, dans le camp, il voulut monter un talus. Il tomba, se releva et retomba. Quelques soldats lui crièrent: "Allons ! ivrogne, monte donc m.... coc....

Une troisième nuit, il entra au dortoir des soldats. On lui cria aussitôt : "Chou, chou. Sort m.... ivrogne". Et lui de dire : "S'il y a un brave parmi vous autres, qu'il vienne se battre avec moé (sic). Je vais enlever ma ceinture et ma tunique. Je ne serai pas officier". Et les soldats de répondre: "Va ch.... m.... coc.... t'es soul."

Bottines et bouteilles furent lancées dans l'obscurité. Et notre batailleur en tibutant, se sauva.

Une quatrième nuit, se promenant dans le camp, il aperçut venant dans l'obscurité, deux phares d'automobile qu'il croyait être ceux du Colonel. Aussitôt de courir à la tente des gardes et de crier: "Guard, turn out, baptême, v'la mon frère."

Un midi, il arriva au camp. D'un certain groupe on entendit : "Chou, chou". "Attention, dit-il, je puis tous vous battre".

"Tu n'es pas capable", fut la réponse. Alors un soldat dit ironiquement à ses copains; "Vous devriez au moins respecter l'habit de l'officier". "Tois-toi dit l'officier. Quel est celui qui veut se battre avec moé". Un brave soldat s'avança en lui disant: "Se battre avec vous, ça n'en vaut pas la peine". "Tiens, tu es un brave, reprit l'officier, tu n'as pas peur de moé. Je ne suis pas Capitaine et tu n'es pas soldat. Dis moé ce que tu penses de moé"? Le soldat de répondre aussitôt : "Vous n'êtes qu'un apache, un ivrogne et un fou". "Maintenant, je suis officier et tu es soldat, mets-toé à l'attention et salue-moé".

Le brave soldat fit les mouvements; et nous de rire et d'applaudir.

Un jour, il dit à trois sergents : "On ne fera jamais rien de bon avec les hommes. Il faudrait faire avec eux ce qu'on a fait avec moé, les mener à coups de pied dans le derrière. "Et un sergent de répondre: "C'est donc pour cela, Capitaine, que vous avez les instestins dans la bouche, et que vous prenez du scotch pour ne pas les sentir."

Une autre fois, il cherchait un soldat qui, depuis quelques jours, faisait la bombe. Enfin ! il le rencontra et lui dit : "That's bad example, Méo, cut out that boose."

Un soir, il rencontra deux joyeux sergents sur le pont de la rivière qui passait non loin du camp et les engueula. Les sergents se voyant seuls avec lui, le saisirent par les épaules et le fond de culotte. Ils voulurent le passer par dessus le "garde-fou" et lui faire piquer une tête dans la rivière. Nenni ! Ils avaient les bras trop faibles et il était trop pesant.

Ah ! s'ils avaient réussi, nous aurions tous chanté avec joie le "Te Deum et le "Debara". Son heure n'était pas arrivée. Il y avait encore du scotch à boire. Il lui fallait revenir au pays pour y lire le récit de ses prouesses.

CRY BABY

Sergent B.—Faisons lui prendre un bain?

Sergent P.—Tu vas prendre un coup d'eau pour un changement.

Capitaine.—Laissez-moi tranquille ou ben....j'vais l'dire à mon frère.

Ce fameux Capitaine que nous appellerons "Tartarin", était fourré partout, surtout là où il n'avait pas d'affaire. Après la messe du dimanche, à la sortie de l'église, il se mettait à la tête de la parade. Il nous faisait marcher en ville et passer par chez lui où son amie était à la fenêtre. C'était pour lui montrer qu'il était important et quelque chose dans l'Unité. Durant cette exposition bouffe, nous nous dévorions de rage et de honte d'avoir un pareil fou à notre tête. Comme soldats, nous étions forcés de lui obéir, lui qui n'était pas digne de nouer les lacets de nos bottines.

Honte et humiliation que de larmes vous nous avez fait verser !

Mais laissons le quelques instants. Nous aurons l'occasion d'en reparler. Il fut un "As".

— UN ANGLOMANE.—Qu'y a-t-il de plus bas qu'un individu qui a honte de sa race et de sa langue? Dans tous les pays nous en rencontrons de ces traîtres.

Donc, un de nos capitaines, Français de nom et d'ancêtres, se faisait passer pour Anglais. Quel honneur, hein ! Que de discussions avec son Sergent sur ce point. Anglais, je suis. Français, vous êtes. Ce qu'il y avait de plus stupide chez lui, c'est qu'il faisait une colère chaque fois que nous écrivions son nom sans la particule "du". Vous parlez d'un Anglais !

Un jour, nous eûmes la visite de M. Gabriel Hanotaux, académicien, historien et ex-ministre des Aflaires-Etrangères de France. Le Commandant aussi charmant avec les étrangers qu'il était bismarkien avec nous, fit visiter le camp au noble visiteur.

A la tente du Capitaine anglicisé, ils entrèrent. "Monsieur Hanotaux, j'ai le plaisir de vous présenter le Capitaine Untel, comme étant le seul Anglais que nous ayons", dit le Colonel. "Capitaine... Capitaine.... mais c'est un nom bien français. Comment épelez-vous votre nom? D'où venez-vous? Donnez-moi les prénoms de votre père et de votre grand-père", demanda M. Hanotaux. Le Capitaine répondit à toutes ces questions.

M. Hanotaux qui est un des plus forts généalogistes de France, fit, sur le champ, la généalogie de la famille du Capitaine qui ne l'avait jamais connue. En plus, il apprit à cet ignorant qu'après la révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV, en 1685, un grand nombre de Huguenots français émigrèrent en Angleterre et dans les Iles de la Manche, où la famille du Capitaine se réfugia. "Comme vous le voyez, mon Capitaine, vous êtes bien Français. Soyez-en fier et heureux", lui dit M. Hanotaux avec un sourire malin et moqueur.

Ah ! la bonne leçon. Tête et gueule du traître Capitaine. Sourire du Sergent qui voulait dire : "Et j'avais raison, Capitaine." Et dire que ce Capitaine est marié à une Canadienne-Française. Honte ! pour un "snob", c'en est un écœurant.

CHAPITRE TROISIEME

Les Sauvages.—Un Cicérone.—Du canayen.—Profiteurs et Vampires.—Traites et Mandats-poste.—Emprunt et Boni—Garde et Bistro.—Larmes amères.—Tête et Jambes.

— LES SAUVAGES.—Tout le monde sait que le Canada était très peu connu en Europe, avant la guerre. Les Boches nous connaissaient beaucoup plus que les Anglais et les Français. Honte ! aux Anglais qui ne connaissaient pas leur plus belle Colonie. Honte ! aux Français qui avaient oublié leur ancienne Colonie et leurs nobles cousins de la Nouvelle-France. Il nous a fallu rire bien souvent de leur ignorance.

En Angleterre, on savait bien qu'il y avait une Colonie du nom de Canada, mais où était-elle? On l'ignorait. En France, le Canada était une planète qui n'était habitée que par des Sauvages.

Permettez-nous de vous donner un aperçu de leur savoir.

Nous venions d'arriver en France. Sur un magnifique plateau, nous montâmes notre camp. Le soir du premier jour, à l'heure de la soupe, un groupe d'habitants, hommes femmes et enfants, entourait notre primitive cuisine et nous regardait manger. Nous étions de vrais objets de curiosité. Nous en rigolions, connaissant la pensée de nos fatigants visiteurs. Tout à coup, nous entendîmes une Dame qui disait à sa voisine: "Tout de même, ils ne sont pas trop sauvages. Comme nous, ils mangent avec couteau et fourchette". Un petit garçon disait à sa mère : "Regarde celui qui se fait la barbe avec un razoir; et cet autre qui se nettoie les dents avec brosse et pâte dentifrice".

Le lendemain, une Dame causant avec un soldat, lui demanda où et quand nous portions nos plumes. "Comme en France, Madame, au c. . . .les dimanches et fêtes", fut la réponse.

Un autre jour, deux soldats se promenant au Bois de Boulogne à Paris, rencontrèrent deux jeunes filles à qui ils adressèrent la parole. Une d'elles surprise d'entendre des Anglais si bien parler français, leur demanda: "Etes-vous Anglais?" "Non, Mademoiselle". "Vous n'êtes pas Français?" "Non, Mademoiselle, nous sommes Canadiens." "Canadiens, dites-vous, et moi qui croyais que les Canadiens descendaient des Sauvages ". "En effet, Mademoiselle, nous descendons des Sauvages, car nos ancêtres étaient Français de France."

Séparation embarrassée et ironique.

Au Café de la Paix, à Paris, un Sergent lia conversation avec sa mignonne voisine. On parla de la France et du Canada. "Dites donc, mon cher Canadien, dans quelle partie de la Russie se trouve le Canada." Ebahissement et sourire du Sergent qui lui répondit: "Vous faites erreur, Mademoiselle, le Canada n'est pas du tout en Russie. Vous connaissez l'Ile Saint-Hélène?" "Oui, mon coco. C'est là où mourut notre grand Napoléon." "Eh bien ! ma Vénus, l'Ile Sainte-Hélène est dans le Canada en face de Montréal."

— **UN CICERONE.**—Notre camp attirait la foule. Les gens se faisaient un plaisir de venir visiter nos palais de toile. Un des nôtres, vrai type du Canadien blagueur, faisait un dimanche, la visite du camp avec quelques Français et Françaises. Notre soldat sanitaire voyait à la propreté de nos latrines élevées sur pattes. Donc, en passant devant celles-ci, il les montra du doigt à ses visiteurs, en leur disant : "C'est icitte ma job." "Vous dites", demandèrent ceux-ci. "Ça va bien, suivez-moé," répondit notre Cicérone. Et un crachat en queue de poisson sortit de ses dents ébréchées.

— **DU CANAYEN.**—De la butte Montmartre, à Paris, deux Montréalais admiraient la ville. Notre Napoléon expliquant à notre Alexandre, lui disait: "Vois-tu là-bas, cette tour élevée,

c'est la "Tour Raphael" (Eiffel). Là-bas, tout à fait au loin, l'autre "bord" de Saint-Cloud, c'est le "Mont Vénérien" (Valérien.)

.....

Alexandre (pas le Grand) et Napoléon (pas Bonaparte), contemplant la Tour Raphael.... (Eiffel) du haut du Mont Vénérien.... (Valérien).

Edouard, notre grand orateur, à la langue d'argent, était, un jour, à converser avec un de ces ignorants Français. Patriote, notre beau parleur faisait connaître à son nouvel ami les beautés du Canada et ce qu'étaient les Canadiens. "J'ai un bon conseil à vous donner, dit-il, ne vous frottez jamais aux Canadiens. Ils sont "ben toffe" (tough). "Que voulez-vous dire par "toffe", dit le Français." Comment vous ne savez donc pas parler français. Toffe veut dire "roffe" (rough), et roffe veut dire "toffe".

Il paraît que cet ignorant de Français ne comprend pas encore.....

Le même, dans un magasin à Paris, fit la demande suivante à une jeune fille qui se présenta pour le servir. "Avez-vous, Mamiselle, du "stoffe" pour "shiner" les boutons." Il voulait un liquide pour astiquer les boutons de son uniforme.

Ne nous demandez pas si la jeune fille a compris. Après notre Edouard, c'est l'Académie Française.

Ci-gît, Edouard, qui ne fut rien pas même Académicien.

Un autre de nos amis qui, malheureusement, mourut au front, était un jour en discussion avec un Anglais. Celui-ci s'apercevant que notre soldat ne le comprenait pas, lui dit: "Tu ne parles donc pas l'anglais." "Tu sais bien que je ne connais pas l'anglais puisque je viens de Québec."

Tirez le rideau, chers Québecquois.

— PROFITEURS ET VAMPIRES.—Les Alliés, grâce à leur nombre et à leur tenacité, ont vaincu Guillaume-le-Rouge et ses satellites. La victoire, si longtemps attendue, a mis fin à la guerre la plus terrible et la plus brutale qui se soit vue depuis que le monde est monde. Les guerres des Pharaon, d'Alexandre-le-Grand, d'Annibal, de César, de Napoléon 1er et de Bismarck ne sont rien en comparaison de la nôtre que nous venons de finir

par l'abaissement et la dégringolade des rois ennemis de tous leurs trônes. Nos ennemis qui se sont amusés à éventrer nos femmes et à couper les mains de nos jeunes enfants innocents, ont été bien barbares et ils sont bien coupables. On ne pourra jamais les punir assez sévèrement pour effacer leurs crimes.

Les Alliés, plus humains et plus civilisés, n'ont pas commis de tels crimes. Cependant, des gens ignobles, des profiteurs et des vampires se sont repus de la misère, de l'abrutissement, de la sueur, du sang, de l'argent de nos petits soldats, de leurs parents et de leurs amis. Nous nous rappelons, avec dégoût, ces hyènes civils, militaires-officiers, sous-officiers et soldats qui nous ont bassement et bêtement volés, et qui ont trafiqué sur les choses de la vie, sur le matériel de l'armée, sur les envois de la Croix-Rouge, sur le salaire, sur l'argent du soldat et sur les colis qu'il recevait des siens. Ceux-ci bien souvent, se privaient pour donner quelques douceurs au petit pioupiou qui était dévoré par les poux dans la tranchée, qui se mourrait dans les hopitaux et qui crevait de faim par la mauvaise administration de ses supérieurs. Ces loups affamés et jouisseurs méritaient la mort par la torture, et ils n'ont eu que la dégradation et la prison. Combien nous en connaissons qui, grâce à une haute protection, quand tout prouvait leur culpabilité, sont sortis indemnes des enquêtes qu'on leur fit et qui, aujourd'hui, ont le front de marcher la tête haute sur la rue devant les soldats qu'ils ont assassinés financièrement.

Sur leur front, nous appliquons le fer rouge de la honte et de la dégradation.

— TRAITES ET MANDATS-POSTE.—Dans cette histoire d'"Une Unitée Canadienne", nous faisons passer en temps et lieu, année par année, mois par mois, tous les sujets, mêmes les plus minimes, mais qui auraient pû avoir une conséquence très grave, sans la bonne discipline, le bon caractère et la bonne volonté de nos soldats.

Les autorités militaires avaient décidé dans leur sagesse de ne pas donner au soldat et au sous-officier leurs salaires com-

plets. Cette décision fut très malheureuse pour un grand nombre. Que de fautes, que de dettes n'auraient pas eu lieu, si on avait donné le plein salaire, ou du moins si ont avait fait la paye plus élevée pour ceux qui étaient obligés de travailler dans les villes ou dans les environs. Pour le sous-officier quatre-vingts francs, pour le soldat cinquante-francs par mois, était une chiche paie.

Il fallait donc pour subvenir à nos dépenses faire venir de l'argent du Canada. Cet argent nous était envoyé par traite ou mandat-poste qui, généralement, étaient faits sur Londres. Nous étions obligés d'attendre de deux à trois semaines et même plus et beaucoup plus selon la volonté de certains êtres malicieux, financiers et prêteurs. Cependant, on pouvait quelquefois les faire changer à l'endroit où on les recevait.

Mais un ordre, bon en lui-même, voulait que les traites ou les mandats-poste fussent changés par le Vaguemestre ou un quelqu'un désigné par le Commandant de l'Unité. Alors, banques et bureaux de poste en étaient avertis. Ce système n'a pas toujours très bien fonctionné parce que les suppôts de Satan faisaient, bien souvent, faire inutilement à notre oiseau-argent des voyages ou supposés-voyages. Parfois, ils rognaient les ailes de notre oiseau-argent dont les bouts leur servaient à mener joyeuse vie. Nous étions donc leurs poires. Heureusement que le vase trop plein se déversa. Alors, nous vîmes dans toute sa laideur, la lie qui couvrait de son hideux manteau les sangsues qui suçaient l'argent de leurs frères d'armes.

A VENDRE (Pour cause de démobilisation)

Bon pantin, légèrement fracassé, propriété du célèbre stratégiste, M. le Colonel "Mon frère", qui sut, pendant trois années de guerre,s'en faire une arme épouvantable contre les zeppelins. Pas recommandable pour le salon, mais peut encore rendre de grands services dans un champ de blé-d'inde. Garanti contre les corneilles, quoiqu'il ne lui reste qu'un éperon (il perdit l'autre dans une bataille rangée.... contre un lapin).

Craint l'huile à machine. Ne devra être lubrifié qu'à l'huile de "scotchougin" (environ trois galons par jour) seulement. Il est d'un maniement très facile pour une main exercée (comme le Colonel) à tirer les ficelles.

Occasion unique, pour un millionnaire collectionneur, de se procurer un "numéro rare" de premier choix.

A quiconque nous en offrira cinq sous, nous le donnerons pour rien.

S'adresser: Chambre No 69, 606 Edifice Randandu.

P. S.–Il parle (et même beaucoup) sans qu'on lui presse sur le ventre.

— EMPRUNT ET BONI.— Un régiment de soldats ressemble à une nombreuse famille, à une institution où l'on voit tous les caractères et tous les talents. On n'est pas toujours d'accord. Les moutons noirs se rencontrent partout. Il y a des profiteurs, des financiers, des emprunteurs, des prêteurs, des commerçants et des poires. On n'aime pas toujours à rendre l'argent emprunté à date et on reçoit des bonis.

Un Sergent-Major, un jour, emprunta dix dollars à un petit soldat. L'argent ne fut pas rendu à date, et il se fit même longuement attendre. Le soldat, ayant besoin de son argent, fut obligé d'aller devant l'Adjudant de l'Unité à qui il raconta le fait. On fit venir l'emprunteur et on lui montra son billet. Celui-ci devant l'évidence et la honte de voir la chose portée devant son officier, acquitta sa dette.

Une autre fois, le même Sergent-Major reçut dix francs de boni du même petit soldat en contravention avec le règlement, pour ne pas être paradé et puni par le Colonel. Honte ! à cette conduite intéressée. Le Sergent-Major devait parader le soldat ou le laisser aller, en lui faisant une semonce et sans vendre sa générosité.

— GARDE ET BISTRO.—En Europe, l'automne, l'hiver et le printemps sont très malsains. C'est le temps des pluies et de la froide humidité. Faire la garde en ces temps n'était pas très rigolo pour le soldat. Aussi, il ne s'en faisait pas et il se plaçait les pieds.

Un soir de pluie et de froid, le Sergent de Garde suivi de ses hommes, laissa son poste pour le bistro voisin, le chateau Mosca.

Là, rires, chants, bière et rhums se mélangeaient. Cependant, le plaisir ne fit pas oublier au Sergent son devoir. Aux heures indiquées, il faisait sonner par le clairon dans la porte même du bistro, l'appel des C. B.
(C. B.: Soldats en faute qui n'avaient pas le droit de sortir du camp.)

A l'appel du clairon, les C. B. à la course, allèrent se rapporter à la tente de la garde où il n'y avait personne, puis au bistro où le clairon claironnait toujours. Le Sergent, son livre sur le comptoir faisait l'appel. Ils étaient tous présents. Alors, tout le monde, même, le Sergent et les C. B., buvaient à la santé du généreux Sergent. Et les C. B. joyeux retournèrent à leurs tentes. Ainsi, se passa joyeusement la soirée. Pourquoi s'embêter. Il ne fallait pas s'en faire, c'était la guerre. Nous étions loin de nos parents, de nos femmes, de nos enfants, de nos fiancés, de nos amis et de notre pays.

La garde buvait, mais ne se rendait pas.

— LARMES AMÈRES.—Deux sergents, un soir, enveloppés du noir cafard, (ennui) allèrent jouer du billard tout en dégustant mains verres de cognac. La couleur de leurs yeux étant passée du bleu au blanc, il perdirent bientôt de vue les billes. On décida de s'en retourner. Aux quartiers, l'un se coucha en arrivant. L'autre se croyant fort, alla s'asseoir près du foyer. La chaleur l'endormit et le fit rouler par terre. Des amis complaisants le relevèrent et le transportèrent sur son lit. L'ami premier couché ouvrit à ce moment les yeux, se souvint et dit en pleurant à chaudes larmes: "Ayez bien soin de mon cher Lénoil.

Cette histoire vous prouve, mes chers amis, que dans toute condition, un bon et vrai ami n'oublie jamais son ami.

— TÊTE ET JAMBES —Un matin, l'officier de service fit l'inspection de la garde du jour. Tout était bien. Aux commandements de "Right turn; Left wheel; Quick march," la garde partit moins le Sergent qui ne bougea pas, craignant de tomber aux premiers pas.

Rires et applaudissements des amis dans le "pitte."

Sous l'influence du dieu Bacchus, on peut perdre les jambes sans perdre la tête.

CHAPITRE QUATRIEME

Les uns, les autres.—Générosités.—Bois et charbon.—Comptes.—Les dix lapins.—Commerce.—Taloche.—Réflexions.—Colonel.—Prisonniers.—Policier.—La Saint-Jean-Baptiste.—
—Supposition.

— LES UNS, LES AUTRES.—Pas un seul instant nous avons regretté de nous être fait soldats. Ce fut une vie de misères, de souffrances, d'abrutissement mais aussi de grande expérience des hommes, des femmes et des choses. Dans notre situation, notre esprit s'appliquait à observer tout ce qui se passait autour de nous. Les officiers surtout étaient de bons sujets d'étude. Nous les voyions entrer et sortir. Le sourire et l'insouciance accompagnaient les uns, tandis que le sérieux du travail et de l'étude se remarquait chez les autres. Les uns polis rendaient avec affabilité nos saluts, tandis que les autres distraits ou faisant semblant de l'être, passaient les yeux bas ou la tête haute comme s'ils avaient été les seuls habitants du monde. Les uns ne passaient jamais sans nous adresser la parole, sans s'informer de notre vie et de notre état d'âme; les autres, bouffis d'orgueil dans leurs habits de "supérieurs", nous méprisaient où répondaient à peine quand nous leur adressions la parole. Les uns affables et délicats nous commandaient poliment; les autres, par leurs paroles, faisaient peser lourdement le nombre d'étoiles et de couronnes qui s'échelonnaient sur leurs manches d'habit. Ceux qui comprenaient notre malheureuse situation, s'appliquaient à nous la faire oublier par leur politesse, leurs bonnes manières, leurs bonnes paroles et mêmes leurs cadeaux; les autres, au contraire, nous enlevaient ce qui nous appartenait. Aussi notre dévouement allait aux premiers, tandis que nous n'avions que du mépris pour les seconds.

— GÉNÉROSITÉ. — Nous nous rappellerons toujours avec joie et tristesse notre arrivée en France. Joie de voir enfin ce beau pays de nos ancêtres, et tristesse à la pensée du travail surhumain de trois jours que nous avons fait en un jour, en déchargeant la cargaison du bateau qui nous avait traversés, et de l'horrible faim qui nous a torturés les entrailles, par suite de l'insouciance ou de la paresse des officiers supérieurs.

Le déchargement de notre matériel s'est vite fait. Les débardeurs eux-mêmes nous ont dit : "Ce travail de géant que vous venez de faire en un jour, est générallement fait en trois jours. Nous n'avons jamais vu des hommes travailler comme vous". Et pour refaire nos forces épuisées, nous n'avions que du pain à manger et du thé à boire. Honneur ! aux trois jeunes officiers qui sont venus durement travailler avec nous. Honneur ! surtout à cet officier qui, ne voyant pour nous que du pain et du thé pour toute nourriture, sortit de l'argent de sa poche et envoya quelqu'un en ville, acheté du bon pâté de foie gras. Honte ! à cet ivrogne et brutal officier qui traita de paresseux et de fainéant un Sergent épuisé et malade qui, assis sur une caisse, prenait quelques minutes de repos pour pouvoir ensuite mieux travailler.

— BOIS ET CHARBON.—Nous nous souvenons de deux officiers qui, pour chauffer leurs bureaux et ne pas débourser d'argent, prenaient du bois et du charbon à la cuisine des soldats qui n'en avait pas assez pour elle-même. Le Caporal, préposé à la cuisine, fit remarquer la chose à un des deux officiers qui se disait chargé de voir au bon fonctionnement de notre cuisine. Il ajouta qu'il manquait de bois et de charbon. "Tu en brûles trop," fut la réponse. Discussion entre les deux. L'officier ne parlant qu'anglais, le Caporal lui dit qu'il ne comprenait pas son anglais. "Mets-toi à l'attention. Je suis officier. Je vais te montrer le K. R. et O. sur ce point."

Un jour, nous rencontrâmes deux soldats avec une charge de charbon sur un brancard.

"Où avez-vous pris et où allez-vous porter ce charbon", demandâmes-nous?

"Nous l'avons pris sur celui de la cuisine des soldats, et nous allons le porter chez les Capitaines Untel et Untel", fut la réponse.

— COMPTES.—L'argent que le gouvernement canadien donnait pour la subsistance de ses soldats n'aurait dû servir qu'à leur nourriture et à les empêcher de crever de faim. Chez nous, l'argent de nos rations servait aussi à payer le pétrole et les bougies qui réchauffaient et éclairaient les bureaux du Commandant et de ses secrétaires. Il en fut de même pour les vitres brisées et autres petits comptes.

— LES DIX LAPINS.—En ce temps-là, en France, le cuir était rare et les chaussures étaient chères. Il nous fallait surveiller de près nos bottines pour ne pas nous les faire voler. Un soldat, par sa négligence, perdit ses belles bottines canadiennes que ses parents de Montréal venaient de lui envoyer. Le voleur était un Capitaine. Il les vendit à un Conseiller municipal qui lui donna en retour dix beaux lapins aux yeux langoureux et fatigués. Quelques jours après, notre soldat rencontra le Conseiller, reconnut ses bottines et les lui réclama. "Allons donc, vous n'êtes pas sérieux. Vos bottines, dit-il, je les ai achetées du Capitaine Untel pour dix lapins amoureusement gras. Je les ai payées, je les garde. Arrangez-vous avec le Capitaine". Le soldat se rendit donc chez le Capitaine en question, lui raconta son histoire et lui demanda ses bottines. Celui-ci fit l'ignorant. Après discussion, le Capitaine dit au soldat qu'il lui en ferait donner une autre paire par le Capitaine Quartier-Maitre du personnel de l'Unité. Le soldat n'en a jamais plus entendu parler. Le petit pioupiou attend encore ses bottines ou son argent.

— COMMERCE.—Nous avions une cantine, une belle cantine, où nous avions de tout, même du sucre qui se faisait

plutôt rare chez les civils. Notre officier-sans-le-sou au cœur large et sensible pour les petites Dames, achetait d'une seule fois presque tout le sucre qu'il distribuait à ses petites amies moyennant finance. L'argent de ce commerce infâme allait se réfugier dans la caisse des bistros. Et nous, nous nous suçions les pouces.

— TALOCHE.—C'était un soir de novembre, mois sombre et mélancolique. Quelques officiers se réunirent dans un café pour y faire la bombe. Ils y réussirent si bien que ce fut un bouleversement général.

UNE ENGUEULADE

Capitaine.—"Je t'ai dit de faire l'ouvrage de telle et telle manière".
Sergent.—"Je l'ai fait faire à ma manière et il est très bien fait".
Capitaine.—"Ah! si nous étions dans le civil, je te mettrais I (pied au.... .....derrière".
Sergent.—"Dans le civil, je n'aurais pas la honte de vous rencontrer. Des êtres comme vous, au Canada, les prisons et les asiles d'aliénés en sont pleins".

Le lendemain, deux soldats furent demandés pour arranger et accorder le piano. Le travail se fit en compagnie de verres de vin. Au café, ils dînèrent avec un Capitaine et son amie. Comme celle-ci reposait amoureusement sa tête sur l'épaule du chéri, une bouteille de champagne éclata qui fit sursauter le Capitaine nerveux. Le Canada de son épaulette égratigna la joue de l'amie qui, dans sa colère, donna en pleine figure du bien-aimé, une de ces taloches qui comptent dans la vie d'un homme.

Le Capitaine abasourdi se leva et engueula les deux soldats qui, en souriant, dégustaient deux coupes de champagnes.

— RÉFLEXIONS.—Et la guerre durait toujours ! Les souffrances et les privations nous la faisaient trouver longue et ennuyeuse. Nous n'en devinions pas la fin. Les incidents, les uns plus tristes que les autres, se succédaient sans interruption.

La Russie, notre alliée de la première heure, nous tourna le dos quand le trône de son autocrate empereur s'écroula, en trois jours. L'arrêt subit de la magnifique offensive des Français au Chemin-des-Dames, jeta le désarroi parmi les poilus et nous épouvanta. L'instant était tragique. Le Général Nivelle un des plus patriotes et des plus grands généraux français, faillit se faire lyncher par ses soldats, grâce à la trahison de la députation et du gouvernement français de ce temps-là. Le traître et l'ignoble Malvy, ministre de l'Intérieur et ses suppots, les Socialistes, voulaient notre perte et le triomphe de l'Allemand.

Un hiver terrible et sans neige se fit sentir. Depuis 1870, on n'avait pas vu en France un froid aussi piquant et aussi tenace. Par malheur, la famine battait son plein. Le manque de bois et de charbon nous fut très sensible. Aussi, plusieurs parmi nous furent terrassés par la maladie. Le découragement était dans toutes les âmes. Malgré tout, nous travaillions sans relâche, jour et nuit. La nourriture devenait de plus en plus mauvaise par suite de l'incurie de l'administration. Le Commandant mit tout à fait à jour son caractère de Matamore. Nous écraser par son grade, nous abaisser pour s'élever était son plaisir et sa gloire. Les officiers, dont plusieurs suivaient la conduite

du chef, étaient de véritables carnassiers. Ils nous enlevaient le meilleur de notre nourriture, quand ils étaient malades ou de service. Ils s'emparaient, sans tambour ni trompette de nos cigarettes et de tout ce qui servait à couvrir nos squelettes. Il n'était pas besoin de loupe pour découvrir ces microbes affamés et frileux.

— **Colonel.**—Dans l'armée, le grade de colonel est un grade très élevé. Celui qui le porte doit y faire honneur par sa conduite publique et privée. Le premier en grade, il doit être le premier à donner le bon exemple. Le soldat qui n'est pas toujours un apache ni un imbécile, suit facilement la conduite de son supérieur. Ce qui est bon pour l'un, doit être bon pour l'autre.

Que de fois, nous avons vu des colonels, sous l'influence de l'alcool, punir sévèrement et même très sévèrement un pauvre petit soldat qui, dans un moment de cafard, avait pris un verre de vin de trop. Est-il permis à un Colonel de faire la police? Pourquoi alors notre Colonel suivit-il, un soir, un de nos officiers qui se baladait avec sa fiancée? Pourquoi la nuit, passait-il dans les baraques des soldats afin de s'assurer s'il n'y en avait pas qui découchait? Quel abaissement ! Quelle dégradation !

Le Sergent de service n'était-il pas là pour faire la surveillance et donner son rapport? Pour l'encourager, il n'avait qu'à le croire. Il ne fallait pas en être jaloux, le traiter comme un membre inutile et lui enlever tous les droits que le K. R. et O. conférait à son grade. Comme tous les parvenus, notre Colonel nous faisait sentir, à tout instant, qu'il était bien notre "maître" ! Comme tous les tyrans, il avait la manie de la persécution et de la trahison. Il ne se fiait à personne, si ce n'est aux traîtres-officiers, sergents-majors, sergents et soldats qui, pour avoir ses bonnes grâces, épiaient et rapportaient au maître du jour, les paroles et les allées et venues de leurs confrères. Quelle bassesse!

Comme les traîtres et les lâches se détestent et se trahissent, il les faisait disparaître quand il n'en avait plus besoin. Juste punition de leur couardise. Digne conduite d'un "parvenu" et d'un "moi".

Dites donc, triste Sire, maintenant que la guerre est finie, et que vous êtes civil comme nous, ne serait-il pas plus consolant et plus honorable pour vous d'avoir l'estime de vos collaborateurs et de vos hommes plutôt que leur haîne et leur dédain? Nous avons juré de mettre à jour, au Canada, votre ignoble conduite ainsi que celle de vos satellites. Elle fut publique là-bas, elle sera publique ici.

A bon entendeur, salut !

— PRISONNIERS.—Qui de nous, sergents et soldats, a oublié notre arrivée dans la zône des Armées. Durant quinze jours, nous fûmes parqués et emprisonnés dans le grenier d'une caserne par ordre du Colonel. Avait-il peur que nous lui échappions? Au lieu de manger de l'ail et du cheval durci par la misère, nous aurions pu manger en ville et remonter notre morale rudement ébranlé. Allons! soldat, pourquoi te plains-tu? N'es-tu pas né pour la misère, tandis que tes officiers dans de bons hôtels chauffés se font grassement servir à boire et à manger?

— POLICIER.—Un jour, un soldat se permit d'aller à Paris sans permission. Le soir, venant prendre son train pour revenir au camp, il aperçut le Colonel à la portière d'un compartiment qui faisait le guet. Celui-ci eut la vision du soldat sans le reconnaître. En attendant le départ du train, notre soldat pour ne pas être reconnu par le Commandant, se cacha derrière une colonne et sauta dans le dernier compartiment, lorsque le train commença à rouler. Notre pioupiou qui connaissait la curiosité mal placée de son maître, sauta du train à quelques cents mêtres de la gare du débarquement. De là, notre ami courut au camp et se coucha tout habillé.

A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées que notre soldat vit entrer notre policier-Colonel qui, une lumière de nuit à la main, chercha le lit vide qui lui donnerait enfin le nom du voyageur sans permission.

Vous pouvez toujours chercher, Colonel-policier, tous les hommes sont à leurs lits et la garde est bien faite. Une pluie de bottines aurait dû s'abattre sur votre sale crâne dégarni de poils. Les "parvenus", en voulant les écraser, forcent les petits à se protéger entre-eux.

— LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.—Que nous soyons au Canada, en Europe ou en Afrique, le 24 juin est pour nous, Canadiens-Français, jour de repos et jour de joie. C'est la fête nationale, c'est la Saint-Jean-Baptiste.

En France, nous l'avons fêtée d'une manière grandiose. Le Colonel promena publiquement, devant dix milles personnes, sa ridicule petite importance.

Des invitations furent envoyées aux Canadiens-Français de Paris à venir passer ce jour de fête avec nous. A notre grande joie, nous vîmes arrivés les représentants du Canada et les artistes canadiens. Le Colonel, pas un seul instant, ne faussa compagnie aux représentants. Il ne daigna pas saluer et dire le bonjour aux artistes qui, comme les premiers, étaient ses invités. Aussi, quand nous demandions aux artistes ce qu'ils pensaient du Colonel, ils nous répondaient : "C'est un grossier personnage dans la doublure d'un Colonel."

— SUPPOSITION.—Le Colonel avec un Major de ses amis, engouffra un soir scotch par dessus scotch. A minuit, son ordonnance le coucha pif, paf.. Durant la nuit, le sobre Colonel, malade (dans ses occasions, il était toujours malade. Mauvaise digestion), appela à grands cris son ordonnance qui, à l'étage supérieur, dormait la conscience tranquille. A son réveil, à dix heures du matin (le réveil de six heures n'était que pour le soldat), le Colonel fit venir l'ordonnance et lui dit: "Où as-tu couché cette nuit?" "Comme toujours, ici, à l'étage supérieur", fut la réponse. "Je t'ai appelé toute la nuit. Tu as couché dehors. Je règlerai ton compte aujourd'hui. Je suppose que tu t'es pacté."

Notre Colonel a supposé ainsi durant quatre longues années. Et il suppose encore..

CHAPITRE CINQUIEME

Le chat.—Complainte du chat.—Folie.—Concerts.—Consigne. La Légion d'Honneur.—Boxe.—Saluts.—Pleurs.—Balafre.—Téléphone.—Avarice.—Fi-fi-fifiille.—Devinettes

— LE CHAT.—Notre inestimable Colonel, comme les rats malfaisants, nous faisait des visites nocturnes. Ainsi, il espérait nous prendre en défaut, pour pouvoir nous engueuler et nous punir, oh ! beaucoup plus que la faute ne le demandait.

Donc, une nuit, il nous arriva en coup de foudre et commença sa tournée de gardien et de portier. A la cuisine, une surprise l'attendait. Une tête de chat, les yeux furieux, reposait tout gentiment sur la table. Alors, crise nerveuse et colère de notre gardien-Colonel qui réveilla et révolutionna tout le camp. Voici ce qui était arrivé.

Quatre soldats affamés, par suite du manque de nourriture et par suite de la très, très, très mauvaise administration, s'étant emparés de notre unique chat, lui firent sauter la tête et le préparèrent pour en faire l'objet d'un festin. Durant la guerre, quand la faim nous tenaillait les entrailles, nous dévorions à belles dents le premier animal rencontré. Ce fut ainsi que notre petit minou passa de vie à trépas.

Comme s'il eut été membre de la Société de la Protection des animaux, le Colonel voulut connaître les noms et prénoms des assassins qui, pour échapper au supplice, sautèrent par la fenêtre de la cuisine. Alors, suivi de son Etat-Major, le Colonel passa dans les baraques des soldats, espérant ainsi trouver les coupables par les lits vides. Peine inutile, ceux-ci reposaient en paix, prétendant dormir du sommeil du juste.

Le lendemain, les ordres nous apprirent que pour quatre farceurs affamés, il était strictement défendu à tous les soldats et sergents d'être en dehors du camp après huit heures du soir, quand nous aurions dû avoir droit de sortie jusqu'à dix heures et minuit. Pour la mort d'un chat, toute l'Unité resta confinée

au camp, durant trois longues semaines, à maudire non le chat, mais le tyran.

Nous nous permettons de vous faire connaître la "Complainte du chat", composée en souvenir de ce "triste" évènement. Notre Colonel qui chante assez bien, pourra la chanter dans ses crises neurasthéniques ou quand il pensera à "Quand j'étais Roi."

COMPLAINTE DU CHAT

(Sur l'air du Radeau de la Méduse)

Y avait une fois, dans la nuit sombre,
Un tout petit, petit Minet,
Profitant de la faveur de l'ombre,
S'était glissé dans notre chalet.

Mais son "miaou" plaintif et tendre,
Ses cabrioles sur les plumards
Réveillèrent, vous pouvez m'comprendre,
Quatre soldats qu'avaient le cafard.

Quatre "mimis" dans la nuit brune
Retentirent à l'unisson,
Et le chat, pour son infortune,
S'approcha d'ces p'tits polissons.

D'une main preste et fort habile
Avant qu'il ait eu l'temps d'faire "hou",
Notre "minou" tendre et sensible
Sentit qu' tout tournait dans son cou.

En constatant qu'sa dernière heure
Avait sonné, ce, pour toujours,
Les soldats comme dernière demeure
Choisirent leurs ventr's qu'étaient à jour.

En effet, d'puis l'année dernière
Comme y n'avaient rien boulotté,
Leurs ventr's avait l'air d'un cimetière
Où qu'y aurait pas eu d'Maccabés.

Voulant faire à leur pauv'e victime
Des funérailles dignes de ce nom,
Pour lui donner une preuve d'estime,
Ils l'arrangèrent aux p'tits oignons.

Comme leurs musettes manquaient d'conserves
Et qu'sans cela, le Matou n'est pas bon,
Y s'disent, y en a dans la réserve
Allons faire un'p'tite inspection.

Nantis de tout l'nécessaire
Dans la cuisine, près du fourneau,
Ils remplacèrent la cuisinière
Qui dort, la nuit, près d'son cuistaud.

Mais un veilleur donnant l'alarme,
Surpris ces assassins. En chœur,
Ils s'débinèrent par la lucarne,
Laissant le pauv'e chat dans les fleurs.

Le Commandant, fort en colère,
Enquêta sur la situation,
Puis fit porter l'"minet" en terre,
Suivant l'rit' de sa religion.

Pour les chats je tire la morale,
Avant qui d'viennent enragés,
Faudrait leur interdire les salles
Où qu'y s'risquent de s'faire dévorer.

Mais vous, soldats, dans la nuit sombre,
Si vous entendez un "minet",
Ne faites plus, cachés dans l'ombre,
Un p'tit mimi.. pour l'étrangler.

— FOLIE.—Quel est celui d'entre nous qui n'a pas souvenance de notre soldat choyé des "Muses". Comme tous les enfants gatés, il ne faisait qu'à sa tête. Lui seul, pensait-il, avait le monopole de la raison et de l'intelligence. Toujours un livre à la main, il ne voisinait que Molière et Boileau. Grand critique,

il disait franchement sa pensée à qui voulait l'entendre, ou avait le malheur de le contredire. Dans ses heures de "C. B." il savait aussi facilement mettre en ébullition le sang et les nerfs du Sergent de Police, qu'il savait désobéir à ceux qui étaient chargés de sa garde. Le Colonel qui avait eu le malheur de lui déplaire ne fut pas exempt de sa riposte. Par lui, il s'est fait dire de dures vérités.

Un jour, dans une prise de bec, il dit au Colonel : "Ce n'est pas parce que vous êtes Colonel que vous me ferez peur. Dans le civil, des gens comme vous nettoient les porcheries." "Il est fou", dit le Colonel. Aussi, quelques jours après, il envoya notre homme à Rouen subir un examen mental, pensant ainsi s'en débarrasser.

Après quinze jours d'absence et de bons traitements, notre soldat nous revint tout radieux. Au Colonel qui lui demanda le résultat de son examen mental, il répondit: "A Rouen, on m'a dit qu'il y avait certainement un fou dans l'Unité, mais que ce n'était pas celui qu'on avait envoyé."..

— CONCERTS.—Eh bien ! oui, nous avions nous aussi nos concerts donnés par des artistes militaires et civils qui nous venaient de la ville. Nous nous amusions bien dans ces moments de récréation. Notre Colonel qui n'a appris la politesse que le soir, se gardait bien de venir saluer, remercier et féliciter les artistes.

Les conserts finis, il y avait goûter qui consistait en biscuits, sandwiches et un litre de pinard (vin commun) pour environ vingt cinq artistes. C'était chiche. Que voulez-vous, le Colonel n'était pas généreux. Ces goûters qui auraient dû être payés par le fonds régimentaire, étaient presque toujours payés par les deux soldats qui s'occupaient de l'organisation des concerts. Le Colonel ne voulait pas payer, et les organisateurs faisaient leur possible pour faire honneur au nom canadien.

Notre Colonel qui n'a pas son égal, fit encore mieux. Un jour, il dit à un des organisateurs d'acheter pour les artistes, six litres de bon vin, qu'il les paierait. La chose fut faite. On lui

envoya deux fois le compte sans en recevoir le paiement. La troisième fois, le Colonel fit venir le soldat organisateur et lui dit : "Je vous ordonne de payer ces six littres de vin, ou sinon, je prendrai l'argent sur votre paie. Je n'ai jamais donné cet ordre. C'est vous qui les avez achetés en mon nom et sans m'en parler."

Nous ne fûmes pas surpris de cette "généreuse" conduite, car notre Colonel avait juste assez d'argent pour payer son "scotch".

— CONSIGNE.—Ce fut encore le Colonel qui fit des siennes. Un soir, deux soldats voulant rire et faire rire, montèrent, durant un entr'acte, sur la scène d'un théâtre, tout comme des étudiants en veine de joie. Le lendemain, un des sergents présents fit rapport au Colonel de ce qui s'était passé. Alors, le Colonel en colère, et pour une bêtise bien légère, mit tous les soldats et les sergents en consigne. Durant trois semaines, il refusa les permissions de minuit, les jeudis et les dimanches. Nous fûmes tous condamnés à entrer à huit heures du soir.

— LA LÉGION D'HONNEUR.—Noël ! Noël ! Paix aux hommes de bonne volonté. Réjouissons-nous, le petit Jésus vient de naître.

Ce soir là, il y avait grand dîner pour tous nos officiers dans un certain Mess. A l'heure indiquée, tous les officiers étaient présents à l'exception du Colonel qui se faisait attendre. Les secondes succédaient aux secondes, les minutes succédaient aux minutes, les quarts d'heure succédaient aux quarts d'heure, et le Colonel n'arrivait toujours pas.

Alors, un officier courut chez le Commandant afin de savoir si un malheur ne lui était pas arrivé. Il le trouva couché et ronflant à ne pas laisser dormir son chien. Enfin, il arriva au Mess, la figure toute bouleversée, après une heure de retard. Dans sa hâte de s'habiller, il avait placé la bretelle de son "sambrown" sur l'épaule gauche au lieu de la droite. Tous ceux présents

riaient de pitié et avaient honte de voir un si "beau corps" dans un si piteux état. Il avait si bien fêté Noë! et la naissance du petit Jésus qui venait pour le sauver.

Un copieux dîner et de bons vins lui firent perdre de nouveau le fil de ses idées. Lorsqu'il lui fallut faire son discours, les vaches étaient dans le blé-d'inde. Debout, il se tenait à peine. Avec une langue empâtée, il ne faisait que dire : "Mes amis, c'est grâce à votre bon travail si j'ai été décoré de la Légion d'Honneur. J'ai été décoré grâce à vous. Je suis décoré. Vous n'êtes pas décorés. J'ai été dé...co... Vous n'êtes pas dé... Je...suis... Je...m'assoie... "Pan" !

Vive la décoration ! Sans elle, il aurait raté son discours.

— **Boxe.**—Si au Mess des officiers on mangeait, on buvait, on jouait aux cartes, on déblatérait sur les soldats et les sergents, on tirait aussi du poignet et on faisait de la boxe. Le Caporal de la cantine du Mess qui s'y connaissait dans ce genre de sport, fut demandé comme professeur...sans...portefeuille.

Un jour, un Major canadien-français qui se plaisait comme tous les traîtres à leur race, à manger du Canayen parce qu'il venait d'Ontario et qui se croyait un Maître-boxeur, ne voulait pas qu'il soit dit qu'un caporal était meilleur qu'un officier, proposa une partie sérieuse à notre Caporal.

La partie commença, et notre Major fit de son mieux. Le Caporal ne voulant que la fatigue de son adversaire, ne faisait qu'éviter les coups. A la seconde reprise, le professeur connaissant son homme et voulant le rabattre de son orgueil, fit de la vitesse, frappa aux bons endroits le Major, qui, bientôt ne vit plus clair, recula, recula si vite qu'il arriva dans la fenêtre qu'il aurait traversée pour aller piquer une tête sur la terre gelée, si le Caporal qui ne voulait pas la mort du Major, ne lui avait donné de sa droite, un coup de poing sur l'oreille gauche qui le fit rouler sur le parquet et le garda ainsi à l'intérieur du Mess.

— SALUTS.—Un après-midi, un de nos capitaines qui avait fait des mamours au bon "vin d'Ecosse," reprochait à quelques soldats de passer devant lui sans le saluer. Alors, les soldats se donnant le mot, et durant vingt minutes, passèrent et repassèrent devant le Capitaine. Enfin, celui-ci fatigué de saluer, s'aperçut que c'était toujours les mêmes hommes qui passaient et le saluaient.

Colère du Capitaine. Rires des soldats.

— PLEURS.—Ce même Capitaine, toujours en compagnie du dieu Bacchus, quitta, un soir, son service pour aller prendre un verre de rhum avec un soldat. Au retour, il alla dans une baraque jouer aux cartes avec trois soldats, de onze heures du soir à quatre heures du matin. Le bien boire appelle généralement la malchance aux cartes. Il perdit cent francs. Après la partie, il pleura parce qu'il n'avait plus d'argent et qu'il craignait de se faire engueuler par sa femme lorsqu'elle l'aurait trouvé les poches vides. Pauvre lui !...

— BALAFRE.—"Qu'avez-vous, Capitaine?" "J'ai tombé", fut la réponse. En effet, la veille au soir, ce cher Capitaine plein jusqu'au goulot, était monté dans sa chambre. Sur le bord de son lit en se déchaussant, il glissa et piqua une tête dans le vase de nuit qu'il brisa. Il se fendit la joue. Pour pénitence, il eut trois semaines d'hôpital et une cicatrice pour la vie. Souvenir de guerre... Voltaire fit mieux, il y mit le nez sans briser le vase.

— TÉLÉPHONE.—"Hello ! Messieurs les Canadiens?"

"Oui, monsieur."

"Puis-je parler au Capitaine Untel?"

"Il vient justement de partir pour aller chez Madame Unetelle."

"C'est ma femme."

"Tant mieux, vous aurez le plaisir de le rencontrer dans un instant et de le provoquer en duel. Je dois vous dire que c'est une fine lame. Attention."

— AVARICE.—Un de nos capitaines, riche de plusieurs cent milles dollars, nous dit-on, fut de longs mois à ne pas avoir de servante, non parce qu'il était difficile d'en trouver, mais parce qu'il lui aurait fallu la bien payer. Il préféra avoir deux soldats pour laver sa vaisselle, son plancher et les...couches de ses enfants. Comme paiement, il donnait à chacun cinq sous par jour qu'il mettait dans une tire-lire pour eux.

Nous perdons notre latin si vous nous dites que ce Capitaine tout-en-or n'est pas un avare.

— FI-FI-FIFILLE.—"Un bon dimanche après-midi, ça, ça ne me disait pas de sortir. Fi-fi-fille vint me chercher. Bon, bon, je ne pouvais pas faire autrement que d'y aller. Eh, eh bien! mon vieux, après dîner, ça, ça me disait de m'en aller. Fi-fi-fille me dit : "Reste, reste donc à coucher". Ben, ben, mon vieux, je ne puis jamais oublier ce cher Coco-là. Il s'est tout fait déchirer son linge sur le dos, et s'est laissé battre par son brutal mari. Et, et pourtant, Pierre, je, je ne faisais rien de mal. J'é, j'étais couché dans le lit, lisant le journal. J'ai, j'ai juste le temps de sauter par la fe, fenêtre dans la cour... mon, mon pantalon à la main".

— DEVINETTES.—1ère.—Quel est ce Capitaine qui donna à une petite Dame, deux jolies couvertures militaires pour se faire un manteau? Pourquoi ce cadeau? Et pourquoi s'en vantait-elle?

2ème.—Quel est ce Capitaine, médecin-malgré-lui, qui a dit à un soldat qui se plaignait d'horribles souffrances d'estomac: "Mon vieux, tu n'as pas besoin de t'en faire. Moi, comme tes copains, avons ces maux passagers". Deux jours plus tard, ce soldat mourait d'un cancer d'estomac.

3ème.—Quel est ce Capitaine qui a dit en voyant un soldat horriblement brûlé des gaz: "Qu'est-ce qu'on lui mettrait bien."

4ème.—Quel est ce Major qui, un matin, demanda à son Ordonnance s'il y avait des nouveaux malades. "Il y en a quinze, mais pas de mauvais cas. J'ai le livre ici. Je les arrangerai bien." "Bien, je reviendrai demain," répondit le Major.

5ème.—Quel est ce Sergent qui, bien encapoté, musette et gourde en bandoulière, baluchon dans les bras et assis sur le parquet se fit faire la barbe par ses amis, à quatre heures du matin, deux heures avant de prendre le train pour la zône des Armées?

6ème.—Quel est ce Sergent qui se leva à minuit pour aller écrire une "lettre au Kaiser", traversa la baraque, enfourcha le pantalon rouge d'un soldat français, sortit, revint, accrocha le pantalon où il l'avait pris et se coucha sans en avoir connaissance? Ebahissement du Français qui n'y comprit rien. Rigolade des amis qui assistèrent à la scène.

8ème. Quel est ce Lieutenant-Colonel qui a eu devant lui quatre soldats accusés d'avoir, en jouant, brisé un lit et qui pour punition, leur raconta la bataille de Vimy que les Canadiens venaient de gagner? Nous vous jurons que ce Lieutenant-Colonel n'était pas un "parvenu".

9ème.—Quel est ce Capitaine qui a dit à des Français que les Anglais, les Polonais et les Juifs payaient beaucoup mieux leurs dettes que les Canadiens-Français? Avec ceux-ci à Montréal, disait-il, il perdait quatre milles dollars de vieux comptes. Pour une recommandation, c'en était une bonne. Pour une vantardise, c'en était une sucrée.

10ème.—Quel est ce soldat qui sous-arrêt, quitta subitement le "guard'room" (prison), sauta sur son vélo en disant: "C'est maudit à garder un prisonnier qui a un vélo."

11ème.—Quels sont ces cinq soldats qui, en permission à Paris, allèrent à St. Cloud, sautèrent dans l'auto du Colonel et filèrent à Paris ? Le Colonel voulant aller à Paris et ne trouvant pas son auto, fut obligé de faire venir un taxi de Paris pour y aller.

12ème.—Quel est ce Lieutenant-Colonel qui, ayant devant lui deux soldats accusés de s'être battus, demanda à l'un : "Pen-

sez-vous être capable de battre votre adversaire?" "Je le crois." "Vous n'en êtes pas certain?" "Non, Monsieur." "Vous savez que c'est défendu de se battre dans les camps. La prochaine fois que vous voudrez faire votre "petit Jean Levesque", faites-nous le savoir, Nous vous le permettrons ; nous vous donnerons des gants de boxe ; nous vous laisserons battre à volonté et nous applaudirons le vainqueur. Allez en paix."

13ème.—Quel est ce Capitaine qui, traité d'embusqué par un Capitaine français, lui appliqua un coup de poing en pleine figure, lui écrasa le nez, lui cassa cinq dents et l'envoya quinze jours à l'hôpital faire ses méditations sur les poings canadiens?

14ème.—Quel est ce soldat qui, sous-arrêt, parada devant notre Colonel "le parvenu", et refusa la punition à laquelle celui-ci le condamnait en disant : "Non, fusillez moi, crucifiez moi, je n'accepte pas de punition de vous. Faites ce que vous voudrez". "About turn. Allez me désaouler cet homme-là," dit le Colonel.

———

CHAPITRE SIXIEME

1917

Parvenu.—Bière.—Grands dîners.—Critique française.—Officiers malades.—Soldats malades.—Réparation de chaussures. Devinettes.

— PARVENU.—Qu'est-ce qu'un parvenu? C'est une personne qui s'est élevée à une fortune bien supérieure à sa condition première.

C'est tout notre Colonel. Qu'était-il avant la guerre? Rien. Qu'était-il durant la guerre? Un certain quelqu'un qui n'aurait jamais dû sortir de son obscurité. Que fit-il durant la guerre? Boire, manger, dormir, se promener, poser, espionner, punir, commander à tort et à travers, ne dire que des bêtises, ne jamais féliciter et ne jamais donner une parole d'encouragement. Enfin, il eût toute l'insolence du "parvenu."

Permettez-nous de vous raconter une petite anecdote qui vous fera mieux connaître notre Colonel.

Dans une certaine ville de France, où nous avons demeuré pendant quelques mois, nos officiers étaient "billettés" dans les hôtels. Plusieurs d'entre eux eurent le malheur de pensionner avec le Colonel. Là, comme toujours, le Commandant voulut se montrer roi et maître. Nous savons tous que dans les hôtels de France, les salles à dîner ne sont garnies que de tables à quatre sièges. Eh bien ! notre parvenu alla voir la patronne de l'établissement, et la força à placer une grande table dans le centre de la salle pour ses officiers s'y réservant, tout naturellement, la place d'honneur. Messieurs les officiers qui ne se sont jamais jetés à l'eau pour sauver leur "maître", ne trouvèrent pas la chose de leur goût. Quelques-uns même refusèrent de s'y as-

seoir. Alors le Colonel avisant le plus jeune qui avait "osé" prendre une petite table, lui ordonna de venir lui tenir compagnie, n'oubliant pas devant tous les étrangers présents, de lui faire sentir l'infériorité de son rang. "N'oubliez pas, Capitaine, dit-il, que je suis votre "supérieur" et que vous devez m'obéir, sinon, c'est une cour martiale pour vous". Notre jeune officier ne s'en laissant pas imposer par son "ridicule supérieur", lui répondit : "Pardon, Monsieur, j'ai toujours compris mon devoir vis-à-vis de vous, lorsque vous aviez le droit de me commander. Vous oubliez que nous ne sommes ni au camp ni au Mess. Ici, je ne reconnais pas votre autorité, et plutôt que de m'asseoir à votre table, je changerai d'hôtel". Ce qui fut dit, fut fait. De l'hôtel Terminus, notre petit "officier inférieur" déménagea, le soir même, à l'hôtel du Commerce.

Mesdames et Messieurs, que pensez-vous maintenant de notre Colonel? Il n'y a qu'un parvenu pour agir ainsi. Avec pareil colonel nous ne pouvions pas ne pas faire notre purgatoire sur terre.

— BIÈRE.—Un jour, lors d'une parade, le Sergent-Major nous annonça que Messieurs les officiers dans un moment de grande générosité nous faisaient cadeau de deux cents bouteilles de bière, que nous devions boire à leur santé. Surprise générale. Nous ne pouvions croire à une si grande nouvelle. "Dites donc, Sergent-Major, est-ce que cela va les prendre souvent", demanda un soldat?

Au dîner, course au réfectoire. Les bouchons sautèrent et la bière se versa. Ah ! nom de Dieu. Ah ! bon Dieu. Zut ! Flûte ! Ah ! les salauds, entendîmes-nous de toutes parts. C'est de la mauvaise bière. Elle est sure. Alors, un soldat se leva : "Mes chers amis, montrons aux Messieurs les officiers que pas plus qu'eux, nous ne buvons de la mauvaise bière. Ensemble, versons-là par terre. Ce soir, aux bistros, nous nous en paierons de la bonne."

En retour de cette bière "gratuite", les officiers s'emparèrent du tabac et des cigarettes que la Croix Rouge Canadienne nous envo-

DEUX AS

Equenne, viens ouère ta joument !
1er As:–Hic !... c't'anne belle joument !
2ème As :–Teuf (crachat). Be...belle joument.
1er As :–Hic !... Alle a be... beau poil !
2ème As :–Teuf (autre 5 cts) be... beau poil.
1er As :–Hic !... Pis des be...lles pattes, hein ?
2ème As :–Hum !... Des... é belles pattes.
1er As :–Hic !... Hic !... Anne belle queue !
2ème As :–Heu... eu... Teuf (encore 5 cts)...queue.
1er As :–Hic !... C't'anne belle joument !
2ème As :–Bé... ou... ou... ment.

Attendris à la vue de tant d'efforts perdus, nous ne sommes pas restés pour en attendre plus long.

yait à nous les soldats. En plus, il se firent donner par le Capitaine Quartier-Maître nos chandails, nos chausettes et nos gants de laine.

Ce fut ainsi que nos officiers nous firent des cadeaux. Oh! là, là, que la bière sure est chère en France !

— GRANDS DINERS.—Nous cédons à la tentation, mignonnes Montréalaises et belles Québecquoises, de vous parler tout de suite de nos grands dîners. Eh bien ! oui, deux fois par année, à Noël et à Pâques, nous avions un grand dîner. Sur la table, nous voyions vins, bière, poulets, fruits, bonbons et pistache (peanuts). Oh ! qu'on s'en mettait dans la lampe ces midis-là. Le Colonel suivi de tout son Etat-Major, venait parmi nous faire le fat et nous dire quelques bonnes et belles paroles qui, toujours, nous surprenaient énormément, vu le manque d'habitude que nous en avions. Savez-vous, chères amies, que cet animal-là se faisait presque aimer. Mais nous avons remarqué que cet amour disparaisait toujours avec lui. Quel égoiste ! Il ne voulait rien nous laisser.

Le Commandant parti, on se remettait de plus bel à l'ouvrage. Nos estomacs surpris, se dilataient démesurément. Ils ne comprenaient rien à cette avalanche de mets succulents.

"Que c'est bon !" dit Napoléon. "C'est à en devenir fou," dit Alexandre. "Depuis notre départ du Canada, combien de fois avons-nous mangé à notre faim", dit Tom? "Ne perdons pas notre temps à parler, ça n'arrive pas si souvent de bien manger", dit Gilbert. "Savez-vous, mes chers amis, dit Raoul, que ça nous a coûté deux mois et que ça nous coûtera encore deux mois de jeûne et de grandes privations pour payer un pareil dîner," dit Edmy. "Et que fait-on du fonds régimentaire qui devrait payer cela" dit Jean? "On l'empaille", répondit Jojo. "Tu as raison, mon ami, dit Georges. Nous sommes bien gouvernés. Nous avons

un Colonel qui ne pense qu'à son "moi"; un Quartier-Maître qui, presque toujours, n'a pas connaissance du temps et ne laisse pas égarer les "bonis"; un soldat-acheteur à qui il nous faut payer tous les jours, ses trois repas au restaurant, car il ne mange presque jamais au camp. En plus, il se paie notre tête en nous faisant payer quotidiennement ses quatre vingts à cent verres de vin, bière, rhum, scotch et champagne qu'il boit et fait boire à ses belles amies." "Ainsi, dit Victor, pour deux bons dîners par années, il nous faut crever de faim durant huit mois. Pour les "bonis" du Quartier-Maître, la pension et la boisson du soldat acheteur, il nous faut encore crever de faim pendant quatre mois, ce qui fait douze mois, donc un an. Oh ! que c'est long, que c'est triste. Et dire que maman ne sait pas cela." "Courage mon fiston, mon petit bout de Victor, dit Ernest, tu es un brave. Souffre, mais ne fais pas pleurer notre petite maman." "Oh ! là, là. Dis. Pas", dit Edouard. Philippe se mit à calculer en disant: "Dans une année, il y a 365 jours qui donnent 1095 repas. Donc, deux bons repas et 1093 mauvais repas. Hein! mes amis ça compte dans le ventre d'un homme. Ce n'est pas surprenant que nous ayons toujours faim, et que nous dépensions tout notre argent à manger dans les restaurants et à boire dans les bistros. Nous sommes environ deux cents soldats à trois francs par jour, ça fait pour 1095 repas, 219,000 francs. Nom d'une pipe! du poignon à acheter toutes les cocottes de Paris. Puis 365 jours donnent 365 déjeuners à cinq francs le déjeuner, car les boulettes ou le paté de foie gras pourri qu'on nous donne, ne coûtent certainement pas plus cher. Ça fait donc pour l'année 1825 francs. Et 365 jours donnent 365 dîners à dix francs la dîner, car la sauce à l'irlandaise avec un brin de bœuf et de l'eau colorée, ne vaut pas plus. Ça fait pour l'année 3650 francs. Nom d'un chien! avec cela, on peut bien dormir de faiblesse, l'après-midi. Enfin, 365 jours donnent 365 soupers à quinze francs le souper. D'après moi ce qui coute le plus cher, ce sont les fêves (beans) et les petites roches qu'on y met, pour nous casser les dents. Ça fait pour l'année 5475 francs. Donc en tout, pour douze mois, pour deux cents soldats, nous mangeons pour 10,945 francs. Nom d'une jument! nous sommes économes, nous sommes économes, hein! Il reste donc pour payer deux bons dîners comme celui de ce midi,

208,155 francs, mes amis. Est-ce trop?" "Ah ! 197, 210 fois "trop", fut la réponse générale. "Donc, mes petits cocos, dit Ti-Phonse, on se moque de nous et nous sommes de vraies poires françaises. A Wotton-aux-Sept-Ponts, nous les étoufferions ces chenapans, et nous les jeterions sur le tas de fumier". Rires. "Moi, dit Hector, je comprends maintenant pourquoi la jument est si grasse et si vigoureuse. Elle mange nos provisions. Ah ! la voleuse, fusillons-là. Elle est traître à la Patrie." Applaudissements prolongés dans les loges et dans le poulailler (pitte). "Mes amis, mes chers petits amis, mes amis adorés, mes mignons, dit Jos, je me sacre Quartier-Maître pour recevoir les bonis, et je sacre ma Zette acheteuse pour l'Unité. Ainsi, je mangerai et boirai chez moi toute la journée sans que cela me coûte un sou de ma poche." "Tu m'inviteras à déjeuner. Tu m'inviteras à dîner. Tu m'inviteras à souper. Tu m'inviteras à boire", fut le cri général. "Allons, allons, mes amis, ne criez pas si fort, dit J. A. Paul. Je vous demande de mettre en pratique les paroles de notre grand patriote Honoré Mercier : "Cessons nos luttes fratricides." Et celles de notre grand Sir Wilfrid Laurier: "Soyons conciliants." "Le Christ nous enseigne, dit Lionel, de nous embrasser et de nous aimer les uns et les autres. C'est pourquoi je vous aime et j'embrasse les adorables petites Françaises." Comme l'incompable Mahomet, dit Lucien, je proclame : "Ayons un ardent amour pour les véritables intérêts de nos ventres." "Et moi, dit Armand, je dis avec notre fameux tribun Henri Bourassa: "Affirmons nos droits." "Avec Léon Daudet, dit Réné, je chante: "N'allons pas négliger nos avantages". "Je vous approuve, mes amis, dit Moïse. En plus, je suis de la politique et de la religion de mon homonyme le grand et cornu Moïse des Juifs: "Oeil pour oeil, dent pour dent."

Dans son enthousiasme, Duplessis se leva, monta sur la table et accompagné de deux cents voix, il cria : "A bas le kaiser !... A bas l'autocratie !.... Fusillons les traîtres !... Ecorchons les ivrognes !... Déployons le drapeau rouge !... Vive les Sergents !... Vive les soldats !... Vive nous !... Vive les Canayens !... Vive Montréal !... Vive Québec !...

"O Canada, terre de nos aieux..."
"Allons, enfants de la Patrie..."

— CRITIQUE FRANCAISE.—Quelle ne fut pas notre surprise de lire, un jour, un journal français, critiquant les allées et venues du camion-automobile que le gouvernement français avait mis à la disposition d'un de nos capitaines, dont le nez-scotch défiait les plus gros froids sibériens. "Ce camion, disait ce journal, est uniquement pour fins militaire, pour l'usage de l'Unité. Il n'est pas permis au Capitaine de le louer à ses amis civils, tels que mastroquets, boulangers et chartiers. Sinon, nous le lui retirerons. Nous sommes en pleine crise des transports, et nos soldats seront très heureux de s'en servir".

C'est fort comme vous le voyez. Dans le temps le plus dur de la guerre, notre énergumène se faisait de l'argent avec la voiture du gouvernement. En France, pour boire, il faut des sous. Les amis complaisants de l'Ouest ne pouvaient être partout. Et il avait toujours soif...

— OFFICIERS MALADES.—Endurer un officier en santé, ça passait. Mais le servir quand il était malade, ça battait tous les as. Les ordonnances aimaient mieux servir trois cents soldats qu'un officier malade. C'était dans la maladie qu'on voyait le dédain que l'officier portait au soldat. De son ordonnance, il en faisait un vrai fou. Pour des riens il l'appelait et le faisait courir. Il fallait lui voir les yeux et la gueule, si l'ordonnance retardait de quelques minutes.

"Aporte-moi ceci et apporte-moi cela. Va me chercher ceci et va me chercher cela. Verse-moi ceci et verse-moi cela. Change-moi ceci et change-moi cela. Prête-moi ceci et prête-moi cela." Et ceci, du matin au soir; et cela, du soir au matin. Ah ! la détestable musique, comme elle a été maudite souvent ! Et aux heures des repas, donc...

Pauvre petit martyr, comme nous l'avons plaint souvent. Combien de fois, nous en avons entendu se plaindre de découragement et de fatigue. Combien de fois, nous en avons vu demander au Sergent-Major de les changer, qu'ils n'en pouvaient plus. Est-ce que tous les officiers étaient ainsi nous demanderez-vous? Heureusement que non. A toute règle, il y a exception.

Nous en avons connu de ces officiers bien élevés, bien éduqués qui, dans le civil, vivaient dans l'opulence et connaissaient ce qu'était un serviteur. Aussi, ces Messieurs étaient choyés. L'ordonnance se plaisait à satisfaire leurs moindres désirs, et à leur faire trouver le temps de la maladie le moins long et le plus agréable possible.

Mais les "fils à papa" qui n'avaient pas plus de cœur que de tête; les petits fats qui se plaisaient dans leurs grades et devant la glace; les parvenus qui oubliaient vite leur basse condition, leur vie de peine et de misère, leurs mains noires et les rues des villes, étaient insupportables. La guerre fut une manne qu'ils mangèrent avec frénésie. D'obscurs, n'étaient-ils pas devenus quelqu'un. De crève-faim, n'étaient-ils pas riches et ne pouvaient-ils pas faire la joyeuse vie. De serviteurs, n'étaient-ils pas devenus les maîtres. Aussi, il fallait les voir agir et commander. C'était surtout aux heures des repas qu'ils étaient remarquables et d'une exigence féroce. Nous en avons vu qui se faisaient donner de main à main poivre, sel, sucre, couteau, cuillère et fourchette quand ils avaient tout devant eux, sur une petite table de deux pieds et demi de longueur et large de deux pieds, C'était royalement bête. En plus, quand ils avaient fini de manger, ils demandaient à l'ordonnance s'il n'avait pas une cigarette et une allumette à leur donner.

Malades, nos officiers restaient et mangeaient à l'hôpital de l'Unité. Leur nourriture était prise à notre cuisine. Ne croyez pas qu'ils se nourrissaient comme nous. Ah ! non, et ils avaient raison. Ils ne voulaient pas de nos boulettes, de notre pâté de foie gras pourri, de notre sauce à l'irlandaise, de nos fèves sans lard avec petites roches, et de notre chiard qui était un vrai mastic. Nous leur donnions des œufs, du lait, du beefteck, du poulet à dix francs pièce, du pâté de foie gras de première qualité, des confitures et des friandises. Tout cela était acheté avec notre argent. Pas bêtes ces gens ! Ils s'engraissaient à nos dépens. Après plusieurs plaintes de notre part nous qui, après tout, ne voulions pas passer pour trop grosses poires, le Colonel obtint des officiers six francs par jour pour leur temps de maladie. Ce n'était pas assez. Beaucoup mangeaient pour dix à quinze francs

par jour. Pour être juste, on aurait dû acheter la nourriture des officiers avec leur argent. Ainsi, ils n'auraient pas fouillé dans nos rations pour nous enlever la meilleure partie.

Eh bien ! savez-vous ce qui arriva lorsque le Colonel, pour la première fois, leur demanda six francs par jour pour une nourriture qui était meilleure que celle des hôtels? Tous les officiers refusèrent, trouvant la somme demandée trop élevée. Ce fut, après grandes instances du Colonel que la plupart acceptèrent. Les autres soutinrent obstinément leur refus, et ne donnèrent jamais un sou. Il est vrai que les petites femmes, le vin, le rhum et le scotch étaient pour beaucoup dans leur obstination. Ainsi, nous les soldats à petit salaire, qui mangions juste assez pour ne pas devenir anémiques et ne pas nous entre-dévorer, nous payions les succulents repas de ces êtres à gros salaire.

Puisque nous en sommes au chapitre de la nourriture des officiers payée par les soldats, laissez-nous vous dire un mot de l'officier de service.

L'officier de service était en devoir au camp pour vingt-quatre heures. Il y mangeait et y couchait. Sa nourriture était supposée être la même que la nôtre. Comme nous, il devait payer trois francs par jour. Voici ce qu'il mangeait : Beefsteck (filet), rognons, gruau, œufs, lait et dessert. Qu'en pensez-vous? Les soldats payaient-ils encore? Ah ! nous avions de vrais bons pères. Dites donc, quel est l'animal qui ne nourrit pas ses petits avant soi?

— SOLDATS MALADES.—Nous vous présentons maintenant les "soldats malades", comme nous vous avons présenté les "officiers malades."

Un soldat malade devait se rapporter au Sergent de service qui le paradait chez le médecin. Celui-ci après avoir reconnu la maladie devait décider le genre de nourriture. Si le soldat n'était pas trop malade, il devait se nourrir comme les soldats non malades. La teinture d'iode et quelques pilules devaient le guérir et réparer ses forces. Cette manière de soigner nous rappelle l'infirmerie du collège. Si son état était plus grave et qu'il

faisait de la température, on devait lui servir de la soupe, du lait, des œufs ou autres mets légers plus ou moins bien apprêtés. Le médecin, après auscultation et prescription, reprenait sa liberté. Le reste regardait l'infirmier pour servir le malade, et le Capitaine Quartier-Maître pour fournir les aliments recommandés.

L'infirmier ne manquait pas d'attention pour son malheureux frère d'armes. Le Capitaine Quartier-Maître, n'était pas ainsi. Voici un gibier qu'on aurait dû fusiller au commencement de la guerre. Tout le mal qu'il a fait, Dieu le sait... et nous aussi. Si nous avions été méchants, nous lui aurions souhaité l'enfer pour partage, tandis qu'il a falli nous le faire gagner durant la guerre. Voyez-vous notre Quartier-Maître au bout de la fourche des démons? Vraiment, nous en aurions ri si nous lui avions rendu visite. Nous aurions encouragé de la voix et des mains les petits diables aux cornes et à la queue toute pointue.

Notre Quartier-Maître qui manipulait nos finances, ne pensait pas de la même manière que notre médecin. Il a fallu plaintes par dessus plaintes des malades pour avoir quelques petits œufs et quelques gouttes de lait bien réduit. Nous avons connu des soldats qui, durant leur maladie, n'ont pas reçu un sou de nourriture du Quartier-Maître, et qui ont dû se nourrir de leurs propres deniers.

Vous voyez maintenant, cher lecteur, la différence de traitement entre les officiers malades et les soldats malades. Ceux-là étaient-ils plus égoistes que ceux-ci, ou ceux-ci étaient-ils plus bêtes que ceux-là?

A la vindicte publique, nous livrons ces êtres sans cœur et sans âme. Nous restons souriants et insensibles à leur rage et à leurs grincements de dents.

— RÉPARATION DE CHAUSSURES.—Vous connaissez tous n'est-ce pas la chaussure militaire qui avait nom de "Kitchener". Souvent, nous nous sommes demandés pourquoi nous l'appelions ainsi. Etait-ce en souvenir de la grosse gueule de Lord Kitchener? Peut-être. Grosse gueule, grosse chaussure. En tout cas, nous portions des chaussures qui ne pesaient pas

moins de cinq livres la paire. Oh ! elles étaient lourdes aux jambes. Les talons et les semelles étaient ornés de fer et de cent cinquante six clous à grosse tête. C'était pour mettre un frein à l'usure. Tout de même, les fers et les clous usés, les talons et les semelles s'usaient et demandaient réparation.

Les soldats avaient droit à la réparation gratuite. Le gouvernement fournissait le cuir. Nous en avions à volonté, mais à la condition de le réquisitionner au Quartier-Maître général à Rouen. Que de fois la paresse de notre Quartier-Maître qui n'en faisait pas demander, nous a forcés à faire réparer nos chaussures en ville, ce qui nous coûtait de dix à vingt francs la paire.

Les officiers eux, avaient le droit de faire réparer leurs chaussures à même notre cuir, à raison de six francs la paire. Cependant, que d'officiers n'ont jamais donné un sou pour la réparation de leurs chaussures. Pourquoi payer, quand ils savaient que leur argent était empoché et dépensé en scotch par un certain Capitaine. L'argent que les officiers donnaient ou auraient donné pour cela, aurait amplement suffi à acheter et à remplacer les outils usés. Ce fut notre argent, l'argent de notre subsistance qui fit ces achats.

Cette manière d'agir souleva la colère d'un Sergent Quartier-Maître qui protesta auprès du Capitaine qui lui répondit : "Ferme-toi, ça ne te regarde pas." Ainsi, mes amis, l'argent de notre nourriture servait à tout, excepté à bien nous nourrir et à nous empêcher de crever de faim.

— DEVINETTES.—1ère.—Quel fut ce Capitaine qui empocha les dix francs que lui donna un certain Lieutenant-Colonel pour deux jours de maladie? Pourquoi celui-ci donna-t-il dix francs au lieu de douze francs pour deux jours? Qui paya la différence ?

2ème.—Quel fut ce Capitaine qui empocha les cinq francs qu'un Sergent-Major lui donna pour la réparation de ses chaussures?

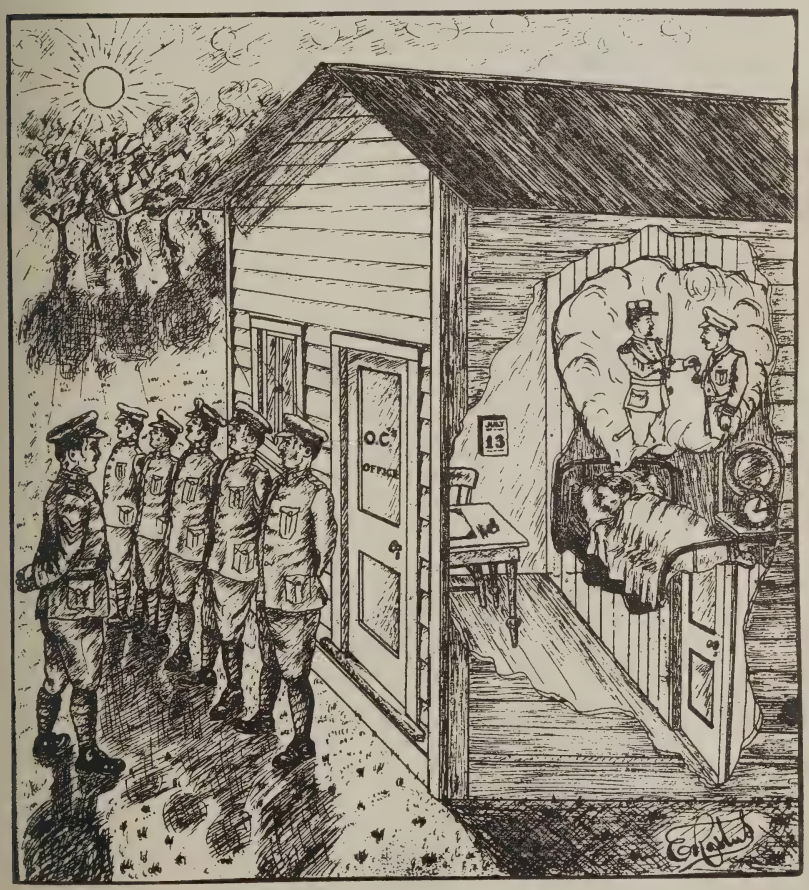
3ème.—Quel fut ce Sergent-Major qui, malade, se fit acheter un poulet en promettant de le payer, mais ne le paya jamais? L'argent des soldats règla le compte.

4ème.—Quel fut ce Capitaine qui vendit à son profit du bois de construction à un certain Directeur du couchage de l'armée (buanderie) ?

5ème.—Quel fut ce Capitaine qui s'empara de notre argent, produit d'une vente de cigarettes, et qui mit à sa place dans le coffre, trois bons personnels qui n'ont pû être mis en circulation, faute de fonds à la banque ?

LE SOMMEIL (EMPRUNTÉ) DU JUSTE

Rèves dorés d'un Parvenu



Dans tous camps militaires, il est une heure fixée pour l'ouverture quotidienne des bureaux. Le clairon sonne un appel spécial et Messieurs les secrétaires sont tenus de se rendre à leurs services respectifs à "l'heure militaire", c'est-à-dire ponctuellement au coup de clairon. Cette heure n'est pas la même dans tous les camps; selon que l'importance du service réclame plus ou moins d'heures de travail par jour, ou suivant soit le caprice.... soit le degré de paresse (ici, nous visons le nôtre) de l'Officier Commandant. Pour notre Unité, le coup de clairon.... psychologique se faisait entendre à neuf heures et trente minutes, chaque matin. Alors, l'on voyait accourir ceux des "bureaucrates" qui n'étaient pas déjà rendus à leurs postes. Tous arrivaient à l'heure, excepté celui qui aurait dû donner l'exemple de la ponctualité : le Colonel !

Il dormait c'pauvre p'tit. Et quand, une demi-heure plus tard, sonnait l'heure de la parade pour les malheureux fauteurs,—car, qu'ils fussent accusés d'être rentrés cinq minutes en retard, ou de s'être mouchés avec leurs doigts, ou encore, d'avoir simplement tué un de leurs camarades, dix heures du matin étaient pour ces pauvres diables, l'heure de la rétribution—Monsieur dormait encore. Le sous-officier de garde n'avait pas oublié de conduire ses prisonniers à la porte du bureau du Colonel, à dix heures précises. Ordre formel de celui-ci auquel il n'avait osé désobéir, sous peine d'une cour martiale. Cependant, onze heures sonnait, midi sonnait, et Monsieur dormait toujours. Ces malheureux qui étaient peut-être même faussement accusés, attendaient, plantés droits comme des flèches et exposés aux brulants rayons d'un soleil ardent, que son "Excellence", le Colonel, daignât enfin s'éveiller.

Et Monsieur dormait toujours. Mais pourquoi en fut-il été autrement ?.... N'était-il pas le maître, le Grand Manitou, le "moi" suprême, enfin? Il ne convenait pas à sa "dignité" de se déranger pour si peu.

Quoi ! il se serait levé à une heure aussi matinale ? parce que quelques misérables brutes attendaient à sa porte, le juste châtiment de leurs crimes? Allons donc, y pensez-vous? Mais vous êtes fous !

Il dort d'un si bon sommeil !

Il rêve de si beaux rêves !

Il cuve de si bons vins !

Et puis, il fut toujours pour nous un si bon père que ce serait cruel, inhumain de le déranger.

A midi et demi, son ordonnance transmettait l'ordre suivant au sous-officier de garde: "Le Colonel est indisposé, et vous fait dire de tenir vos prisonniers sous "close arrest" jusqu'à demain. Et le lendemain, on répétait la dose. Il n'était permis à personne de se plaindre d'un tel traitement, cependant. D'ailleurs, sa devise était celle-ci :

Moi, c'est "Moi".
Toi, t'es toi (taie-toi).

CHAPITRE SEPTIEME

1918

Adieu & Salut.—Brigandage.—La Poste du Kaiser.—Un fat.—La Croix Rouge Canadienne.—Enquêtes.—Réminiscences.—Goinfre.

— ADIEU & SALUT.—Adieu ! 1917, toi qui naquis dans la misère et les souffrances, disparaît à tout jamais de nos yeux, de nos esprits et de nos cœurs. Chez Pluton, apporte avec toi nos larmes, nos misères, nos souffrances, nos humiliations et nos privations. Chez ce dieu des enfers, emmène ces êtres vils qui se sont servis de leurs grades et de leur pouvoir pour martyriser leurs semblables, ces petits soldats qui, pleins d'enthousiasme et de patriotisme, ont quitté leurs familles, leurs amis, leur pays pour servir et défendre le droit, la justice et la civilisation. Emmène sans honte et sans douceur, ces gradés sans cœur qui n'ont voulu être militaires que pour leurs plaisirs et leurs jouissances, pour assouvir leur orgueil et leurs basses passions, pour abattre leurs mains sacrilèges sur les soldats, tel Guillaume-le-Rouge dit le Kaiser-sans-entrailles, sur ses sujets esclaves, sur la pauvre Belgique et sur les départements du Nord de la France. Pour adieu 1917, sois maudite et que notre malédiction accompagne tes esclaves que tu traînes derrière toi, qui t'ont fait vivre douze mois dans la honte et te font mourir dans la crotte. Et pour l'éternité, reçois avec eux les flammes de l'enfer, juste punition de leur orgueil et de leur vie malsaine. Adieu !

Salut ! 1918. Ton soleil, au matin, se leva tout rouge de sang, de larmes et de gémissements. Comme ta sœur 1917, tu as été une marâtre sans entrailles. Que de pleurs tu as fait ver-

ser ! Que de douleurs tu as fait endurer ! Tes gradés, tes sbires ont fait le beau et le mauvais temps. Ils se sont plus, à abaisser le soldat, cet être patriote, travaillant, dévoué pour son Pays, ses semblables malades ou blessés. C'est pourtant lui qui fut le plus à la peine, à la misère et qui a gagné la guerre. Cependant ce n'est pas lui qui fut le plus à l'honneur. C'est lui qui fit les travaux les plus vils, et c'est son Colonel qui récolta la décoration, la "Légion d'Honneur" qui, sur sa poitrine de "boissomptif", devint la "Légion de dés-Honneur". Ah ! 1918, tu as beaucoup péché. Ton pâle soleil nous laissa longtemps dans l'obscurité. Mais ne voilà-t-il pas qu'à la moitié de sa course, il devint tout resplendissant. Ses chauds rayons du midi nous firent sortir de notre léthargi. A l'horizon, nous vîmes subitement le travail du général Foch porter ses fruits. La Victoire nous apparut dans toute sa splendeur et sa majesté. La guerre, cette guerre maudite était enfin finie. Alors, nous soldats, nous nous demandions si réellement la chose était vraie, tellement nous étions abasourdis de ce joyeux événement. Malgré la réalité, nous ne voulions pas croire à la fin de nos souffrances, de nos misères, de nos pleurs, de nos découragements, de nos privations et de notre esclavage.

Libres, nous serions libres. Oh ! là, là. Que c'est bon ! Que c'est beau ! Que c'est fou ! Bientôt, nous serions débarrassés de notre tyran de Colonel, et de nos infâmes officiers. Dans le civil, nous pourrions parler et penser sans censure. Dans le civil, nous nous souviendrons et nous écrirons. La basse jalousie du Colonel, son vil égoisme nous enlèvent toute récompense. Notre poitrine, glorieuse du devoir accompli, entrera dans toute sa radieuse nudité au Pays et au foyer. Nous y serons reçus et couverts de baisers par nos parents et nos amis. Ainsi, 1918, c'est sous ton règne qu'arrive la bienfaisante et souriante Victoire. Pour elle, nous te pardonnons et nous oublions ton commencement de vie. La douceur de ta jeunesse et ta bonne vieillesse font disparaître ta triste enfance. On te pardonne beaucoup parce que tu nous as donné beaucoup de joie et d'espérance.

GALENTERIE "FIONNÉE"

SUR LE BOULEVARD GAMBETTA

Le Major "Mon-Petit". . Pardon, ma "pedite" Dame vous avez perdu votre "pedite" fourrure.

L'histoire ne dit pas que ce fut un "Béguin".

— BRIGANDAGE.—Ce jour de l'An, dans un Mess qui n'était pas celui des officiers, ni celui des sergents, ni celui des soldats, un grand dîner était donné aux officiers. Les trois ordonnances du Mess des officiers se rendirent à la fête pour servir ces Messieurs.

Après le dîner, quatre officiers faussèrent compagnie à leurs confrères et vinrent continuer la rigolade au Mess des officiers. N'ayant pas de clef, ils brisèrent tout simplement les vitres et entrèrent par la fenêtre. Dans la cantine, ils se servirent maints champagnes, scotchs, cigares et cigarettes. Cet incident d'apaches fit naturellement du bruit.

Le lendemain, le Colonel voulant connaître les auteurs de ce brigandage, fit venir devant lui les ordonnances qui n'avaient eu connaissance de rien puisqu'elles servaient au dîner. Cependant, après enquête, celles-ci connûrent les voleurs mais ne donnèrent pas les noms au Colonel. Elles étaient ordonnances, mais non gendarmes. Devant leurs refus obstinés, le Colonel les renvoya du Mess. "Que pensez-vous de votre destitution," leur demandâmes-nous? "Nous en sommes très heureux. Servir ces être malfaisants, n'est pas toujours rigolo. Pour se sauver d'une engueulade du Colonel, ils sont prêts à nous faire passer pour voleurs et à nous faire fusiller. Ah! les sales bêtes."

— LA POSTE DU KAISER.—Un jour, nous vîmes sortir du bureau de poste du Kaiser (les cabinets ou W. C.), notre Capitaine Paie-Maître, Il avait la pâleur d'un cadavre et les yeux sortis de la tête. Voici ce qui s'était passé.

Notre Capitaine se sentant indisposé par les cris réitérés de ses boyaux, prit sa course vers le cabinet particulier. Bien installé sur le bol, il écrivit au Kaiser, empereur des Allemands. Malheureusement, en cachetant sa lettre, une pièce de cinq francs sortit de la poche de son pantalon et roula au fond de la boîte à lettre. Colère de notre Capitaine d'avoir perdu cinq francs, et crainte d'être accusé par les patriotes-nationalistes d'intelligence avec l'ennemi pour avoir donné de l'argent au Kaiser. Alors,

à sa sortie, apostrophant un soldat qui n'était autre que le "sosie" du successeur du Kaiser (quelle coincidence), il lui ordonna d'aller chercher, là où vous savez, le cinq francs qui lui avait faussé compagnie. "Je ne suis pas ici pour aller fouiller dans la m..... des officiers, et y retirer l'argent qu'ils jettent au Kaiser", répondit le soldat. "Vous refusez", reprit le chic officier. "Oui, mon brave Capitaine," dit le soldat. "Suivez-moi, je vais vous parader devant le Colonel", répondit l'officier. "Bien. Allez-y. Je suis à vos ordres, je vous suis, "fut la réponse du soldat. Voilà donc notre Capitaine et notre soldat sur la route de Tipperary. Derrière eux, nous emboitâmes le pas et nous battîmes le temps: Un-Deux-Un-Deux.

Chez le Colonel, le Capitaine porta l'accusation suivante: "Colonel, le soldat que voici refuse d'obéir à mes ordres, en ne voulant pas, dans le bol des cabinets (sic), fouiller mes ordures (sic) pour y retirer une pièce de cinq francs (sic), qui s'est échappée de ma poche (sic)." "Accusé, qu'avez-vous à répondre," dit le Colonel? "Je refuse toujours d'obéir à un pareil ordre. Je ne me suis pas enrôlé pour fouiller dans le postérieur de mes officiers quand ils sont vivants", répondit le soldat. Alors, je vous punis de quatorze jours de "second field", reprit le Colonel.

Ainsi, notre soldat pour n'avoir pas voulu se salir les mains dans la m..... d'un officier, resta quatorze jours emprisonné au camp. C'est ainsi, mes amis, que nos faux aristocrates nous ont gouvernés. A bas l'aristocratie! Vive la République ! En République, chacun fouille dans ses salles affaires...

— UN FAT.—De Londres, un avis nous fut envoyé. "A l'avenir, y disait-on, tout militaire pourra porter à son bras droit, les galons bleus de service, temps de son séjour en Europe". Ne voilà-t-il pas qu'un de nos Majors au ventre soufflé, et qui n'a fait qu'user ses fonds de culottes durant la guerre, rechigna en disant : "Je ne porterai pas de galons bleus, parce qu'ils sont de la même couleur que ceux portés par les soldats."

Quel imbécile ! Quel niais ! Quel fat ! Laissez-nous vous dire qu'il n'était pas le plus intelligent de la "gang". On a beau fouiller dans ces têtes farcies d'orgueil, on ne trouve que le dédain du soldat qui les valait plus que cent fois.

— LA CROIX ROUGE CANADIENNE.—Nous connaissons tout ce que la Croix Rouge Canadienne amassa de linge et d'argent pour les soldats. Elle fit un superbe travail. Ces Dames et ces Messieurs ont fait réellement œuvre de vrais et de bons patriotes en se dévouant pour nous. Ils ont droit à toute la reconnaissance des soldats canadiens, en général, pour les grands services qu'ils leur ont rendus; et aux sincères remerciements des soldats de notre Unité, en particulier, pour leurs bonnes "intentions" à leur égard. Car les avantages que ces derniers ont tirés de la Croix Rouge Canadienne s'arrêtent là.

Cependant, d'autres en profitèrent. Ainsi, le tabac et les cigarettes que la Croix Rouge nous envoya à nous les soldats, les officiers s'en emparèrent. Quant aux fruits, chocolat, gâteaux, etc., les Capitaines Quartiers-Maîtres les laissèrent moisir ou les emportèrent à leurs bonnes amies, qui les mangèrent à notre santé et en ne pensant pas du tout à nous. Pour les pantouffles, les robes de chambre, etc., le Colonel, le premier, se servait : "Charité bien ordonnée commence par soi-même, " dit le proverbe.

———

— ENQUETES.—Si les gouvernements canadiens ont la manie de faire des enquêtes qui finissent en queue de poisson, et de nommer des commissions à propos de tout et de rien, tout simplement pour dépenser l'argent du pays, qu'ils se mettent bien dans la tête qu'ils ne sont pas les seuls. Chez nous, notre Colonel aimait à copier ceux qui l'avaient envoyé faire son "p'tit Jean Levesque," en Europe. Comme celles des gouvernements, ses enquêtes finirent toujours en queue de poisson. En voici quelques-unes.

Quel fut le résultat de l'enquête ouverte contre un Vaguemestre au sujet des "mandats-poste et traites"? Queue de poisson...

Quel fut le résultat de l'enquête ouverte contre certains officiers au sujet de la "coco"?... Queue de poisson...

Quel fut le résultat de l'enquête ouverte contre un Sergent-Major au sujet des remèdes donnés à son amie? Queue de poisson...

Quel fut le résultat de l'enquête ouverte contre un soldat au sujet de deux bouteilles vides (sic) prises dans la cave des bureaux, et emportées chez lui pour y mettre du pétrole? Queue de poisson...

Pourquoi n'a-t-on pas fait d'enquête à ce Capitaine Quartier-Maître qui prit cent bouteilles vides dans la dite cave, qu'il vendit dans un bistro pour se faire un peu plus d'argent pour boire?

Deux poids et deux mesures, selon les personnages.

— RÉMINISCENCES.—Par un beau dimanche après-midi du mois d'avril, le Colonel abandonné des siens qui faisaient les cents pas sur le Boulevard de la ville, et qui cherchaient se distraire dans les cafés, était seul au Mess des officiers.

Tout en dégustant maints cognacs, le Colonel laissait son esprit errer sur sa vie passée, présente et future Il se voyait le jour de sa naissance tout petit, pas plus grand que ça, la tête couverte de longs poils et les lèvres entr'ouvertes, demandant à grands cris le lait maternel. Il avait faim. Tout comme nous, cher petit ange du bon Dieu, durant quatre ans. Il se voyait ensuite, se traînant par terre à quatre pattes, comme le fut, le plus vulgaire de ses soldats, et s'amusant avec les bottines du grand-papa et la queue de la chatte qui lui présentait le derrière. "Feuille de rose". Ah! ah ! le plaisir d'alors était bien innocent, et comme ce beau temps de l'insouciance était loin. Il se voyait encore, faisant sur ses petites jambes croches ses premiers pas dans la vie. Tomber et retomber le faisait rire et pleurer. Eh bien ! oui, mes amis, il a pleuré notre Colonel. Nous vous jurons que ce n'était pas en ces jours-là, par hypocrisie ou par diplomatie, comme à Shorncliffe. En ce temps de l'enfance, il était loin de penser qu'il serait un jour, le porte-drapeau de la race canadienne-française en Europe. Ah ! s'il avait su ça, il aurait marché tout de suite sans chute ni rechute. Puis les années se suivaient et se succédaient au pas de la tortue.

A l'école, il faisait des fredaines. Il baisait aussi les cinq doigts de l'institutrice. Au collège, il était plus sérieux. Déjà orgueilleux et plein de lui-même, il voulait devenir quelqu'un.

Dans les chicanes d'écoliers, il se sauvait par peur des coups. Il a toujours été poltron. A l'univerté, il aimait la rigolade. Bon chantre, il était de toutes les soirées. Aux excursions de plaisir, il était toujours prêt à fournir, mais ne payait que rarement sa quote-part. Il n'a pas changé. Il était la coqueluche des Dames. Eh bien oui ! il ne faut pas rire. Les filles se l'arachaient. C'est pourquoi il s'est conservé "célibataire", afin d'être toujours à la disposition de la gente féminine. Ah ! beau corps, tu m'affoles. Le voici professionnel et brêveté sur un "bill" du Parlement de Québec (il ne sut jamais que rater ses examens). Il fut reçu spécialiste dans le port de la canne, à se tenir le corps droit et à se séparer les cheveux dans le milieu. Ah ! oui, il était beau gars notre Colonel. Il savait paraître gros quand il n'était que petit. Il savait paraître riche quand il n'était que gueux. Il savait faire le tour des riches héritières. C'est pourquoi l'une d'elles fut forcée par ses parents d'aller chercher l'oubli en Europe. Pour se donner du prestige parmi les "gros bonnets" qui nous visitaient de l'autre côté des mers, il apprit à faire le gros singe et à se perfectionner dans l'art de commander brutalement. Il n'en a jamais perdu l'habitude.

Enfin, 1914 arriva et la guerre s'ensuivit. D'un bon, notre futur Colonel fut debout, se frappa la poitrine et se dit en admirant l'ampleur de ce plastron : "Cette belle poitrine n'est pas faite pour rester sans décorations. Durant cette guerre, il me faut une décoration... Il me faut la "Légion d'Honneur". Napoéon 1er, pensait à "moi" en instituant cet Ordre. Donc, il me faut lui obéir."

Major, il était. Lieutenant-Colonel, il devint. Colonel, il est devenu. La "Légion d'Honneur" brille sur sa poitrine. Quant on veut, on peut.

Alors, un sourire de satisfaction lui barra la figure. Plein de contentement, il se versa une forte dose de scotch qui l'endormit dans son fauteuil. Sous son crâne dégarni, un songe vint lui faire visite. Les yeux ouverts, il vit le passé et le présent. Les yeux fermés, il vit l'avenir. Le songe lui fit voir l'armistice, la fin de la guerre, la fuite de son Unité, la lettre de menaces de

mort de ses soldats, son retour au Pays, sa triste arrivée à Montréal, le délaissement de ses amis et sa vie militaire raconté dans "Une Unité Canadienne".

La tête surchauffée par le scotch et tremblant de rage impuissante, il se mit à crier de toute la force de ses poumons: "Une Unité Canadienne". "Une Unité Canadienne". Ah! la maudite Unité Canadienne, je vais la déchirer et la jeter au feu". Le front couvert de sueurs, il s'éveilla, se leva, tomba emportant avec lui table, bouteilles et verres. L'obscurité était arrivée. Ne voyant rien, il eut peur, ne sachant où il était. "Au secours, au secours, cria-t-il à plein gosier. Venez à moi, j'ai peur. De la lumière. Du feu. Tout pour m'éclairer."

Le Caporal du Mess souriant et d'un pas tranquille et lent, vint, fit de la lumière et vit notre gros Colonel à quatre pattes au milieu des chaises, tables, crachoirs, bouteilles et verres brisés. "Etes-vous blessé, Colonel", dit le Caporal? "Laissez-moi. L'Unité Canadienne. Ah ! la maudite Unité Canadienne, je saurai bien la faire disparaître," vociféra le Colonel au grand ébahissement du Caporal qui ne comprenait rien à cette folle colère. Et l'Unité Canadienne a paru, se vend et se lit au grand désespoir du Colonel et à la plus grande joie de ses soldats.

Mes amis, ne soyez pas surpris de ce vacarme du Colonel. Poltron, il fut créé. Poltron, il mourra. Dans son orgueil de "parvenu", il a retenu ses cris tant qu'il a pu. Quand il n'a pu pû, il a "pu...tint."

— GOINFRE.—Emile Zola qui savait appeler les choses par leurs noms, disait qu'un "cochon était un cochon." Naturellement, tout le monde sait cela. Mais Zola était Zola. Et nous... eh bien ! nous... nous ne sommes pas Zola. C'est pourquoi, nous nous contenterons de dire qu'un "goinfre est un goinfre", ce qui revient à la même chose. D'ailleurs, le goinfre est chez la race humaine, ce qu'est le cochon chez la race animale. Vous nous comprenez, n'est-ce pas, cher lecteur? Nous nous servons de termes aussi parlementaires que possibles... pour dire la même chose que Zola. Donc, nous avons connu un... goinfre. Savez-

vous qui?... Allons ! un défaut de moins ou de plus, pour celui qui les a presque tous, ne peut faire grande différence. Alors, pourquoi ne pas vous dire tout de suite que c'est de notre Colonel qu'il s'agit. La franchise est admise partout. Si elle ne plait pas à tous les mortels, elle en fait, du moins, sourire plusieurs.

Voici maintenant, pourquoi nous appelons "goinfre" notre Colonel.

Par un beau soir du mois de mars, ce cher Colonel accompagné du vil cafard (ennui), chez lui, ingurgitait pendant tout un après-midi, scotch par dessus scotch. La soirée avancée, il vint au Mess, question de se dégourdir. Il demanda au Caporal-Cantinier du scotch. Impossible, Colonel, l'heure de la fermeture du bar est passée. Je ne puis l'ouvrir d'après les règlements du Mess. "Puisque tu ne peux me servir à boire, sers-moi une omelette de quatre œufs". L'omelette fut servie et le Colonel mangea. "Une autre omelette de quatre œufs", ordonna le Colonel. Il fut servi et il continua à manger. "Une autre omelette de quatre œufs", ré-ordonna le Colonel. De nouveau servi, le Colonel nettoya encore son assiette. "Par Satan, j'ai encore faim. Une quatrième omelette de quatre œufs", dit le Colonel. Le Caporal tout souriant, la lui apporta en songeant que bientôt ce "goinfre" serait assez plein qu'il ne pourra plus bouger. L'omelette attaquée de flanc disparaissait petit à petit, mais non sans récriminations.

Tout à coup, notre Colonel laissa tomber couteau, fourchette et se renversa en arrière sans proférer une parole. Notre Caporal avec une cinquième omelette dans la poêle, vint à la salle à dîner et trouva le Colonel tout bleu, tout noir. Il était étouffé. Retourner à la cuisine porter la poêle, revenir remuer le Colonel, le frapper dans le dos et lui faire prendre des sels fut pour notre Caporal, l'affaire de cinq minutes. Nenni ! notre Colonel demeura sage et poli pour la première fois de sa vie. Embarrassé de ce vil "Gargantua" impotent, notre Caporal sortit du Mess à la recherche d'un "croque-mort."

Chemin faisant, le Caporal chantait le "Debarra" et récitait le "De profundis" pour le repos des quatre omelettes et des seize œufs. Sur la route, il rencontra un médecin et l'invita à venir faire l'autopsie de notre pas-très-regretté Colonel.

Au Mess, notre bête était toujours dans la même position. On décida de faire venir une voiture. A l'arrivée de celle-ci, on embarqua le baril d'œufs pour le chalet du Colonel. Dans un beau lit blanc, on le coucha après l'avoir deshabillé. Tous deux, le médecin et le Caporal, tombèrent en admiration devant ce beau blanc devenu si beau noir. Cham, le père des Nègres, se serait frotté les mains de joie devant cette grande beauté obscure.

L'adoration finie, le médecin à genoux, fit une prière à Esculape, dieu de la médecine, et lui demanda son secours. Tous les secrets de l'art médical furent mis à contribution. Le travail fut long mais couronné de succès. Le Colonel reprit connaissance, ouvrit enfin les yeux et demanda où il était. "Chez vous. Soyez sage, c'est grave", fut la réponse. "C'est grave, reprit le Colonel. Que m'est-il donc arrivé, mon p'tit"? Sur ce, il fit un effort de volonté et se redressa. Se voyant en bel habit d'Adam, il dit : "J'ai un beau corps, n'est-ce pas?"

Sur cette vantardise, le Caporal éclata de rire, et se sauva au Mess méditer sur le beau corps de son Colonel. Et notre Colonel au beau corps, resta trois jours au lit et huit jours chez lui.

Voilà l'histoire véridique d'un "goinfre."

SOIRÉE DE GALA

A l'occasion de la Ste. Dieu-soit-béni-je suis démobilisé.
Sous le haut patronage et avec le gracieux concours de Son Altesse Déloyale, le Prince héritier du Royaume de Pousse-Plus.

GRANDE REVUE

Sentimentale, Instrumental et Brutale (et encore ben d'autres ...tales)
En 23 actes et 59 tableaux.

Les principaux rôles seront interprêtés par les célèbres artistes suivants :
1er—Le Prince, dans le rôle de "Néron".
2ème.—Capitaine-Tartarin, dans le rôle du "Marchand de Venise."
3ème.—Capitaine Avare, dans le rôle de "Shylock".
4ème.—Capitaine Bucheron, dans le rôle du "Médecin Malgré Lui."
5ème.—Capitaine Eleveur, dans le rôle du "Gueux."

Ti-Fille (aux mains glissantes) viendra de France spécialement pour tenir le rôle de Cléopâtre.

Les rôles inférieurs et de figurants, au nombre de 207, seront remplis par de simples imbéciles, les ex-soldats du Prince...y compris les sergents.

PROGRAMME MUSICAL

Sélections des opéras de Carmen, Mignon, Werther, Faust et des Cloches de Cornejoinville. Gracieusement fourni et exécuté par l'Association des Musiciens, Local No 606.

Orchestre de 30 instruments (29 bombarbes et une grosse caisse), sous l'habile direction de l'ex-Sergent-Major Honoré Georges L.... andru, W.O

A L'INTERMEDE

Solo de "Corps" par un Capitaine autopsiste.

RESUME DES PRINCIPAUX TABLEAUX

1er Acte.—Au Pays des Sauvages–le Canada– Néron lève une armée de.....Badiniers.

2ème Acte.—Entrée Triomphale de Néron dans une Ile de la Manche.

5ème Acte.—Sur la Colline-Alerte de Nuit-Zeppelin-Branle-bas de Combat-Doublez la garde.

7ème Acte.—Shylock fendant un "Six-pence" avec un "galandart".

9ème Acte.—On est transporté dans un autre pays. Caravane-Bagage-Artillerie de Campagne (3 Water-Wagons) Dromadaires à deux pattes.

11ème Acte.—Introduisant "Le Médecin Malgré Lui" J'm'en fous ! Faut pas s'en faire !

13ème Acte.—La Cour de "Néron" (dite aussi, cour de l'entrepôt) Mandats-Postes, Néron furieux, Enquête étouffée, Bottines Chipées, Belle "joument".

16ème Acte—Le Marchand de Venise entre en scène. Le "bédit Gommerce". Dix lapins la paire.... de bottines. Deux couvertures de laine... au manteau.

17ème Acte.—"Le Gueux". La Vie Chère S.V.P. mes bonnes Gens, un peu de.... "swill" pour deux pauvres chiens.

19ème Acte.—Hauts Faits d'Armes, Décoration. "Moi". Grand Banquet (2 invités). $500.00 Chargez ! ! ! Fonds Régimentaires.

21ème Acte.—Décadence. Néron Suppliant. Encore deux mois, braves soldat. Zut !

23ème Acte.—Néron abandonné de son armée; renié par ses amis qu'il a toujours trahis; désespéré, il se suicide en se tranchant la gorge... avec une pelure de banane.

ADMISSION GRATUITE

Cependant, à la sortie, les spectateurs qui seront encore en vie, voudront bien se montrer généreux et vider leurs poches dans le chapeau de not' "Sylvio", qui fera la collecte à la porte. Les ambulances de tous les hôpitaux de Montréal seront à la porte, à la fin de la représentation, pour transporter ceux qui donneront encore signe de vie... à l'hôpital. La Maison Bourgie a commandé, pour la circonstance, 150 voitures de plus pour faire le service de la morgue. Venez en foule et donnez libéralement car c'est pour un noble but. En effet, toutes les récettes seront versées au paiement des dettes (nouvelles et anciennes) de son Altesse Déloyale.

Qu'on se le dise, et surtout qu'on retienne bien la date et l'endroit —32 novembre 1919— Colisée des Martyrs-car nous n'oserons plus annoncer, ne voulant pas être la cause que les compagnies d'assurances-vie hausseraient leurs taux.

La Direction.

N. B.—Vu la cherté de la vie et la rareté du p'tit change, nous avons décidé d'accepter tout envoi de vieilles hardes et de chaussures de secondes mains. De cette façon, nous pourrons reconstituer la garde-robe du Prince que les mites ont détruite durant la guerre.—L. D.

CHAPITRE HUITIEME

Cafard. Inconséquence.—Effronterie.—Distraction.—Injustice.—Goujat.—Bombes.—Cigarettes.—Aveugle.—Photographe.—Devinettes.—Les raids.—Garde.—Boni.—Réflecteur.—La lune.—Mon cœur.—Cadeau.—Soif.—Punition

---

— CAFARD.—Deux copains, un sergent et un soldat, enveloppés des nuages de l'ennui, quittèrent, un bon dimanche après-midi, le camp pour une ballade en ville. A la chasse du sourire, ils se placèrent à la table d'un bistro. Les verres de bière et de rhum se suivaient en rigolant. Ne fallait-il pas mouiller les cigarettes canadiennes que notre gros soldat venait de recevoir de sa bonne maman. Le travail des liqueurs mit bientôt nos deux Canayens en joie.

A l'heure de la soupe, ils filèrent au camp pour ne pas manquer l'éternelle "bean" du soir. Chargés comme ils étaient, il fallut prendre le tramway. Chemin faisant, notre soldat sans s'occuper des jolies Dames qui les entouraient, commença à lire à son ami la tendre lettre de sa mère, qui lui demandait une bonne conduite, qu'il était son enfant chéri et qu'il devait faire la joie de sa vieillesse. Lire ces tendres phrases dans un pareil moment, amena une averse de larmes chez notre petit. Son ami, le sergent, dont la tendresse de cœur est connue, se mit lui aussi à pleurer.

Les jolies Dames, témoins de ce déluge, plaignirent, les larmes aux yeux nos deux inconsolables en disant : "Ces pauvres petits, c'est malheureux tout de même d'être si loin de son pays et de ses parents."

— INCONSÉQUENCE.— Par une bonne nuit, le Colonel, la tête alourdie par le liquide qui lui était entré par la bouche, arriva au camp. Le planton à son poste, se mit à l'attention à l'arrivée du Colonel. "Que faites-vous ici", demanda le Colonel? "C'est mon tour de service, je fais la garde", répondit le soldat. "Allez me chercher le Caporal de Police", reprit le Colonel? Le caporal arrivé, le Colonel lui dit: "A l'avenir, Caporal, la garde sera de six heures du matin à neuf heures du soir. Allez-vous coucher."

Quinze jours plus tard, le Colonel arrivant de voyage, à minuit, vint au camp et trouva la porte fermée à clef. Il sonna jusqu'à ce que le Caporal de Police vint lui ouvrir. "Pourquoi la porte est-elle fermée à clef? Et la garde, où est-elle", dit le Colonel? "C'est vous qui m'avez dit, il y a quinze jours, de ne plus mettre de garde la nuit, passé neuf heures", répondit le Caporal. "Ce n'est pas vrai. Vous ne faites pas votre devoir. Je vais vous discipliner. Allez-vous coucher", fut la réponse du Colonel. Quel insensé !

— EFFRONTERIE.—Nous recevions, un jour, de la Croix Rouge Canadienne pour être distribués aux soldats, chaussettes, brosses à dents, savons, pipes, etc.. Sur une seule rangée à la queue leu, leu, nous passions devant le distributeur qui nous donnait à chacun notre part. Deux capitaines passèrent et nous demandèrent ce que nous faisions là. "On nous distribue chaussettes, etc., cadeaux de la Croix Rouge." Alors, nos deux officiers tournant à droite, bousculèrent les soldats et se placèrent dans le rang en tête de la parade.

Un Sergent ayant eu connaissance de la chose, et tout plein de colère de l'effronterie des officiers, alla trouver ceux-ci et leur ordonna de se retirer immédiatement, vu que la distribution des objets n'était que pour les soldats.

Recul et disparition honteuse des officiers.

— DISTRACTION.—Un de nos capitaines (Quartier-Maître, S.V.P.), était d'une distraction à rendre jaloux le bon vieux Jean de Lafontaine, auteur des fables incomparables.

Un bon matin, notre Capitaine dit à son ordonnance de lui demander dans l'après-midi, un bon d'essence (gazoline) pour nettoyer son uniforme. Donc, l'après-midi, l'ordonnance lui demanda le bon d'essence. "De l'essence, de l'essence, qu'il mange de la m..... Je vais lui en ch... de l'essence", répondit le Capitaine qui ne se souvenait plus d'avoir donné cet ordre. "C'est pour vous, Capitaine," répliqua l'ordonnance. "Bien, bien, le voici."

— INJUSTICE.—Un bon jour, notre Capitaine Paie-Maître alla à confesse. Il jura à Dieu de faire pénitence pour ses nombreux péchés. Porter le cilice comme les Chartreux; se couvrir de sacs de cendres comme les Chrétiens des premiers temps de l'Eglise; se coucher sur les épines comme Saint-Antoine, était trop dur pour sa délicate santé et ses trop faibles reins. Il ne fallait pas y penser. Sa pénitence fut de ne pas fumer aux heures de travail. Comme la pénitence en commun est très puissante auprès de Dieu, il demanda à son sergent et à son soldat, assistants, de ne plus fumer aux heures de bureau, afin de lui aider à obtenir le pardon de ses innombrables crimes.

Trois jours de ce dur carême étaient plus qu'il pouvait faire. Aussi, le quatrième jour il reprit sa pipe, mais il ordonna à ses deux aides de ne pas fumer. Ils devaient faire pénitence pour lui. "Aide-toi et le ciel t'aidera", dit le proverbe. Mais notre Capitaine aima mieux ce proverbe persan qui dit : "Aidez-moi et le ciel m'aidera sans que je fasse un effort pour obtenir son assistance."

Nos deux pauvres sergent et soldat, condamnés au jeûne, étaient obligés de sortir sur la galerie pour griller une cicarette.

—GOUJAT.—Un jour de paie, à la parade où tous les sergents et soldats devaient se rendre, à l'exception des malades et ceux qui étaient de service, notre Capitaine Paie-Maître dont les esprits étaient en colère par de trop fortes libations au dîner, était sur les épines et ne cherchait qu'une occasion de faire et de dire des bêtises.

Au bureau, un Sergent était de service. Un officier américain vint au camp et fut reçu par notre Sergent. Tout en causant, ils vinrent dans l'aile du bâtiment qui faisait face à la parade de la paie. Le Sergent expliquait à l'officier visiteur la cause de cette parade. Le Capitaine le voyant dans la fenêtre, l'apostropha bêtement devant tous les soldats. Comme toujours ses bêtises furent dites en anglais. C'est un anglomane outré. Il fut toujours traître à sa langue et à sa race.

Le Sergent insulté de cette sortie intempestive, en fit rapport au Major-Adjudant. Après la paie, le Capitaine fut demandé chez l'Adjudant. Celui-ci lui fit lire le rapport du Sergent contre lui. "Vous savez Capitaine, dit le Major, que dans l'armée, il est strictement défendu de réprimander un Sergent devant les soldats. C'est un manquement à la discipline. Le Sergent a parfaitement raison de faire un pareil rapport contre vous. Je vous demande de lui faire des excuses". "Je refuse," répondit le Capitaine. "Bien, reprit le Major, je suis obligé de vous parader devant le Colonel. Soyez certain que vous n'aurez pas le dernier mot." Le Capitaine eut peur de l'engueulade du Colonel. En colère, et tout honteux de s'abaisser devant le petit Sergent, il lui fit ses excuses, lui promettant bien de ne plus recommencer.

C'est encore ce "goujat", qui un jour, dit aux sergents : "Tas de sergents, je saurai bien vous mettre à l'ordre."

Oui triste "importé", nous te nourrissons et nous t'empêchons de mourir de faim. Souviens-toi que tu fus "gueux" dans l'Ouest canadien. Aujourd'hui, ce tas de sergents, libres enfin, t'emm. .de.

— BOMBES.—Un jour, le Colonel, avant de partir en voyage à Verdun, demanda au Caporal-cantinier de lui mettre une douzaine de scotch dans son auto. Le Caporal lui prépara, en forme d'obus, quatre paquets de trois bouteilles chacun. Le Colonel avant de monter dans son auto, vit ces paquets, prit peur et demanda si c'était des bombes. "Non, Colonel, c'est pour en faire", repliqua en riant le Caporal.

— CIGARETTES.—Plus nous fouillons nos souvenirs et nos notes, plus nous trouvons le dépouillement du soldat par l'officier. Guetter le soldat et le voler fut la conduite général de l'officier durant la guerre. En voici encore un exemple.

Un jour, nous recevions un lot de cigarette "Woodbine". Cette cigarette toute courte, à la taille fine, n'est pas très excellente. Nous la fumions quand nous n'en avions pas d'autres. Le paquet est de cinq cigarettes. Le prix ordinaire pour deux paquets, c'est-à-dire dix cigarettes, était de trois sous. Eh bien ! que fit notre Capitaine Paie-Maître. Il nous vendit un paquet au lieu de deux paquets, pour trois sous. Alors, nous voyant si bêtement volés, nous portâmes plainte.

Sur une parade, le Capitaine nous fit dire par le Sergent-Major ne de pas lui en vouloir, qu'il s'était trompé et qu'il ferait venir un pareil lot de cigarettes "Woodbine", qu'il nous distribuerait gratuitement. Un profit de six cents francs environ avait été fait. Nous n'avons jamais reçu le second lot promis. Nous l'attendons encore. Et nos six cents francs, où sont-ils allés?

Que de fois, les sergents se sont privés de cigarettes pour les soldats. Ils nous ont donné gracieusement leurs parts, parce que les officiers en prenaient plus que leur compte. Honneur aux sergents ! Nous les en remercions infiniment. Honte ! aux officiers toujours prêts à nous dévorer vivement. Ils nous enlevaient nos chandails, nos camisoles, nos caleçons, nos gants, nos bretelles et nos lacets de bottines aussi facilement que nos cigarettes.

Pauvres soldats, nos misères sont finies. Vivons maintenant grassement. Regardons en souriant, quelques-uns de ces officiers tirer le diable par la queue.

— AVEUGLE.—En cette nuit-là, le Colonel vint au camp plein jusqu'à la racine des cheveux. Comme dans toutes ses crises "coganestiques," il voulut faire l'inspection du camp. Ne pouvant marcher, il se fit soutenir par un Sergent-Major.

A peine avait-il commencé son inspection, qu'il appela le Sergent-Major Untel. Celui-ci arrivé, il lui demanda de faire venir immédiatement le Sergent-Major Untel, celui qui le soutenait par le bras.

A quelques pas de là, nous rigolions de ce "veau-de-ville."

— PHOTOGRAPHE.—Comme notre Unité n'était pas ordinaire, il s'y passa des choses extraordinaires. Quelle est l'Unité qui eut sont photographe officiel? La nôtre. Et pourquoi ce photographe officiel? Tout simplement pour photographier notre Colonel dans ses différentes poses. Ah ! oui, il aimait à poser et à se faire prendre par la machine notre Colonel. Il a réussi. Il avait du talent, notre Colonel. Il était artiste, notre Colonel. Il était collectionneur, notre Colonel. Au photographe, notre Colonel dit : "Je te nomme mon photographe. Tu ne dois photographier que "moi". Hors de "moi", il te faut ma permission. A qui que ce soit, je te défends de développer les films et de vendre des photos."

Donc, lui seul devait se faire photographier, devait avoir des photos-souvenirs, devait avoir une belle collection. Aussi, il a trois beaux albums notre Colonel. A Montréal, il a falli se les faire enlever en septembre 1919. Quelle perte pour lui. Quelle rigolade pour nous.

Dites, mes amis, notre Colonel était-il un égoiste.?

— DEVINETTES.—1ère. Quel est ce Capitaine-Tartarin qui, dans une soirée se fit enlever sa perruque par un de ses amis; et dans une autre soirée, par une Dame?

2ème. Quel est ce Lieutenant-Colonel qui avait devant lui un soldat accusé d'avoir trop embrassé le dieu Bacchus, répondit à ce soldat qui lui demandait son transfert dans le 22ième régiment C. F., "Transfert miarse. Quatorze jours de C. B.".

3ème. Quel est ce Lieutenant-Colonel qui, en sortant du Mess des officiers, se frappa sur un arbre et s'égratigna le nez?

4ème. Quels sont ces soldats qui, pour s'amuser, transportèrent dans un café, harmonium, contre-basse, tambourine et grosse caisse de l'orchestre de l'Unité?

5ème. Quel est ce sergent qui vendit à un employé d'une certaine gare, huit paires de bottines militaires à trente francs la paire? Où prenait-il ces bottines? Pourquoi la huitième paire était-elle du même pied, ce qui fit découvrir le pot-aux-roses?

6ème. Quels sont ce Colonel et Capitaine qui firent réparer, sans paiement, leurs habits par les femmes employées à l'Unité? S'ils ne les payaient pas, était-ce parce que ces femmes recevaient deux cent quatre vingt francs par mois du gouvernement canadien?

— LES RAIDS.—Les Boches, durant la guerre, se sont fichés de toutes les lois de la civilisation. Chaque jour, ils nous ont prouvé leur sauvagerie. Ils ont dit que les "traités" n'étaient que des "chiffons de papier". La guerre c'est la guerre. Tous les moyens sont bons pour la gagner. La force prime la justice. Le "Droit des Gens" ne doit être observé qu'en temps de paix. C'est pourquoi ils ont violé la Belgique et le Luxembourg; ils se sont servis des gaz; ils ont emmené en esclavage dans leurs pays les habitants des pays envahis; ils ont placé devant leurs bataillons en marche, ces pauvres gens, pour empêcher les Alliés de tirer sur leurs troupes; ils ont jeté leurs torpilles sur les hopitaux; ils ont lancé leurs bombes sur les villes ouvertes.

Nous n'en fûmes pas exempts. Durant des mois et des mois, nous avons entendu passer au-dessus de nos têtes leurs avions. Tout le jour, nous travaillions. Toute la nuit, leurs oiseaux nocturnes nous tenaient éveillés et nous annonçaient la mort. Alors, ordre nous fut donné de nous cacher dans les caves et les souterrains. Trois coups de canon nous éveillaient et nous avertissaient de nous cacher. La voix lugubre des sirènes nous disait de faire vite.

L'ordre de se cacher, donné par le Colonel, ne fut pas toujours strictement observé. Le premier à l'enfreindre, fut notre Capitaine-Tartarin qui ordonna à ses hommes de rester à décou-

vert dans la cour de l'entrepôt durant tout le raid. Et cela, pour secourir et transporter sur brancards les civils blessés ou morts. Pendant ce temps, ce brave Capitaine se tenait tout tremblant dans la porte de l'entrepôt, prêt à se cacher derrière celle-ci, si une torpille venait à tomber et à éclater dans la cour. Que pensait-il donc de la vie de ses hommes?

Le Colonel qui avait "charge d'âmes" se faisait un devoir "par poltronnerie", soyez-en assurés, de nous faire descendre sous terre avec lui. Parlez d'une agréable compagnie.

Un jour, il apprit que ses "peureux" sergents au lieu de ses cacher, restaient à la belle étoile, scrutaient l'obscurité de leurs yeux perçants, suivaient attentivement la marche des réflecteurs dans les nues à la recherche des avions ennemis, s'amusaient et rigolaient de la discussion parfois prolongée des canons français, les "75" et les "150" longs.

Irrité de la curiosité et de la bravoure de ses sergents, le Colonel se les fit tous parader devant lui. "Où étiez-vous cette nuit durant le raid", demanda-t-il? "Dans le champ." "Et vous?" "Dans le champ". "Et vous?" "Dans la chaufferie des officiers," &, &, & "Avez-vous oublié que j'ai donné l'ordre de vous cacher dans le souterrain durant les raids. Comme sergents, vous devez donner l'exemple aux soldats. "Moi", depuis que je suis ici, j'ai assisté à "quarante cinq raids" (bien comptés), et je n'ai jamais eu "peur" de me "cacher". Et vous, vous n'êtes que des lâches et des poltrons."

Voilà mes amis. Les sergents étaient des "peureux" parce qu'ils ne se cachaient pas; et lui, notre cher Colonel, était un "brave" parce qu'il se cachait. Il ne faut pas rire. Durant la guerre, le monde était renversé.

———

Permettez-nous de vous citer deux exemples de la bravoure de notre Colonel au beau corps.

Une nuit de raid, il arriva à la course au souterrain. N'ayant pas son casque de fer, il enleva celui d'un Sergent-Major qui passait en courant à côté de lui. Quel père ! Il croyait donc sa vie plus précieuse que celle de son Sergent-Major.

Une autre nuit de raid, il arriva tout essouffé au souterrain. Un Sergent lui dit en souriant : "Colonel, votre casque de fer." "Ah ! je l'ai oublié. Je vais le chercher." A la course il alla à son bureau et revint coiffé de son helmet, et se cacha bien profondément dans le souterrain. "Il est brave, notre Colonel." "Ah ! oui, il est brave comme tous les colonels," se dirent en rigolant, deux sergents qui n'avaient que leurs cheveux pour coiffure.

— GARDE.—Notre éternel Capitaine-Tartarin arriva, un jour, au camp plein jusqu'aux oreilles. A la tente de la garde, il cria: "Guard turn out." Les gardes, reconnaissant ce doux (?) timbre de voix, sortirent. Après les avoir placés en ligne et à l'attention, le Capitaine dit : "Mon frère s'en vient. Vous resterez à l'attention. C'est moi qui saluerai."

Au passage du Colonel, le Capitaine de dire : "Attention, v'là mon frère," et il salua. Le Colonel passé, le Capitaine cria de nouveau : "Guard, dismiss, Break off. Allez-vous en sous la tente". Vous parlez d'un militaire....

— BONI.—Au camp, nous avions un minuscule chemin de fer construit par un entrepreneur étranger. Celui-ci, n'ayant pas assez d'hommes pour la construction, demanda à notre Capitaine-Tartarin de lui donner deux soldats pour lui aider. Le Capitaine accepta à condition de recevoir un boni.

Le chemin de fer fini, l'entrepreneur donna le boni aux deux soldats qui avaient travaillé. En colère, le Capitaine engueula l'entrepreneur pour rupture de promesse. "Pour boire, tu as assez d'argent, dit l'entrepreneur, et va au diable."

— RÉFLECTEUR.—Par un beau soir de mai, à onze heures, le Colonel et son digne Capitaine-Tartarin, en compagnie du dieu Bacchus, s'amenèrent au camp pour faire un brin de police. A peine étaient-ils entrés au camp, que le réflecteur de la redoute voisine commença à fonctionner. Et durant quelques minutes, il enveloppa de sa puissante lumière, le camp ainsi que nos deux visiteurs nocturnes.

Alors, le Colonel surpris lui-même quand il croyait surprendre les autres, demanda au Caporal de police pourquoi il y avait de la lumière dans les baraques. "C'est la lumière du réflecteur," répondit le Caporal. "Ce n'est pas vrai. C'est l'électricité." "Vous savez bien, répliqua le Caporal, que l'électricité n'est pas encore posée dans les baraques."

A ce moment, le réflecteur alla fouiller les nues et laissa dans une obscurité complète, le Colonel et son Capitaine de compagnie. Ceux-ci voulant continuer leur inspection, tombèrent l'un par dessus l'autre dans un trou de boue. Qu'allaient-ils fouiller là?...

— LA LUNE.—Le Colonel avec ses esprits troublés, arriva une nuit, au camp, commanda au Caporal de service d'aller éteindre la lumière dans les baraques. "C'est la lune qui envoie ses rayons dans les fenêtres des baraques," répondit le Caporal. "Pas de réplique. Eteignez-moi ça, j'vous dis, tonna le Colonel. Je ne veux pas de lumière dans les baraques la nuit". L'ani...mal.

—MON COEUR.—Un soir de pluie, le Caporal de service faisant sa tournée dans le camp, trouva bien saoul notre Capitaine-Tartarin couché dans la boue. Par le fond de culotte, il le releva et le conduisit dans une tente. Là, notre ivrogne dit en se pliant: "Ah! mon cœur, mon cœur. Je crois que c'est ma maladie de 1917." "Pardon, Capitaine, il y a plus longtemps que cela que vous buvez. Lâchez le whisky et vous verrez que votre maladie de 1917 disparaîtra comme par enchantement," répliqua le Caporal.

— CADEAU.—Par ces temps de chaleur, au mois de juillet, le Colonel toujours entre deux vins, se fit monter une tente dans le camp. La nuit, la tente est plus fraîche qu'une chambre d'hôtel.

Une nuit qu'il avait le vin généreux, le Colonel en vaine de compliments, ce qui était tout un événement pour nous, félicita le Caporal de garde sur son devoir. "Je suis heureux, dit-il, de

vous féliciter sur votre devoir ainsi que celui de vos hommes. Il est très bien fait. Voici dix francs, et demain matin, vous prendrez tous un verre de vin à ma santé."

Le travail fini, toute la garde se rendit au bistro. Les dix francs ainsi que quarante autres disparurent à la santé du Colonel. Puis, les hommes allèrent se coucher et se reposer des fatigues de la nuit.

— SOIF. Bien saoul, dans son bureau, le Colonel s'endormit dans son fauteuil. Ca lui arrivait souvent. Au milieu de la nuit, il s'éveilla, fit venir le Caporal de garde et lui dit : "J'ai grande soif. Apportez-moi deux bouteilles de bière."

Le Caporal alla donc éveiller le Sergent-Cantinier qui lui donna les deux bouteilles réclamées. Chemin faisant, le Caporal qui, lui aussi avait soif, bu tout une bouteille et donna l'autre au Colonel. L'enfant pleurait son sirop Castoria.

— PUNITION.—Que de fois, nous avons vu le Colonel sous l'influence de la boisson, punir par sept et quatorze jours de C.B. des soldats coupables d'avoir pris quelques verres de bière !

Que de fois, nous avons vu le Colonel punir par sept et quatorze jours de C. B. et pour des peccadilles, des soldats qui avaient été blessés au feu et dont la feuille de conduite était blanche !

Que de fois, nous avons vu le Colonel ne pas punir ou ne punir que légèrement, des soldats qui avaient fait des fautes beaucoup plus graves, et dont les feuilles de conduite étaient parfois très chargées!

ECHOS DE LA SOIRÉE DE GALA

Donnée au profit de son Altesse Déloyale, le Prince Héritier de Pousse-Plus, 32 novembre 1919. Les critiques de tous nos grands journaux s'accordent à dire que la "Grande Revue" a eu un succès monstre, fou, sans précédent. Les cinq principaux rôles—pour ne mentionner que ceux-là—ont été interprétés avec un "naturel" parfait. Le Prince, dans le rôle de Néron et le Capitaine-Tartarin, dans le rôle du Marchand de Venise, ont été irrésistibles. Ils ont rendu leurs rôles (mais pas leurs comptes) avec un talent qui n'a d'égal que leur modestie.

BAISER FATERNEL

Le Capitaine-Tartarin (à part). "Et dire que c'est "n'us aut'es." toé pis moé, qui a tout monté c'te belle pièce là."

Ils se sont couverts de gloire pendant que les spectateurs les couvraient de... fleurs. Chose curieuse, le Prince et Capitaine Tartarin sont frères. Mais ce dernier a perdu ses "titres" au feu. D'aucuns prétendent que c'est en bas du pont de Jointown qu'il les perdit, mais ce sont de mauvaises langues, il ne faut pas les croire. Quoiqu'il en soit, l'ont doit s'estimer honoré de coudoyer de tels personnages... sur la rue V..... N'eût été la concurrence qui lui était faite par l'"Exposition de chiens", le succès de cette "Grande Revue" aurait été aussi grand du côté pécuniaire que du côté artistique. Malheureusement, l'on ne saura jamais au juste quelles ont été les recettes, mais "Not' Sylvio" a remis la somme de $3.29 au comité de la direction, comme plein montant de la collecte à la porte.

Cette somme a été appliquée au paiement de quelques petites dettes du Prince; celles que l'on a cru être le plus longtemps en souffrance :

1.	Un béret d'étudiant	$0.27
2.	Services de nourrice (balance de salaire)	1.94
3.	Manteau de baptême	1.08
	Total	$3.29

Le Prince remercie sac...ment les généreux donateurs, et les prie de ne pas s'inquiéter au sujet de quelques "petits" comptes qu'il lui reste à payer, car son ami Robette Borden s'est engagé à les règler tous. Dût-il, pour celà, prendre jusqu'au dernier sou du dernier Emprunt de la Victoire.

CHAPITRE NEUVIEME

Les femmes.—La jument.—Bain.—Poison.—Ingratitude.—Vingt francs.—Ivresse.—Voleur.—Trop matin.

— LES FEMMES.—Nous savons tous que notre Capitaine-Tartarin était très recherché par les petites Dames. On s'l'arrachait. "T'a qui s'm'arait," nous disait-il. Nous nous sommes laissés dire qu'il avait embrassé la religion de l'Américain Joseph Smith, le fondateur du Mormonisme. Nous vous donnons ceci sous toute réserve. Donc, c'est entendu, il avait un nombre incalculable d'amies. Quel infidèle !

Un après-midi, il décida d'aller faire un tour de voiture avec son amie de chez nous. Promenade sentimentale. Au moment de quitter la cour de l'entrepôt, ne voilà-t-il pas que son amie de la ville voisine arriva en coup de vent, les yeux menaçants et arrêta la jument par la bride en disant : "Je t'accompagne". Le ton décidé de l'intruse refroidit subitement l'ardeur amoureuse de notre Tartarin. "Allons, ne fais pas la folle. Il faut que j'aille tout de suite chercher le Colonel", dit le Capitaine. "Ce n'est pas vrai. Tu dois sortir avec une grue d'ici. (Elle aurait pû ajouté: "C'est ton palefrenier qui me l'a téléphoné.") J'irai avec toi ou tu resteras ici avec moi", repliqua la vilaine petite jalouse.

Voulant mettre fin à ce colloque embarrassant, le Capitaine descendit de voiture et alla au café d'en face faire entendre raison à son amie en colère. Que c'est embêtant plusieurs femmes dans le même cœur. Pendant ce temps, le Colonel s'emmena, monta en voiture et partit. Il fallait voir l'air déconfit du Capitaine, la colère et la joie de la petite Dame. Et nous de rire de tout ce changement à vue de décors.

— LA JUMENT.—En France, notre Colonel menait une vie de vrai Pacha. Pour se faire conduire, il n'avait que l'embarras du choix. Il avait une jument, une voiture anglaise et deux automobiles. Dans ses sorties, le Colonel se servait presque toujours de ses autos. C'était plus "chic". Aussi, la jument délaissée était devenue d'une vigueur extraordinaire. Pour la maîtriser, il commanda à son palefrenier de la sortir tous les jours.

Un bon dimanche après-midi, le Colonel demanda sa jument et sa voiture. Celles-ci étaient parties prendre l'air de la campagne. Au retour du palefrenier, le Colonel en colère, lui demanda pourquoi il était sorti avec la jument. "C'est vous qui m'avez dit de la sortir à tous les jours," répondit-il. "Ce n'est pas vrai. Vous ne remplirez plus cette charge. Allez vous rapporter au Sergent de police," répliqua le Colonel. Le lendemain, le palefrenier parada et eut sept jours de C. B.

— BAIN.—Le Colonel a toujours aimé les bêtes. Il avait un culte spécial pour sa jument. Elle était si belle. Et la tête. Et le cou. Et le poil. Et les pattes. Et la queue. Ah !... Tout chez elle l'affolait. Quand nous avons quitté la France, il se promettait bien de la décorer, tout comme le personnel de son Unité. Et pourquoi pas ? Caligula, empereur romain, n'a-t-il pas par un acte officiel nommé "Sénateur" son cheval "Incitatus", et ne le faisait-il pas manger dans des coupes d'or. Tout de même, ça devait être rigolo de voir siéger un cheval au "Sénat romain", et comme les Sénateurs, ses confrères, voter. Comme Caligula, le fol empereur, notre Colonel aimait follement sa jument. Et à la simple pensée qu'il pourrait lui arriver le moindre mal, il en ressentait un serrement de "cornes."

Un jour, notre Capitaine-Tartarin ordonna au palefrenier Alexandre de laver les pattes de la jument à la rivière, la Marne. Mais celui-ci dans son zèle, crut devoir faire mieux, et, faisant avancer la jument jusqu'aux côtes dans la rivière, se mit à la savonner consciencieusement. Celle-ci attirée par la fraîcheur de l'eau courante et voyant la foule de spectateurs sur le pont voisin, voulut leur faire voir son savoir et son élégance à la nage.

Après plusieurs hennissements, voulant sans doute attirer l'attention, elle s'élança en plein milieu de la rivière, entraînant avec elle ce cher Alexandre qui ne savait que barboter et qui faillit avaler sa pipe.

A ce moment, passa le Colonel qui, reconnaissant sa chère jument, son adorée, et craignant pour sa vie, se mit à crier: "Il va noyer ma jument. Revenez. Ah ! le maudit fou". Mais Alexandre ne pouvait plus rien comprendre, et la jument ne voulait rien entendre, et tous deux continuaient leur course vers l'écluse. De là, ils revinrent au point de départ. La joie du Colonel fut grande de revoir sa jument saine et sauve. Quant à la vie du palefrenier, il s'en fichait.

— POISON.—Une nuit, la belle jument sortit de son écurie et, dans l'atelier voisin, fouilla dans la peinture. Le lendemain, un Sergent fit accroire au palefrenier que la jument était empoisonnée. Celui-ci courut immédiatement en avertir le Colonel qui, tout excité, vint aussitôt voir sa chère jument. Alors ce fut une course folle chez les trois vétérinaires de la ville.

Au retour, le Sergent voulant continuer la rigolade, dit au palefrenier : "Il n'y a qu'un remède contre ce poison de la peinture, c'est le beurre. Donne lui deux livres de bon beurre et je te garantie que la peinture lui sortira du corps". Ce qui fut dit, fut fait. Durant trois jours, la peinture sortit, en effet, du corps de la jument. Celle-ci devint tellement faible, qu'elle passa la troisième journée étendue sur le pavé. Ah ! la vigoureuse jument du Colonel a été bien malade.

Tout de même, elle pourra se vanter qu'elle a mangé deux livres de bon beurre à $1.80 la livre, ce que nous n'avons jamais eu, nous, durant toute la guerre. Jument, elle était. Soldats, nous étions.

—INGRATITUDE.—Il y a un proverbe qui dit : "Tel père, tel fils." Et nous pourrions aussi bien dire : "Tel Colonel, telle jument." Nous avions un Colonel sans entrailles; le Colonel avait une jument sans cœur. Tous deux, cependant, se

ressemblaient. Le Colonel était un "Moi"; la jument était aussi un "Moi". Le Colonel grâce à nous, à notre bon travail, à notre bonne conduite, a eu tous les honneurs, toutes les félicitations des gouvernements français, canadien et anglais, et il nous a donné le coup de pied de l'âne. La jument grâce au Colonel, a été bien soignée, a été bien dorlotée, à été bien gâtée, et elle lui a donné le coup de pied de l'âne. Le Colonel dans ses rages "boissonptives" se débarrassait de ses soldats; la jument dans ses crises rétives, se débarrassait du Colonel.

Nous vous le prouvons par deux exemples.

Un jour, le Colonel voulant faire de l'équitation, se fit amener la belle jument à un certain café pour aller au Bois. Sur sa jument, le Colonel était à croquer. Oh ! il paraissait bien notre Colonel à califourchon. Il avait un si beau corps. Tout de neuf habillé, il aurait certainement attiré tous les yeux et conquis tous les cœurs féminins. Bref, notre Colonel sur sa jument nous salua et partit.

Malheureusement, un coup d'éperons mal placé dans les flancs de la bête, fit sursauter celle-ci qui se monta sur ses pattes de derrière, puis s'abattit et releva le derrière, ce qui fit piquer à notre beau Colonel une tête sur le pavé. On le releva tout couvert de poussière, tunique et culotte déchirées. Pauv'e Colonel, comme il était humilié dans son orgueil de parvenu. Dire que tout ceci se passa devant nous, devant des officiers français et devant des petites Dames. Nous nous pâmions tous de rire. Il y avait de quoi, n'est-ce pas?

Vous, Colonel, qui aimiez à copier les "gros bonnets", les "grands", vous auriez dû faire comme le Comte François Xavier qui, un jour, se promenant à cheval, tomba de sa monture dans la boue, et cela devant les Dames de la Cour. Il fut tellement humilié de cette chute, qu'il quitta aussitôt sa famille et l'Espagne, sa Patrie, pour le Japon, évangéliser les Infidèles. Il est devenu le grand Saint-François-Xavier. C'était un beau modèle à imiter. Comme vous, il était célibataire. Comme lui, vous auriez peut-être fait un "grand Saint." Croyez-nous, mon cher Colonel, vous avez manqué votre "vocation" en ne l'imitant pas. Au ciel, il y aura un "Saint" de moins.

Un jour, le Colonel, le Capitaine-Tartarin et le palefrenier (cocher en l'occasion) partirent en voiture pour une promenade au Bois. Un coup de fouet surprit la fière jument qui sursauta, manqua pied, culbuta en avant, fit passer par dessus bord sur le pavé, la tête la première, Colonel et Capitaine, tandis que le cocher, du second siège (voiture anglaise), passa par dessus le siège d'en avant, et arriva à califourchon sur le derrière de la jument, prêt à continuer la promenade...à cheval.

N'avions pas raison de dire que la jument de notre gracieux Colonel était une ingrate. Que de mauvais quarts d'heure elle a fait passer à son bon maître. S'il ne faut jamais jouer avec le feu, il ne faut de même, jamais jouer avec une joument.

— VINGT FRANCS.—Pour un observateur, la guerre fut très instructive. Tant de choses se sont passées. Les gradés qui étaient supposés être des gens bien et même très bien, nous ont beaucoup surpris. Les officiers comme les Sergents-Majors (il y a eu des exceptions), les Sergents-Majors comme les officiers manquaient toujours d'argent et saisissaient toutes les occasion pour en faire.

Un jour, un soldat fut mis sous-arrêt pour être arrivé quelques heures en retard. Il offrit vingt francs à un Sergent-Major pour sa mise en liberté. L'offre fut acceptée et l'argent empoché.

Quelque temps après, ce même soldat fut de nouveau mis sous-arrêt. Le même Sergent-Major lui demanda vingt francs pour lui donner sa liberté. Refus du soldat qui menaça le demandeur de le dénoncer au Colonel, s'il ne le faisait pas sortir immédiatement de prison. "Ne te mets pas en colère, lui répondit le Sergent-Major. Pour cette fois-ci, je te passe ta frédaine, mais n'y reviens plus."

Que pensez-vous, cher lecteur, de ce pardon?

— IVRESSE.—Une nuit, le Colonel, bras dessus bras dessous avec le dieu Bacchus, se coucha à côté du chemin, après avoir enlevé sa casquette et sa tunique, se croyant dans sa chambre.

Passant par là, nous aperçumes notre "élégant" ronflant à plein nez. Après l'avoir éveillé, vous voulûmes le conduire à sa chambre. "Laissez-moi tranquille. Je suis bien. Je suis dans mon lit", grogna notre goinfre.

Une autre nuit, le Colonel alourdi par le poids du scotch quitta son bureau, tomba dans un trou de boue, y pataugea, se releva enfin, et finit par se rendre à sa chambre.

Il avait l'air d'une taupe sortant de terre par un temps de pluie.

— VOLEUR.—Une nuit, à l'entrepôt, notre Capitaine-Tartarin saoul (comme toujours) fit lever un soldat, et après lui avoir fait allumer un fanal, le fit descendre avec lui au magasin. Là, le Capitaine dit au soldat : "Prends trois robes de chambre, trois chemises, trois paires de chaussettes, trois paires de savates, trois pyjamas. Maintenant, fais un paquet du tout, c'est pour le Colo". En sortant du magasin, le Capitaine dit de nouveau au soldat : "Tu n'as rien vu. Tu ne sais rien." Pourquoi cette recommandation puisque c'était pour le Colonel. Nous nous en doutons tous, n'est-ce pas, cher lecteur.

Quelques jours plus tard, le Sergent et les hommes de l'entrepôt se donnèrent un dîner. Le Capitaine-Tartarin fut invité. Les bons mets se laissèrent agréablement manger. Le rire était général. La joie était dans tous les cœurs. Subitement, le Capitaine s'arrêta de manger, regarda fixement de ses gros yeux bouffis d'alcool, le Sergent et lui dit : "Tu sais, tu es un bon garçon. Tu te fais voler et tu ne le sais pas. Tu ne t'en aperçois pas. Je vais y voir". Le soldat qui avait accompagné le Capitaine-de-nuit, comprenant l'allusion, et ne voulant pas passer pour un voleur, lui répondit en colère: "Comment, vous voulez nous faire passer pour des voleurs quand c'est vous qui le volez la nuit. J'en ai eu connaissance. Vous le savez trop bien."

Refroidissement de la conversation. Grande rigolade après le départ précipité du Capitaine. Toutes les mains se tendirent vers le brave soldat qui n'avait pas eu peur de dénoncer, en face et publiquement, le vrai voleur.

"LE CAPITAINE TARTARIN, TAMBOUR-MAJOR DE LA "BAND" DES BARREAUX DE CHAISES."

Un bon jour, nous reçûmes la visite d'une fanfare écossaise, qui nous agaça les nerfs un assez longtemps avec leur musique criarde. Notre fol Capitaine-Tartarin, toujours à l'affût des coups d'éclat, se créa de lui-même "Tambour-Major", et le voilà parti dans les rues de la ville, sous un soleil de plomb, avec nos Ecossais toujours soufflant dans leurs "barreaux de chaises", à notre grand plaisir et au grand ébahissement des Français, de voir notre "fou", directeur d'une fanfare dont les instruments inconnus n'étaient pour eux que des vessies de cochon, ornées de cinq bâtons.

— TROP MATIN.—Un bon jour, à neuf heures du matin, les commis tout en faisant le ménage des bureaux, chantaient "La Madelon", et "Vive la Canadienne." Tout à coup, la clochette du bureau du Colonel sonna. L'ordonnance surprise, cuvrit la porte et aperçut le Colonel, ne sachant pas que celui-ci avait passé la nuit dans son fauteuil à cuver son vin. "J'aime bien vous entendre chanter, dit le Colonel, mais pas si de bonne heure." En effet, c'était bien matin pour le Colonel qui ne se levait généralement que de onze heures à midi et demi.

CHAPITRE DIXIEME

1919

Réflexions.—Recommandation.—Dettes.— Mesquinerie.—Paresse.—Régime.—Un sou.—Politesse.—Mon frère.—Ma canette.—Bénédictine.—Meurtre.—Les déchainés.—Pan.—Au Collet.—Poing canadien.—Cor de chasse.—Billard.—Bacchus.—Essence.

— REFLEXIONS.—Nous voici rendus à la dernière année de notre vie militaire. Des funérailles grandioses furent faites à 1918 qui venait de passer à trépas. La naissance de 1919, cette grosse fille aux joues roses et joufflues, fut accueillie par des transports d'allégresse. Son enfance nous fut pénible. Cependant, nous ne perdîmes pas patience, sachant qu'elle nous apporterait bientôt notre délivrance de la tyrannie d'un "parvenu", notre pleine et entière liberté.

Enfin, cette Liberté (avec un L majuscule, s. v. p.) après laquelle nous soupirions si souvent, nous est acquise. Dans notre cher Canada, nous vivons. Dans nos familles, nous jouissons du bien-être que nous n'avons pas volé. Au milieu de nos parents et de nos amis, nous avons oublié pour un temps, nos souffrances et nos persécuteurs. L'arrivée..clandestine de notre "ex"-Colonel, son portrait en première page de "La Presse" et les louanges que celle-ci lui chanta, nous firent sortir de notre quasi-sommeil, et nous rappelèrent nos quatre années de guerre.

Les journaux nous oubliaient pour ne louanger que notre Colonel, cet individu qui ne sut jamais que se montrer indigne de ses soldats et de son Pays. Puisqu'il en était ainsi, nous n'avons pas voulu être les complices de la presse en gardant le si-

lence plus longtemps. C'est pourquoi, nous avons entrepris cette brochure. Nous avons voulu faire connaître "ce triste personnage" et quelques-uns de ses officiers tels qu'ils furent en Europe et, partout. "Rendons à César ce qui appartient à César."

Celui qui a vraiment mérité le crédit qui rejaillit sur l'Unité entière et qui a placé la Croix de la Légion d'Honneur sur la poitrine du Colonel, n'est pas celui que l'on vante dans les journaux et que l'on banquette... jusqu'à saoulade complète. C'est au contraire, celui que l'on oublie et qui ne songe pas à réclamer, trouvant sa récompense dans la conscience du "devoir bien accompli". C'est le "petit", le "sans grade", le simple "pioupiou"; c'est en un mot, le "soldat" de $1.10 par jour.

Cependant, comprenons-nous, nous ne voulons-pas dire, par ce qui précède, que le soldat soit le seul qui ait fait son devoir. Loin de là, nous pourrions vous citer les noms de plusieurs de nos officiers qui ont beaucoup travaillé et rendu d'immenses services à la noble cause que nous défendions tous. Ceux-là ont su se sacrifier jours et nuits, oubliant le repos et le sommeil pour combattre ou pour soulager et soigner nos pauvres blessés ou malades. Nous sommes heureux de pouvoir dire, à leur louange, qu'ils furent aussi ceux qui surent le mieux comprendre la position du soldat, que le caractère impossible du Colonel rendait intolérable, et qui, par leur affabilité et leur encouragement, lui aidèrent à en supporter le fardeau. Ce sont encore ces mêmes "officiers-gentlemen" qui ne craindront pas de vous dire, cher lecteur, que le sacrifice du soldat fut encore plus grand que le leur. Car, si tous deux, officier et soldat, furent également à la peine, ce dernier fut, en outre, aussi à la portée du fouet.

Malheureusement, comme on condamne parfois tout un troupeau pour une ou deux brebis galeuses, nous avons dû, pendant la publication de cette histoire (coq à l'âne, si l'on veut), ne voulant pas (et pour cause !) publier de noms, nous avons dû, disons-nous, généraliser plus que de raison et, de ce fait blesser les susceptibilités de ces "bons officiers". Pour cela, nous faisons ici "amende honorable". Qu'ils veulent bien attribuer le tout, partie aux circonstances, partie à notre inexpérience et qu'ils nous pardonnent.

— RECOMMANDATION.—Après la signature de l'Armistice, la démobilisation des troupes se fit dans tous les pays. Dans l'armée canadienne, on fit d'abord partir pour le Canada, les malades qui encombraient les hôpitaux, puis les hommes mariés avec leurs femmes et leurs enfants.

Chez nous, les départs commencèrent en 1919. Les hommes étaient d'abord envoyés seuls à la Base. Au bout d'une semaine, ils nous revenaient avec douze jours de permission, pour préparer leurs baluchons et faire leurs adieux à leurs amis. Ils nous quittaient ensuite pour le Canada. Ces départs, joyeux pour eux, nous attristaient parce qu'il nous fallait se séparer de ces amis qui avaient été nos frères d'armes durant quatre années de guerre. Ils partaient pour le Pays, tandis que nous, il nous fallait rester et attendre l'ordre suprême du départ.

Le départ d'un de nos caporaux fut remarquable, grâce à la recommandation que le Colonel lui fit, lorsqu'il vint lui faire ses adieux. "Je vous souhaite bon voyage, lui dit le Colonel, mais surtout soyez sur le quai (sic) lorsque nous arriverons à Montréal". Que pensez-vous de ces paroles, cher lecteur, sentent-elles assez le "parvenu"?

Et vous, Colonel, qui vouliez vos soldats sur le quai a votre arrivée à Montréal, pourquoi leur en avez-vous caché l'heure, la date? A la gare, nous nous y serions rendus en foule, vous faire une réception digne de vous, non en vous acclamant mais en vous sifflant et en vous chantant la chanson que nous avions composée spécialement pour vous. Vous nous avez fait perdre une excellente occasion de vous exprimer nos sentiments à votre égard. Mais nous nous reprenons bien, n'est-ce pas? Vous n'avez rien perdu pour attendre.

— DETTES.—Tout officier qui a une ordonnance lui donne un "boni" à tous les mois. Les lois militaires le veulent ainsi. Pour un Colonel mesquin comme le nôtre, c'est quinze francs par mois. Eh bien! notre Colonel n'a pas donné un sou à son ordonnance durant les dix derniers mois. Il lui doit encore cent cinquante francs. Attend-il un "Tag'day" pour les lui donner?..

— MESQUINERIE.—Dans l'Unité, la mesquinerie du Colonel était reconnue. Souvent, nous demandions à son ordonnance s'il devait encore un sou au Colonel. Par là, nous faisions allusion au blanchissage du Colonel que payait l'ordonnance. Il lui fallait remettre au Colonel jusqu'au dernier sou du revient.

— PARESSE.—Etre l'ordonnance du Colonel n'était pas la charge la plus facile, ni la plus amusante et encore moins la plus recherchée. Il fallait être toujours à son poste pour recevoir les ordres du "maître", avoir une patience angélique pour les exécuter et un cœur d'airain pour recevoir les bêtises. Paresseux, notre Colonel se faisait gloire presqu'à tous les jours, de se faire éveiller à tous les quarts d'heure, à partir de huit heures jusqu'à midi. Souventes fois, le réveil du quart d'heure lui donnait l'occasion de prendre un verre de scotch. Aussi à son lever, il était aussi saoul qu'à son coucher.

Durant ses heures de paresse, si les autorités militaires le demandait au téléphone, il faisait répondre qu'il était en tournée d'inspection, ou bien parti en ville.

— RÉGIME.—Un jour, voulant refaire son estomac fatiqué d'alcool, le Colonel décida de ne boire que du lait. Au dîner et au souper, il buvait une bouteille de lait, mais durant la soirée, il oubliait sa promesse, son régime, et buvait toute une bouteille de scotch, quand ce n'était pas deux.

— UN SOU.—Notre gros Major, au ventre soufflé, et qui n'a fait qu'user ses fonds de culottes durant la guerre, envoya, un jour, un soldat lui acheter quelque chose en ville. Au retour, le commissionnaire lui offrit le sou de monnaie qui lui revenait. "Garde le change", lui dit le chic Major.

Un sou de pourboire pour la course n'était pas une générosité banale. Comme vous le voyez, chez nous, les officiers ne nous faisaient pas travailler pour rien.

— POLITESSE.—Un dimanche soir, arrivèrent au Mess des officiers, le Colonel, le Capitaine-Tartarin et deux généraux anglais. Les Généraux comme le plus vulgaire des capitaines, savaient boire et buvaient scotch par dessus scotch, en compagnie de nos deux "étoiles."

Durant le souper, notre Tartarin était devenu d'un sans-gène extraordinaire. Déjà familier avec le Général, son voisin, il lui éternuait en pleine figure. Pour boire, il prenait, "par distraction", le verre du Général au lieu du sien. Il ne faut pas en être surpris, car il n'avait pas encore oublié son ancienne habitude. Dans les bars de l'Ouest, il prenait les verres des autres, ne pouvant s'en payer lui-même. Il se levait de table et sortait de la salle à dîner sans en demander la permission au président, comme c'est de règle dans un Mess. Enfin, il faisait tout ce qu'il ne devait pas, et rien de ce qu'il aurait dû faire.

— MON FRERE.—En ce temps-là, notre Capitaine-Tartarin faisait visiter à un civil français, le Quartier des officiers. Dans la chambre d'un de nos majors parti pour Etaples, il voulut entrer. N'ayant pas la clef de la porte, il ordonna à l'ordonnance de la lui ouvrir. "J'ai les ordres de ne l'ouvrir à qui que ce soit, répondit l'ordonnance, parce que le linge du Major est là, et que j'en suis responsable." "Ca ne te regarde pas, je suis "boss icitte", répliqua le Capitaine. "Je ne vous l'ouvrirai pas. Si vous y entrez, j'en ferai rapport à qui de droit," répondit de nouveau l'ordonnance qui était petit et mince, mais n'avait pas froid aux yeux.

Devant le refus obstiné du soldat, le Capitaine sortit de la baraque, mais revint une heure plus tard. Aussitôt entré, il ordonna à l'ordonnance d'astiquer la poignée extérieure de la porte d'entrée, quoiqu'il plût à torrent. "Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous. J'ai mon Sergent", répondit le soldat. Et le Capitaine s'en retourna sans mot dire.

Deux heures plus tard, au Mess, l'ordonnance recontra le Capitaine qui lui dit : "La prochaine fois que tu m'insulteras comme tu viens de le faire, je te ferai donner sept jours de C.B. par mon frère (sic)."

Entre frères, l'on se protège, parbleu....

— MA CANETTE.—Un jour, au Mess, durant le dîner, notre Capitaine à la balafre, mit quinze sous sur la table. L'ordonnance les empocha sans plus de façon. Quelques minutes après, le Capitaine ne voyant rien arriver, cria à l'ordonnance: "Ma canette (bouteille de bière), torrieu, ma canette." "Ah ! oui, Capitaine, je croyais que c'était un pourboire que vous vouliez me donner," répliqua le garçon. Vous parlez d'un discours à table. Allons, Capitaine, si à Halifax on agissait ainsi, il fallait vous rappeler qu'en France, le savoir-vivre était d'étiquette; et vous parliez comme un apache.

— BÉNÉDICTINE.—Qui de nous a oublié notre Major à la bénédictine, cet être aux longs membres, à la démarche de chien, c'est-à-dire un peu de travers, aux gestes féminins, à la parole doucereuse et encourageante, à l'interrogation, à l'affirmation et à la négation de "mon petit". Ce Major était le grand accoucheur des faux canards. Tête à deux faces, il récoltait chez les uns pour semer chez le Colonel. Il fut pendant un temps, le respectueux confident du Colonel. C'est à lui que celui-ci dit un soir: "A Montréal, je regretterai (il ne croyait pas si bien dire) ces belles soirées et ce beau temps que je passe ici."

A la suite d'un incident tragico-comique, il devint l'ennemi de son dieu, le Colonel. Il se fit pousser en Angleterre, puis au Canada. En France, il mettait toute sa volonté à imiter les Français. Du Canadien, il n'avait conservé que les défauts. La bénédictine était devenue sa boisson favorite.

Un jour, sous l'influence de ce doux nectar, la folie faisait rage dans sa tête et dans son cœur. A l'ordonnance du Colonel, il offrit, en habit d'Adam, une partie de boxe, qu'il tourna ensuite contre lui-même. Quel artiste ! Quel sportman ! Nous aurions aimé à le voir sur la scène du théâtre "Ba-ta-clan", dans la revue: "Dans les nues". Nous aurions rigolé pour notre argent. Mignon, va !

— MEURTRE.—L'armistice était signé. La guerre était finie. A Paris, il y avait des soldats en permission et des soldats en "french leave" (sans permission).

Un soir, la police militaire anglaise (des Anglais d'Angleterre qui détestent les Coloniaux) arrêta un soldat australien en "french leave". Les menottes aux poignets, le prisonnier monta dans un taxi avec la police militaire. Chemin faisant, le prisonnier sauta de la voiture. La police sortit son revolver tira et manqua son prisonnier. Celui-ci à la détonation, s'arrêta, leva les bras en faisant signe à la police de ne plus tirer qu'il se rendait. Mais l'Anglais plus brave dans les rues de Paris que dans les tranchées, tira une seconde balle qui vint se loger dans les intestins du prisonnier. Celui-ci mourut dix heures après.

Avant de mourir, ce pauvre Australien dit à l'infirmier qui le soignait: "Pour moi, mourir n'est rien, mais quelle peine pour ma vieille mère de 80 ans, qui m'attend là-bas". Chez nous, ce meurtre fit grande sensation. Tous, nous maudissions le meurtrier. Cependant, un de nos officiers, haut gradé, n'eut pas honte de dire que l'Anglais d'Angleterre avait bien fait de tirer le malheureux Australien. "Sans cela, avec les soldats il n'y aurait pas de discipline," dit-il. Entendant cette boche réflexion, l'infirmier lui répondit : "Oui, c'est bon de tuer un soldat qui avait les menottes aux mains, et nous sommes forcés de saluer les officiers saouls sur la rue. Malheureusement, cela n'a que trop duré, et les officiers ont fini de faire manger de la m.... aux soldats et de les persécuter".

— **LES DÉCHAINÉS.**— C'était un soir, quatre officiers qui avait bu tout l'après-midi, arrivèrent au Mess en retard pour le souper. A une des ordonnances, ils donnèrent chacun deux francs pour se faire servir. Ils mangèrent, buvèrent et brisèrent un tas de vaisselle en abattant des chaises sur la table, puis en soulevant et en lachant celle-ci sur le parquet.

Apportez les chaînes et les menottes, voici de vrais sauvages.

— **PAN** —A la table durant le dîner, quelques officiers se firent apporter une bouteille de champagne qui, en s'ouvrant fit du bruit, tout naturellement. Alors, notre Capitaine-Tartarin

envoya aussitôt chercher une bouteille de bière, et dit à l'ordonnance de l'ouvrir subitement pour qu'elle fasse du bruit. Par là, il voulait faire accroire à ses confrères qu'il se payait la champagne.

Andouille, va ! Ton nez annonçait le scotch, et non le champagne.

— AU COLLET.—Notre Colonel bien saoul, une nuit, quitta le Mess pour sa chambre. Ses esprits troublés le conduisirent vers la clôture. Par le trou qui s'y trouvait, il voulut passer. Malheureusement, le fil de fer barbelé l'accrocha par le fond de culotte. Comme le lièvre, au collet il était pris. En se débattant, il se déchira et revint au Mess couvert de boue. Une ordonnance le reconduisit à sa chambre, en éclairant le chemin avec une bougie. Tout comme l'étoile du firmament qui indiquait aux Juifs dans le désert, la route de la terre promise.

— POING CANADIEN.—Un de nos soldats pas plus long que ça, fut un jour, attaqué par un Français. Eviter le bâton de celui-ci et lui donner un coup de poing, fut l'affaire d'un instant à notre petit soldat. Le Français en colère alla rapporter la chose au Colonel, qui fit venir le soldat.

—Colonel : "Vous êtes accusé de tentative de meurtre. Etes-vous coupable" ?

—Soldat : "Non, Monsieur. J'ai été attaqué et je me suis défendu."

— Colonel : "Vous êtes accusé d'avoir frappé avec un poing américain (poing de fer)".

Soldat: "Non, Monsieur. C'est avec un poing canadien, en chair et en os."

Un autre jour, à ce même soldat, le Colonel reprocha d'être saoul. "Aujourd'hui, oui. A vous, on ne dit rien, et vous êtes saoul depuis quatre ans," fut la réponse.

— COR DE CHASSE.—A la veille de notre départ de France, le Colonel, en caracolant, vint demander au soldat qui s'occupait des concerts et de l'orchestre, d'organiser le corps de clairons pour notre "entrée triomphale" à Montréal. A ce moment, notre Capitaine-Tartarin dit au Colonel : "Nous avons un magnifique cor de chasse." Ravi de cette bonne nouvelle, le Colonel demanda au soldat qui pouvait jouer ce bel instrument. "Notre grand artiste Alexandre".

— BILLARD.—Un soir, le Colonel plein de scotch, inspecta la garde, et prit le planton pour le Sergent-Major. Détrompé par le planton qui ne voulait pas passer pour un vulgaire Sergent-Major, le Colonel lui dit : "Demain, tu viendras à mon bureau. Je sais tout ce que tu vas me demander au sujet de ton mariage. Je regrette de ne pouvoir t'en parler tout de suite. Il faut que j'aille au Mess, et montrer aux officiers comment un Canayen joue au billard."

Il perdit toute la soirée, et continua à boire du scotch.

— BACCHUS. Ivre-mort, le Colonel fut trouvé couché à côté du chemin par un Capitaine qui, le remuant du pied, nous demanda : "Quel est donc ce cochon là ? Qu'il meurt le C.....”

— ESSENCE.—Un soldat, un jour, apporta au Capitaine-Quartier-Maître qui était saoul, une bouteille d'essence (gazoline). Le Capitaine croyant qu'on lui en demandait, dit : "Je n'en ai pas. Mange de la m....." "Je ne vous en demande pas. C'est une bouteille pleine d'essence que je vous apporte", lui répondit le soldat. "Bien, mets-la là. Fiche-moi la paix et disparais."

Il vous payait ça un service, ce Capitaine à la balafre !

ON EST DÉCORÉ OU ON NE L'EST PAS

La vignette ci-contre représente le Colonel "Moi", muni de son "Reluquez-Moi", ingénieux appareil de sa propre invention, qui est appelé à avoir une grande vogue dans le monde des embusqués, des parvenus et des ex-officiers décorés sans mérite.

Le Colonel "Moi", que nous voyons ici, promenant sa décoration, (occupation qu'il aime mieux que de "promener le chien de sa sœur"), a fait breveter cet appareil au Canada et à l'Etranger et se prépare à en inonder le marché. Cet "Illustre mélétaire" qui est (c'est également reconnu) aussi bon financier que fort stratégiste, a déjà, paraît-il, fait construire une immense usine à cet effet; et cela sans un sou de capital.... seulement avec l'intérêt de ses dettes.

Va sans dire que nous souhaitons à notre populaire Colo, tout le succès qu'il mérite, et, espérons que bientôt, nos rues, qui ont toujours été assez mal pourvues de lampes électriques seront éclairées par des milliers de ces petits lampions portés par autant de braves, de ces héros qui n'ont jamais eu peur du danger....après qu'il fut passé.

CHAPITRE ONZIEME

Lapins.—Capitaine-Tartarin.—Nous le savions.—Verdun. Paiement. — Lutte.— Ventes.— Commandement.— Pas plus que toi.—Les billards.—Empocheurs.—Cigarettes —Notre nourriture.

— LAPINS.—Par un beau soir du mois de mai, nous faisions une promenade sentimentale sur le bord de la Marne. Tout à coup, nous vîmes la silhouette de notre Capitaine-Tartarin. Que vient-il faire de ce côté à cette heure, songeâmes-nous. A l'écart, nous nous retirâmes pour le laisser passer. Sous le bras, il avait un paquet pas bien long ni bien gros. Derrière lui nous emboitâmes le pas. Il entra dans une petite maison, d'où il sortit dix minutes après, avec un paquet un peu plus long et un peu plus gros que le premier.

Voulant connaître le court et le long de cette démarche, nous entrâmes à notre tour dans la maison. La maîtresse, une petite vieille, nous reçut toute souriante. "Nous venons de faire une longue marche, Madame, pourriez-vous nous donner un verre d'eau", demandâmes-nous. "L'eau n'est pas bien bonne. Si vous voulez un verre de vin," répondit-elle? "Bien volontiers, Madame."

Pendant qu'elle allait chercher son verre de vin dans la pièce voisine, nous ouvrîmes le paquet qui était sur la table, et nous découvrîmes une paire de pyjamas de notre marque. Tout en buvant le vin, à la française, nous demandâmes à la Dame, si elle n'acheterait pas à bon marché, du linge que nous avions en trop. "Qu'avez-vous à vendre," nous dit-elle? "Des serviettes, des chaussettes, des bottines, des draps de lit, des matelats, des lits en fer, des robes de chambres, des chemises, des savates, une baraque et des pyjamas", fut notre réponse. "Vous en avez

beaucoup. Je ne prendrai que des robes de chambre, des chemises, des savates et des pyjamas". En disant cela, elle regardait le paquet qui était sur la table. "Que donnez-vous généralement pour une paire de pyjamas?" "Deux lapins", nous répondit-elle. "C'est ce que vous avez donné au Capitaine Untel pour la paire de pyjamas que voici". Et nous ouvrîmes le paquet. La Dame surprise et toute craintive, nous prit les mains et nous supplia de ne pas lui faire de la misère. "C'est lui qui vient de vous apporter cette paire de pyjamas." "Oui, Monsieur". "Vous en apporte-t-il souvent du linge?" "Toutes les fois qu'il veut manger du lapin." "Bien, Madame, c'est ce que nous voulions savoir. Dormez en paix. Votre verre de vin vous fait pardonner." "Avant de partir, vous voulez un autre verre de vin". "Nous ne refusons pas, Madame."

Voici l'histoire d'une paire de pyjamas vendue pour deux lapins par notre Capitaine-Tartarin. Il se nourrissait bien notre bouffon avec son amie.

— CAPITAINE-TARTARIN.—Nous vous avons parlé et nous vous parlerons encore de notre Capitaine-Tartarin qui n'a pas son pareil ici-bas. Il ne s'en fait plus comme lui. Le moule est brisé.

Qu'est-ce que notre Capitaine-Tartarin? C'est un animal "résonnable", militairement parlant. Long de cinq pieds sept pouces, il pèse environ deux cent dix livres. Une perruque rousse à pris la place des cheveux envolés dans les forts vents de l'Ouest canadien. Ses yeux injectés de sang et sortis de tête, font peur aux poules dans les jardins. Son nez, sans cesse grossissant sous les vapeurs de scotch, l'éclaire dans la nuit. Ses lèvres molles et violacées bavent continuellement. Son haleine de fond de tonneau, chasse les microbes. Son ventre boursoufflé demande toujours à aller de l'avant. Ses jambes grosses et courtes, se raidissent sous le poids de sa charogne. Ses pieds plats et encerclés d'éperons l'empêchent de tomber sur la nuque. Ses doigts courts et crochus râtèlent tout ce qu'ils rencontrent. Il ne fait pas bon de laisser les objets précieux se ballader sans surveillance.

Ses discours de matamore font rire ceux qui l'écoutent. Parfait ignorant, il veut en imposer. Il se fait passer tour à tour pour architecte, peintre, artiste ou médecin, selon son entourage ou les circonstances. Mais il n'avouera jamais qu'il est ivrogne, quand il est universellement reconnu comme tel. La musique d'une pluie abondante a dû accompagner sa naissance, car il craint l'eau. Son enfance fut troublée par des coups de pieds au derrière, comme il nous l'a lui-même appris. Sa jeunesse se passa en déplacements, car personne ne voulait l'endurer plus qu'il ne le fallait. Il passa plusieurs années dans l'Ouest à écumer les bars. Il eut aimé se faire "cow-boy" mais il était trop saoul pour se tenir à cheval. N'ayant pas le sou, et ne voulant pas crever de faim, il dût se faire un métier; il choisit celui qui lui convenait le mieux, et, la guerre le surprit "dénonciateur" (spotter).

Dans l'armée, il fut pour notre plus grande honte, lieutenant, capitaine, ivrogne, commerçant et voleur. Un jour, un de nos plus chics majors demandait au Colonel, le renvoi de cet être qui faisait la honte de l'Unité et du nom canadien. Le Commandant n'a jamais pardonné à ce major son franc parlé.

Un jour, un soldat canadien-anglais en permission chez nous, aperçut tout à coup notre Capitaine, et, tout surpris, il nous demanda si c'était bien Un tel. "Oui, c'est le Capitaine Un tel." "Comment, ce voyou est capitaine? (What ! that "bum", a captain). Je n'aurais jamais cru cela. Dans l'Ouest, où je l'ai bien connu, il était le dernier des voyous. Dans les bars il quêtait son coup. Il était toujours saoul; et personne n'aurait voulu lui donner de l'emploi. Alors, pour gagner quelques sous, il se fit dénonciateur des vendeurs de boissons."

Ce Maître Capitaine-Tartarin, habitué à ce genre de vie dans le civil, le continua durant la guerre.

— NOUS LE SAVIONS.—C'est notre Capitaine-Tartarin qui, un jour, dit à la cuisine des soldats : "Donnez-moi donc une petite chance. Ne voler pas tant. Laissez-moi voler. Je sais voler, moi."

Allons, mes amis, ne doutez plus de nos accusations. Tartarin, lui-même, nous prouve qu'elles sont vraies.

— VERDUN.—Notre Capitaine-Tartarin était allé visiter Verdun, place mémorable qui a arrêté l'invasion des barbares et qui a sauvé le monde de la domination boche. Un jour, à l'entrepôt, il rencontra un soldat qui ne le saluait pas. "Comment, lui dit le Capitaine, tu ne salues plus les officiers?" "On ne sait jamais quoi faire avec vous, lui répondit le soldat. Vous nous dites de ne pas vous saluer et de vous saluer." "Tu devrais aller à Verdun, toi aussi. Ça te ferait du bien," répliqua le Capitaine. Vraiment !

Le bien que Verdun a pu faire à cet hébêté n'a jamais vu jour.

— PAIEMENT.—Par un poilu français, notre Capitaine-Tartarin fit graver sur une douille d'obus de "75", ses noms, prénoms et titres... Comme paiement, il donna au graveur une paire de pantalon kaki qu'il prit à l'entrepôt, à même les marchandises de l'Unité.

Les soldats payèrent encore ce travail.

— LUTTE.—Dans une crise alcoolique, notre Capitaine-Tartarin cherchait la bataille. Sur un soldat, il déversa une pluie d'injures. Celui-ci fatigué de l'entendre, lui ordonna de se taire, ou sinon, il le mettrait à la raison.

Notre Tartarin, acceptant le défi, sauta sur le soldat. Celui-ci, se dégageant, prit le Capitaine à la gorge, le renversa sur une table et le força à lui demander pardon.

Tout congestionné, le Capitaine fut transporté dans son bureau. Il avait trouvé son maître.

— VENTES.—Nous avions un soldat ébéniste qui, dans ses temps libres, faisait des coffrets. Notre Capitaine-Tartarin lui reprocha, un jour, ce travail et la vente de ces coffrets. "Ne vous en faites pas Capitaine, répondit le soldat, c'est avec mon argent que j'achète le bois; tandis que vous, vous vendez le bois (caisses vides) de l'Unité, à cent francs le voyage, et vous empochez l'argent."

— COMMANDEMENT.—Le Capitaine Quartier-Maître du personnel de l'Unité faisait attendre inutilement une dizaine de soldats qui étaient allés à son magasin se faire habiller. Fatigué d'attendre et poussé à bout par ce mauvais vouloir, un Caporal, voyant passer notre Capitaine-Tartarin, lui dit : "Capitaine, peut-on se servir de votre influence (sic) pour se faire habiller. Le Capitaine Untel ne veut pas s'occuper de nous et nous avons de l'ouvrage à faire."

Notre Tartarin, joyeusement orgueilleux de cette demande, dit au Capitaine Q. M.: "Capitaine, va donc habiller ces gens pour qu'ils aillent travailler." Il fut immédiatement écouté. Rires moqueurs des soldats.

— PAS PLUS QUE TOI.—Après un diner (guest night), le Colonel dit au Capitaine-Tartarin: "Va te coucher, tu es saoul." "Non, je ne suis pas plus saoul que toi." "Oui, tu es saoul. Va t'en."

Tartarin, convaincu cette fois, quitta le Mess pour son lit.

— LES BILLARDS.—Dans la banlieue d'une importante ville de France où nous sommes restés longtemps, il y avait une salle (baraque) d'amusements pour distraire les soldats. On s'en servait aussi comme de salle de lecture et de correspondance.

Notre Capitaine-Tartarin, grand financier pour lui-même, fut désigné pour faire l'achat de notre billard et de celui des officiers. Il acheta donc celui des officiers qui était assez bon, pour deux milles francs. Le nôtre fut trouvé dans le grenier d'un hôtel. Depuis longtemps, ce billard était hors d'usage. Notre Tartarin trouvant l'occasion bonne pour refaire sa bourse vide, s'arrangea avec le Maître d'hôtel, et nous vendit ce billard deux mille francs, quand il ne valait pas cinquante francs.

Pendant une semaine, notre Capitaine-Tartarin fit la grande bombe.

— EMPOCHEUR.—Les soldats, un jour, reçurent une caisse dans laquelle il y avait chocolat, gomme, sucre, etc. Ces douceurs ne nous furent jamais distribuées. Depuis assez long-

temps, elles étaient à l'entrepôt. Les soldats qui y travaillaient, en prenaient en cachette en se disant qu'ils en avaient bien le droit, puisqu'on ne les distribuait pas. Et puis, il valait mieux les manger soi-même, que les laisser aux Capitaines Quartiers-Maîtres et à leurs amies, comme la chose était déjà arrivée.

Un jour, notre Tartarin, s'apercevant que les friandises disparaissaient, eut des doutes sur son copain, le Capitaine.. "Puisqu'il empoche, se dit-il, je ne vois pas pourquoi je n'empocherais pas. Volé, je suis (sic) ; voleur, je serai. Un voleur qui en vole un autre, le diable en rit."

Lui et son amie mangèrent et mâchèrent aux dépens des soldats.

— CIGARETTES.—Que de fois nous avons été témoins du grand désintéressement des officiers en faveur des soldats ! Durant la guerre, les bonnes cigarettes étaient rares en Europe. Les "Player's" étaient de beaucoup supérieures aux "Piedmont". Les officiers achetaient les Piedmont qu'ils envoyaient à notre cantine, et nous enlevaient les Player's en échange.

Allons ! pourquoi se gêner, tout n'est-il pas bon pour les soldats.

— NOTRE NOURRITURE.—Dans l'armée, le Capitaine Quartier-Maître doit s'occuper de la nourriture des soldats. Durant la guerre, chez nous, notre Capitaine Q. M. dont la paresse était proverbiale, ne chercha jamais à améliorer notre sort. Ne pas avoir de déficit et avoir un surplus à la fin du mois était une manie chez lui. Aussi, il nous faisait tout simplement crever de faim. Il achetait, ou plutôt il faisait acheter, ce qu'il y avait de plus mauvais. Les soixante sous par jour et par homme, que le gouvernement nous donnait pour notre nourriture, étaient suffisants pour bien nous nourrir.

Pourquoi alors étions-nous mal nourris ? C'est que les fournisseurs nous vendaient plus cher, parce qu'ils donnaient des bonis au Capitaine Q. M. Le soldat-acheteur avec notre argent se nourrissait dans les restaurants de la ville, car il ne mangeait

que rarement au camp, et buvait les bons vins avec ses amies. Ce n'est pas avec sa paie de cinquante francs par mois, et les quelques dollars qu'il recevait de temps à autre de chez lui, qu'il pouvait mener un si belle, si bonne et si large vie.

Voici le menu général de nos repas durant notre vie militaire. Au déjeuner, nous avions des boulettes faites avec les déchets de viande, ou du pâté de foie gras pourri; au dîner, du bifteck avec lequel il fallait se battre, ou un ragoût dont la viande rétive et l'eau colorée nous enlevaient l'appétit sans l'apaiser, et des pommes de terre en robe de chambre; au souper, un chiard sec, très sec, ou des fèves (beans) à l'eau et petites pierres, avec une livre de lard pour deux cents hommes. Pour breuvage, aux trois repas, un supposé café qui n'en avait même pas la couleur.

Il nous a fallu crever de faim et se plaindre au Colonel pendant trois longues années pour faire perdre la "job", et cela, un mois seulement avant notre départ de la France, à ce profiteur de la guerre (soldat-acheteur) qui a vécu grassement aux dépens de nos boyaux. Ce n'est pas surprenant, chers parents et amis, que vous nous ayez trouvé si maigres et si abrutis, à notre retour au foyer.

TARTARIN S'EN REVIENT DE LA GUERRE

Histoire véreuse d'un brave....à trois poils

(Pouisie Canayenne)

Je frisais la cinquantaine,
Lorsque la guerre éclata.
Mais à m'enrôler, je n'eus pas de peine,
Car "mon frère" était là.

Il me bombarda Capitaine,
Sans perdre un instant.
J'eus certainement de la veine,
Il obéissait à "Mouman".
Je devins officier de transports.
Et pendant plusieurs mois
Pour ne pas me lever en retard,
Je ne me couchais pas.

Un jour, en allant à la gare,
Avec une dizaine de soldats.
Right Turn !... Ils virent le dos aux chars.
Ces maudits imbéciles-là.

On me surnomma Tartarincasse,
Parce que je voulais tout casser.
Et de devant moi, fallait qu'on s'efface
Si l'on n'était pas haut gradé.

Je sus faire honneur à ma Race,
Partout où nous sommes passés.
Mais il n'faisait pas bon m'faire face,
Quand je m'piquais le nez.

En Angleterre, puis en France,
Je fus de toutes les corvées.
Et je sus signaler ma vaillance
Dans.... plu-sieurs foyers.

Mes conquêtes chez les femmes
Ne se comptaient même plus.
Et je vous jure, sur mon âme,
Que j'ai fait bien des c... us.

Afin de noyer ma peine
D'avoir quitté épouse et parents,
Je possédais un Harem
A rendre jaloux un Sultan.

Sur le bord de la Marne,
A J.....mais, passons.
J'm'y payais, avec mes compagnes,
De gais dîners et de fionnés pompons....

Pour parer aux dépenses
Qui me valait ce train de vie,
Je vendis en abondance
Chaussettes et chemises de nuit.

Des cigarettes, aussi, par centaines,
J'en ai vendues par-ci, par là.
Elles venaient de la Corix Rouge Canadienne.
Profits nets.... N'est-ce pas?

Je ne fus jamais à court.
Du "stock", j'me servais le plus beau
Plus souvent qu'à mon tour.
(J'avais la clef de l'entrepôt !)

Aussi, avec nos hommes
Je sus jouer au plus fin.
Echangeant leurs œufs pour du rhum,
Et leurs bottines pour des lapins.

Je serais allé au front
Pour tuer les Allemands,
Mais le commerce était si bon,
Et les "Boches" étaient méchants.

En France, j'ai construit
Trois fameux hopitaux.
(C'est lui-même qui vous l'dit,
N'en croyez pas un mot).

Je vais bientôt être décoré
De la Légion d'Honneur,
"Mon frère" m'a recommandé
Et j'l'ai bien méritée, d'ailleurs.

Mais, finies la guerre et ses larmes,
(Cela, pour moi, ne sent pas bon)
Il me faut rengainer mon "arme".
Adieu étoiles ! adieu galons !

Je reviens donc au Pays,
Emportant comme trophées
Mille chevelures de "Mimis",
Que j'ai moi-même, scalpées.

Je n'sais pas c'que j'ferai,
A mon retour au Canada.
Ah ! je m'placerai bien les pieds,
Mon "flair" guidera mes pas.

L'avenir me paraît sombre
A première vue, sans doute;
Mais mon nez lumineux, qui brille dans l'Ombre,
Saura éclairer ma route.

(Signé) Dan Zy.

CHAPITRE DOUZIEME

Engagement.—Caporal et Colonel.—Cocottes.—Gordon Gin.—Vol d'auto.—Bonnes réponses.—Doux baisers.—Honte.—Prison et décoration.—Cantine.—Officiers à table.—Dons.—Sergent-Major.—Les décorations.

— ENGAGEMENT.—C'était en janvier, mois aux longues soirées, à deux heures du matin. Le Colonel, un Lieutenant-Colonel et le Capitaine-Tartarin étaient au Mess et buvaient déjà depuis plusieurs heures.

Le Colonel et Tartarin parlaient de leur ferme de l'Ouest. Vantardise. De ferme, ils n'en ont jamais eu. "A notre retour au Canada, nous irons la cultiver." "C'est très bien, Colonel, dit le Caporal-cantinier qui était avec eux à ce moment-là. En Hollande, le Kaiser boche scie du bois; vous, dans l'Ouest canadien vous cultiverez les choux et les navets. C'est très intéressant pour celui qui connait la culture potagère." "Tiens, Jos, tu connais l'agriculture, puisque tu as suivi un cours à Oka. Je t'engage comme gérant de ma ferme à mille piastres par année." Jos, sans répondre, sourit. "Allons, ce n'est pas assez? je te donne quinze cents piastres". Même silence du Caporal. "Ce n'est pas encore assez? deux milles piastres, alors". Et Jos. sourit toujours. Le Lieutenant-Colonel qui assistait à la conversation, éclata de rire. "Je sais bien, pourquoi Jos. sourit et ne répond pas," dit-il au Colonel. "Dis-le-moi." "Non, il va te le dire lui-même, n'est-ce pas Jos?" "Ces jours-ci, en vous voyant, Colonel, répondit le Caporal, je me disait justement ceci : "Voilà un homme que si je puis une fois le lâcher, il ne me reprendra pas de si tôt. Et vous voulez me ré-engager avant même que je sois démobilisé."

Avalez le morceau, Colonel, s'il ne vous étouffe pas.

— CAPORAL ET COLONEL.—Dans notre Unité, durant la guerre, il se passa des choses vraiment comiques. Si notre Colonel était matamore, il rencontra souvent des officiers, des sergents, des caporaux, des soldats qui n'en avaient pas peur, et qui lui donnaient de fortes répliques.

A la suite de ses bombes monumentales, notre Colonel allait généralement remettre son estomac délabré à l'hôpiral. Ce fut après une de ces bombes, qu'un jour, il entra à l'hôpiral. Voulant un journal, il envoya son ordonnance en chercher un au Mess des officiers. "Si le Colonel veut un journal, dit le Caporal du Mess à l'ordonnance, qu'il s'en achète. D'après le règlement, les journaux ne doivent pas sortir du Mess". Dans l'après-midi, le Colonel alla au Mess et demanda au Caporal un double scotch. "Je ne puis vous servir, Colonel, répondit le Caporal, l'heure de la fermeture du bar est passée depuis cinq minutes." Le Colonel en colère lui répondit : "As-tu juré de tout me refuser aujourd'hui? Ce matin, un journal; cet après-midi, un verre de scotch."

—Caporal : "Vous êtes capable de venir lire les journaux au Mess, et vous êtes cinq minutes en retard pour le scotch."

—Colonel : "Je suis Officier-Commandant. J'ai le droit de commander ce que je veux et à qui je veux."

—Caporal : "Je n'en ai jamais douté, Monsieur. Ça n'empêche que je vous considère malade puisque vous êtes à l'hôpiral, passé comme tel sur les ordres, et que le Lieutenant-Colonel Untel vous remplace comme Officier-Commandant, durant votre maladie. Les règlements du Mess disent: que pour servir un verre de liqueur à un officier malade, il faut un ordre de l'officier de service. Or, vous n'avez pas d'ordre; donc, je ne puis vous servir."

—Colonel. : "Je reste toujours Officier-Commandant avec tous mes droits."

Alors, le Colonel fit venir le Capiraine Secrétaire-Trésorier du Mess. Tous deux, après avoir fouillé le K. R. et O. font lire au Caporal l'article qui dit : L'O C. reste toujours O. C., et il n'y a pas de règlement pour lui.

Après cela, le Colonel demanda son double scotch. Le Caporal ne voulant pas le servir au Mess, le lui envoya à sa cham-

bre, à l'hôpital. Durant l'après-midi, le Caporal lui envoya six doubles cognac-porto. Ce n'est pas trop pour un malade qui veut refaire son estomac. Du scotch, le Colonel en avait toujours une caisse à sa chambre.

Quelques jours après cette scène, la température étant devenue plus clémente, le Caporal ordonna de ne chauffer que le foyer. "Il ne fait pas froid et il faut ménager", dit-il à l'ordonnance. Le chauffage central ne fonctionnait pas par suite d'un bris de tuyau. Mais, survint le Colonel qui ordonna de chauffer tous les poêles. Le Caporal envoya chercher du bois par une ordonnance qui revint avec une caisse, qu'elle brisa dans le Mess.

— Colonel : "Caporal, laisseriez-vous chez vous, briser une caisse dans la salle à diner."

Caporal : "Je n'ai pas été élevé dans une baraque. Chez nous, nous n'avons pas de poêle dans la salle à dîner."

Colonel : "Taisez-vous. Il y en a beaucoup dans le civil qui aimeraient avoir une baraque comme celle-ci."

Caporal : "Je comprends. Il y en a aussi beaucoup dans le civil qui n'ont que des "dettes". Si vous trouvez que je n'ai pas assez de jugement pour administrer les affaires du Mess, vous pouvez me remplacer. Je ne tiens pas plus à votre Mess qu'à votre terre dans l'Ouest."

Le lendemain, le Caporal quitta le Mess pour la garde de nuit. Il ne sait pas encore ce qui s'est passé dans le couloir.

Huit jours plus tard, le Colonel bien saoul se fit conduite, à deux heures du matin, à sa chambre par l'ordonnance du bureau, à qui il demanda s'il ne voyait pas, dans les environs, le Caporal Jos. Dites donc, Colonel, en aviez-vous peur à ce point de ce Caporal qui se fichait de vous comme de sa première chemise?

— COCOTTES.—Le Colonel, après avoir bu jusqu'à trois heures du matin, se fit préparer un lit au Mess, où il coucha. Après vingt minutes de sommeil, il s'éveilla. Appelant le nouveau Caporal-Cantinier,il lui ordonna de sortir du Mess les six cocottes qui étaient de trop. Oh ! oh ! combien s'en était-il

donc réservé, le vampire?... Pour ne pas vous scandaliser, mes chers amis, je dois vous dire que les "catins" brillaient par leur absence. Ce gros goinfre faisait tout simplement de doux rêves.. qu'il croyait des réalités.

— GORDON GIN.—Après avoir bu toute la soirée au Mess, le Colonel avec un de ses Capitaines, vint à son bureau. Là, il fit venir le Sergent-de-garde, lui promit une décoration et lui donna un flacon de Gordon Gin pour payer la traite aux gardiens de nuit.

Nous avons remarqué que le Colonel, dans ses grandes générosités, n'a jamais donné autre chose que de la boisson ou de l'argent pour en boire à sa santé.

— VOL D'AUTO.—En France, comme au Canada, on volait et on retrouvait les automobiles. Comme Monsieur Wilson, président des Etats-Unis; comme Monsieur Vénizelos, premier ministre de la Grèce, durant leur séjour en France; comme Mademoiselle Marthe Chenal, la première artiste du Grand Opéra de Paris, notre Colonel eut l'honneur de se faire voler son automobile et de la retrouver, une semaine après. Quel honneur ! comme les gros bonnets, il se faisait voler. On le prenait donc pour un "Grand", un "Prince".

Nous avons bien rigolé lorsque la nouvelle nous fut annoncée. On a volé l'auto du Colo, on a volé l'auto du Colo, nous disions-nous à toute minute. Préparons-nous à être tous consignés, ce soir, pour ce vol munumental. En effet, le soir, ordre nous fut donné de ne pas sortir du camp. N'est-ce pas, cher lecteur, que nous connaissions notre gibier? Le Colonel, en colère, rugissait comme un lion, et grainçait des dents comme un tigre. Il pleurait aussi comme un enfant, parce qu'on lui avait volé son auto (qui ne lui appartenait pas). Il s'en faisait, notre "papa."

Au camp, des recherches furent faites dans les baluchons (Baluchon : Sac en toile dans lequel le soldat tient ses effets per-

sonnels), afin de savoir si le voleur n'était pas un de nous, et s'il n'avait pas caché l'automobile dans son sac. Vous parlez d'une idée géniale. On fouilla tous les baluchons, et l'automobile ne fut pas trouvée. On la retrouva, une semaine après, dans un garage à Paris.

Au sujet de ce vol, le Colonel fit mettre sous arrêt, un de nos soldats, qui resta vingt deux jours en prison, puis le fit relâcher, faute de preuve. Pauvre Colonel, vous n'étiez pas un limier de première classe. Avez-vous au moins payé les détectives qui ont cherché votre auto?

— BONNES RÉPONSES.—Au Mess, à un "réveillon" de Noël, le Colonel dit à ses officiers: "Pendant cinq minutes, je ne serai pas Commandant. Dites moi ce que vous pensez de "moi". "Vous êtes un maudit "cochon", répondit le plus jeune officier. Ça c'est vrai....

Un autre jour, ce même officier dit au Colonel qui ne mangeait plus et ne faisait que pleurer son automobile volée: "Il ne faut pas vous en faire, Colonel, il faut vous habituer pour retourner dans le civil." Maintenant, à Montréal, il ne prend que les "p'tits chars". Ainsi, est la vie. Les années se suivent mais ne se ressemblent pas.

Une autre fois, le Colonel disait à ses officiers; qu'après la guerre, il irait cultiver sa terre dans l'Ouest. Sur ce, le même jeune officier lui répondit : "Vous ne resterez donc pas à Montréal. Avez vous peur que vos soldats vous fassent de la misère et vous brisent le ciboulot?"

— DOUX BAISERS.—Au Mess, un dimanche après-midi, le Colonel et le Capitaine-Tartarin buvaient, tout en se rappelant leurs hauts faits. Tout à coup, ils se levèrent, allèrent à la fenêtre, et, tout en montrant le camp, ils se dirent : "C'est

nous qui avons fait ce beau camp. Quelles belles constructions ! Notre nom y est attaché. Le gouvernement français nous doit beaucoup." Durant ces réflexions, ils s'embrassèrent, à plusieurs reprises.

O folie des grandeurs, que de bêtises tu fis faire à nos "princes" montréalais ces poltrons et ces ivrognes !

— HONTE.—Pour le Colonel, les jours se succédèrent et se ressemblèrent tous. Il buvait toujours. Il aimait tellement à boire, notre Colonel, qu'il s'est permis, parfois, d'oublier son grade, son orgueil, son pédantisme, son "moi", pour boire avec des petits, de très petits et de minimes sergents, qu'il avait traités, jadis, "d'imbéciles". O honte !

Un soir, à l'entrepôt, il but sans relâche jusqu'à minuit, en compagnie d'un Capitaine et de deux sergents. Dites donc, Colonel, comment avez-vous fait pour oublier ainsi votre dignité? Quel deshonneur ! Quel abaissement !

— PRISON ET DÉCORATION.—Durant la soirée ci-haut citée, un des sergents obtint du Colonel trois jours de permission pour aller faire ses adieux à des amis, avant de quitter la France. Le sergent de retour, le Colonel le fit venir à son bureau, et lui demanda pourquoi il s'était absenté, et qui lui en avait donné la permission. "C'est vous qui me l'avez donnée tel soir, à l'entrepôt," répondit le Sergent. "Ce n'est pas vrai, répliqua le Colonel. Allez vous coucher. Demain, vous serez sous-arrêt."

Le lendemain, les vapeurs de l'alcool s'étant dissipées durant la nuit, le Colonel décora le Sergent au lieu de le jeter en prison.

Pensiez-vous, Colonel, à ces paroles : "Oublions les fautes, si nous voulons que les nôtres soient oubliées." "Pardonnons et décorons si nous voulons être pardonnés."

— CANTINE.—Dans la baraque des amusements, un coin était réservé à notre cantine. Là, nous pouvions acheter cigares, cigarettes, chocolat, biscuits, conserves, etc., etc. Les prix devaient être les mêmes que ceux de toutes les cantines militaires, c'est-à-dire, que les profits étaient presque nuls, un ou deux sous par article. Le président du comité de la cantine était notre Capitaine Paie-Maître qui en était aussi le Kaiser. Ce qu'il disait et décidait devaient passer. Des règlements militaires, il s'en fichait comme du bonhomme dans la lune. Pour lui, les profits devaient être élevés afin de créer un fonds à la cantine, comme si une cantine militaire était une Compagnie d'Affaires ou une Banque. D'après ses ordres, on nous vendait les marchandises plus cher que dans toutes les autres cantines militaires. Durant huit mois, les profits furent d'environ 25%.

Il a fallu une enquête faite par un Capitaine et un Sergent canadiens-anglais pour faire baisser les prix, et démontrer à notre Capitaine Paie-Maître qu'il n'avait pas le droit d'après les règlements militaires, de faire sur nous d'aussi gros profits.

Comme vous le voyez, mes amis, les nôtres se plaisaient à nous dévorer à belles dents, tandis que les étrangers venaient nous défendre contre ces sales hyènes.

A la fermeture de la cantine, nous avions en caisse environ trois mille francs dont nous n'avons jamais entendu parler. Où est-il donc allé ce profit? Pour faire disparaître cet argent qui nous appartenait, on devait nous le partager, comme la chose se pratiquait dans toutes les Unités, ou le dépenser en nous achetant un surplus de nourriture qui nous aurait fait tant de bien. Pour être juste, nous devons dire que quatre cents francs environ furent dépensés en œufs et jambon pour un dîner. Il restait donc environ deux mille six cents francs. Où sont-ils allés? Nous le demandons au Colonel. Nous répondra-t-il?

MYSTÈRE

—Paroles bibliques —

Unité.—"Coffre, qu'as-tu fait de nos sous?"
Coffre —"Je ne suis pas le gardien de vos sous ".
C'est une histoire sans paroles et qui se passe de commentaires.

— OFFICIERS A TABLE.—Nous avons assisté, durant la guerre, à quelques repas de nos officiers. Vraiment, la chose en valait la peine. Une scène de vaudeville ne nous aurait pas plus amusés.

Nous avons remarqué un jeune Capitaine naturellement courbé qui, durant tout le repas, avait le nez dans son assiette, et

mangeait à une vitesse extraordinaire. Nous avions à peine le temps de compter les bouchées. Pour le fournir, il lui aurait fallu les quatre meilleurs garçons du Windsor. Pour ne pas lui toucher le nez, celui qui le servait se baissait et lui poussait les assiettes en les faisant glisser sur la table, tout comme on pousse un pain dans un four. Nous n'avons pas besoin de vous dire, que, durant tout le repas, il ne disait mot.

Un autre spécimen attira aussi notre attention. Ce Capitaine de taille plutôt moyenne avait un appétit de géant. Ses mains courtes et potelées étaient continuellement crevassées, et ses ongles toujours endeuillés. Les yeux continuellement chez ses voisins, il mangeait, en un instant, le contenu de son assiette. S'il n'était pas activement surveillé pour que chacun eût sa part, il faisait habilement disparaître les fruits des plateaux qui étaient sur la table. Pour vous donner un exemple de sa gloutonnerie, voici ce que nous avons compté dans un seul repas. Deux soupes, une boîte de sardine, deux rations de viande et de pommes de terre, deux choux-fleurs, une assiettée de fromage (douze morceaux), un plateau d'oranges, deux cafés. Comme dessert, devinez? Non, ne vous cassez pas la tête, vous ne trouverez jamais. Eh bien! comme dessert, il avala...trois...douzaines d'huîtres. Flûte! alors, qu'il y avait de la place dans ce corps de nain. Apprenez, cher lecteur, que c'est un fait vrai et vu de nos yeux. Nous n'inventons rien.

Des autres officiers, nous aurions beaucoup à dire. Nous nous contenterons de vous apprendre que quelques-uns seulement par leurs bonnes manières, leur politesse, leur délicatesse nous prouvaient leur bonne éducation. Les autres se conduisaient en enfants gâtés ou mal élevés. Ils voulaient tous se faire servir les premiers, croyant avoir les meilleurs morceaux. Pour une poussière qu'ils croyaient apercevoir, ils faisaient changer leurs assiettes. Pour des mets qu'ils n'aimaient pas, ils les renvoyaient à la cuisine pour en avoir d'autres. Ils critiquaient continuellement. Ils n'en avaient jamais assez. Ils parlaient grossièrement aux ordonnances qui se morfondaient à les servir. Ils

mangeaient comme des loups. Ils étaient surpris et critiquaient de ce que cela leur coûtait huit francs par jour. Dans les hôtels, ils n'auraient pas mieux mangé, et ils auraient payé, au moins, quinze francs par jour.

Quant aux ordonnances, elles recevaient du Mess quinze francs par mois. De ce montant on déduisait sept francs et cinquante centimes pour la vaisselle qu'ils brisaient ou étaient supposés briser. Il leur était strictement défendu de manger au Mess des officiers. Pour manger une miette de pain et boire une tasse de thé, ces pauvres petits se cachaient comme des malfaiteurs.

Nous vous jurons que ce n'était pas rigolo que de servir de tels gueux.

— DONS.—Un jour, nous recevions de nos familles, par la Croix Rouge Canadienne, six caisses de sirop en boite, (sirop doré ou sirop de blé-d'inde). Sur les caisses nous lisions : "Soldier's comforts... (nom, numéro et endroit de l'Unité))... France." Donc, ce sirop était envoyé aux soldats et non aux officiers. Eh bien ! que fit le Colonel ? Il fit distribuer quatre caisses aux officiers et deux seulement aux sergents et aux soldats. Et encore, il nous a fallu nous battre avec le Capitaine Quartier-Maître pour les avoir.

Que d'envois nous ont été expédiés à nous les soldats, et que nous n'avons jamais reçus, tels que : fruits, sucre, tabac, cigarettes, raisins qui ont pourri à l'entrepôt, ou qui ont été volés, vendus et donnés aux petites amies de certains officiers !

Conduite ignoble que nous dénonçons. Notre misère n'était-elle pas déjà assez grande ? Fallait-il encore nous priver des douceurs qui nous étaient envoyées par les nôtres de qui nous étions séparés depuis si longtemps ? En exil, à l'étranger, on dit que les gens d'un même pays se retrouvent avec plaisir, s'embrassent, se protègent et s'entr'aident avec dévouement. Chez nous, il n'en fût pas de même. Par nos supérieurs nous avons été martyrisés, volés et humiliés. Par quelques-uns de nos confrères qui espéraient, par là, s'attirer les bonnes grâces du Colonel, nous avons été trahis. Ce triste temps est passé, et qu'il n'apparaisse jamais.

— SERGENT-MAJOR.—Quelle était donc la force, l'emprise d'un de nos Sergents-Majors sur le Colonel? Pourquoi lui pardonna-t-on certaines fredaines qui à tout autre, auraient donné une Cour Martiale? Ne faisons que rappeler ici les mandats-poste, l'argent prêté aux soldats avec usure, les colis disparus, les différents soulevés entre lui et les aurorités militaires anglaises et françaises. Notre Capitaine-Tartarin nous a dit plusieurs fois que le Colonel avait protégé ce Sergent-Major au détriment des sergents et des soldats, et que ce Sergent-Major devait lui en être reconnaissant.

Que de fois nous avons souffert des actes de folies que commettait ce Sergent-Major, depuis un certain accident arrivé à Montréal. Il admettait lui-même qu'il perdait la tête par moments. C'est pourquoi dans l'Unité, il voulait commander à tous, même au Colonel. Nous nous souvenons encore des difficultés qui ont surgi alors, entre ce Sergent-Major et le Colonel qui, enfin, se décida à le faire disparaître en le renvoyant au Canada.

La disparition de ce déséquilibré, d'un autre Sergent-Major et d'un Sergent qui fut dégradé, fut un grand soulagement pour les sergents et les soldats. A partir de cette date, nous n'avions que trois bêtes noires à endurer: le Colonel, le Capitaine-Tartarin et le Capitaine Quartier-Maître du personnel. Enfin, nous en sommes débarrassés.

— LES DECORATIONS.—En temps de guerre, les décorations sont donnés pour encourager le militaire et le remercier, au nom de la "Patrie" reconnaissante, de ses actes de bravoure, de sa bonne conduite et de son dévouement. Un Commandant d'Unité est généralement heureux des décorations de ses officiers, de ses sergents et de ses soldats. L'honneur qu'ils reçoivent retombe par le fait même sur le Commandant qui commande ces braves. Le militaire est tout heureux de porter sur sa poitrine une décoration. A ses yeux, une décoration militaire reçue après qu'il est revenu dans le civil, perd beaucoup de sa valeur.

Chez nous, dans l'Unité, qu'est-il arrivé? En 1917, nous avions déjà droit à notre décoration. Cependant, nous sommes revenus au Pays sans l'avoir. Nos décorations nous ont été

remises, quelques mois après notre démobilisation. Tout de même, nous remercions le Gouvernement français du très grand honneur qu'il vient de nous faire, en nous faisant parvenir la décoration de "dévouement", représentée par la Légion d'Honneur, la Médaille d'Argent et la Médaille de Bronze.

Pourquoi le Colonel nous empêcha-t-il de recevoir notre décoration en France? C'est qu'il voulait être le seul dans l'Unité à revenir au Pays, décoré par le Gouvernement français. Dans son esprit étroit d'égoiste et de parvenu, il s'en faisait gloire. Si la "Légion d'Honneur" brille sur sa poitrine gonfler de scotch, c'est grâce au bon travail de ses officiers, de ses sergents et de ses soldats, comme il nous l'a dit lui-même. Paresseux et ivrogne, il n'aurait mérité que la dégradation, au lieu de la décoration. Pour vous montrer, cher lecteur, jusqu'à quel point il poussa l'égoisme et la bêtise, nous vous donnons à méditer ce qui suit sur la "transfusion du sang".

Qu'est-ce que la transfusion du sang? C'est une opération par laquelle on fait passer du sang des veines d'un individu dans celles d'un autre.

Chez nous, nous avons eu quatre soldats qui ont donné leur sang à des mourants, blessés français et marocain. Grâce au dévouement des nôtres, ces héros sont aujourd'hui pleins de vie, et conservent à leurs sauveurs une profonde reconnaissance. En France, durant la guerre, ceux qui donnaient leur sang à des blessés, recevaient, comme ces derniers, les mêmes décorations qui étaient généralement la Médaille Militaire et la Croix de Guerre, pour les soldats. Pour cela, il fallait que le Commandant de ceux qui donnèrent leur sang fit lui-même la demande au Gouvernement qui l'accordait infailliblement. Le Colonel n'a jamais voulu faire la demande. On avait cependant renseigné le Colonel sur la manière de procéder. Nous avons entendu de nos oreilles, le Commandant français dire au Colonel qu'il n'avait qu'à signer les papiers pour que ses soldats soient aussi décorés. Il ne peut donc pas plaider ignorance. Ainsi, par sa mauvaise volonté, sa stupidité, son égoisme, quatre de nos soldats furent privés de deux belles et nobles décorations françaises.

CHAPITRE TREIZIEME

Prières.—Supplication.—Gloutonnerie.—Tendre père.—
Ne pas s'en faire.—Lettre.—Professions.

— PRIÈRES.—Enfin, notre tour de revenir au Pays embrasser nos parents et nos amis, était arrivé. Depuis sept mois, chers lecteur et lectrice, ce moment était attendu avec impatience par vos maris, par vos enfants, par vos fiancés, par vos frères et par vos amis. Nous surtout, nous les soldats, les petits, les riens, attendions l'ordre du départ avec impatience. Quant aux officiers, parmi lesquels il faut placer le Colonel, plusieurs voyaient venir ce départ avec tristesse. Pour eux, c'était la fin de leurs plaisirs, de leurs jouissances, de leurs gros salaires et de leur paresse. Dans le civil, il leur faudrait travailler et peut-être crever de faim. Le pain blanc (pour eux) de la guerre est bon à manger, tandis que le pain noir (encore pour eux) de la paix est dûr à digérer. Nous avons prouvé à ces lâches officiers que nous avions plus de cœur qu'eux. Malgré eux, nous les avons poussés au Canada rejoindre leurs familles et leurs amis, leurs femmes et leurs enfants qu'ils étaient sur le point d'oublier, s'ils ne l'avaient déjà fait.

Pour une raison diplomatique quelconque, que nous n'avons pas pu nous expliquer, le Gouvernement canadien nous fit demander par le Colonel, de bien vouloir rester encore deux mois en service en France. Cependant, le Gouvernement ne voulait pas nous forcer. La chose ne serait, que si la majorité du personnel de l'Unité le désirait.

Pour la première fois, depuis quatre longues années, nous pouvions nous-mêmes décider quelque chose. On devait suivre notre volonté, non celle du Colonel. L'occasion était donc propice pour dire au Colonel ce que nous pensions de lui, qu'il devait

s'abaisser devant notre volonté et nous obéir, nous ses "imbéciles". Oh ! là, là, que c'était bon à penser, et que ça devait être bien doux à faire !

Donc, le Colonel exposa aux officiers la demande du Gouvernement. Presque tous acceptèrent avec plaisir, va sans dire, ces deux mois de gros salaires et de vie à grand train. Ceux qui, tout d'abord refusèrent, finirent par accepter en écoutant les supposées bonnes raisons du Colonel. Celui-ci pensait peut-être que l'acceptation unanime des officiers ferait effet sur la décision des soldats. Pour nous, c'était une raison de plus pour partir. Pauvre Colonel, il ne nous connaissait pas. Il ne savait pas combien nous étions heureux de pouvoir, enfin, décider notre sort et lui montrer en quelle estime nous le tenions.

Un midi, il nous ressembla tous, sergent et soldats. Il nous annonça le désir du gouvernement de nous laisser en service encore deux mois, si nous le voulions. "C'est à vous de décider, nous dit-il, remarquez bien que c'est un grand honneur que le gouvernement veut vous faire. C'est qu'il est très satisfait du travail que vous avez fait, depuis le commencement de la guerre. De plus, en restant encore deux mois, nous laisserions la France pour ne faire que passer en Angleterre, que nous n'aimons pas, et nous prendrons le premier bateau libre pour le Canada. Une liste vous sera présentée par le Sergent-Major. Ceux qui voudront rester, diront "oui"; et ceux qui voudront partir, diront "non". Rendez-vous maintenant dans votre quartier, et faites vite."

Il fallait voir son air d'acier que nous détestions, puis son sourire de parvenu qui nous enrageait. Nous n'avons pas, comme Frontenac, répondu par la bouche de nos canons, mais nous avons fièrement et joyeusement répondu par notre liste, qui eut pour effet d'absourdir et de décourager nos ennemis, le Colonel et ses officiers. Le résultat du scrutin fut qu'il n'y en eut que treize (nombre fatal) parmi tous les sergents et les soldats, qui signèrent pour rester encore deux mois. Quand le Sergent-Major lui fit connaître le rapport, le Colonel sursauta de colère et dit : "Ils ne m'ont pas compris. Vous les rassemblerez encore demain midi. Je leur expliquerai de nouveau la chose."

Naturellement, des "imbéciles" ne comprennent pas du premier coup. Tout de même, tout "imbéciles" que nous fussions nous avions très bien compris qu'il voulait rester encore deux mois pour boire, pour retirer son gros salaire, et pour nous martyriser. Pour nous, nous ne voulions pas être "imbéciles" plus longtemps; nous voulions notre liberté en nous débarrassant de lui et de ses pareils; nous voulions revoir notre cher et beau Canada; nous voulions embrasser nos parents, nos amis et nos chères Canadiennes; nous voulions la vie civile pour penser et agir par nous-mêmes; nous voulions enfin gagner de l'argent et vivre de la paix qui ne nous fait pas regretter la guerre avec toutes ses misères et ses "jouissances."

Le lendemain midi, nous étions de nouveau rassemblés. Dans la salle des concerts, nous chantions: "La Marseillaise", "O Canada", et "Vive la Canadienne", en attendant le Colonel qui, enfin, arriva avec une espèce de sourire civilisé. Le silence se fit; le Colonel parla. Ce n'est pas un Papineau, ni un Laurier, ni un Bourassa que notre Colonel. Oh ! non. Une voix douce et tremblotante se fit entendre à notre grand étonnement. Ce n'était plus un "Maître" qui commandait, mais un condamné qui suppliait. Il nous répéta ce qu'il nous avait dit la veille. Il appuya tout spécialement sur notre long séjour en Angleterre si nous partions tout de suite, et notre court séjour si nous attendions encore deux mois. "Maintenant, ajouta-t-il, que ceux qui veulent s'en aller au Canada passent à ma droite, et que ceux qui veulent rester passent à ma gauche". Nous avons tous passé à sa droite ainsi que le chien du Colonel, à l'exception de trois soldats au lieu de treize comme la veille. Ces trois soldats avaient de bonnes raisons pour rester encore deux mois. Ils devaient se marier en France.

Une lueur de colère passa dans les yeux du Colonel. Avec un sourire forcé, il nous dit : "Il ne faut pas vous tromper (il avait envie d'ajouter "mes imbéciles"). Ceux qui veulent s'en aller, restez à ma droite, et ceux qui veulent rester, passez à ma gauche". Personne ne bougea, pas même le chien; mais tous lui dirent: "Comme hier, nous avons bien compris, nous voulons nous en aller "chez nous." "Eh bien ! puisque vous le voulez,

vous partirez, reprit le Colonel. Je vais immédiatement envoyer un télégramme disant que vous voulez partir, et dans quelques jours, aura lieu le départ". Nous applaudîmes notre prochain départ et nous rigolâmes du fort désappointement du Colonel.

Pourquoi le Colonel nous demanda-t-il une décision immédiate en sa présence? Ah ! c'est qu'il pensait nous intimider et nous faire céder. Nous lui avons prouvé en face, que nous étions capables de juger justement une question, et que nous en avions assez de sa personne et de sa discipline à la boche.

Quelques heures plus tard, nous jouissions de l'air déconfit des officiers qui nous traitaient de fous, parce que nous voulions revoir nos familles. "En Angleterre, nous disaient-ils, vous resterez longtemps à vous embêter dans les camps, et à faire de l'exercice militaire du matin jusqu'au soir." "Ne vous en faites pas pour nous, Messieurs les officiers, repliquâmes-nous, en Angleterre comme en France, nous nous ficherons passablement de vous. Votre présence nous énerve. Nous voulons vous arracher aux plaisirs de Capoue. Libre à vous de rester. Quant à nous, nous partirons et nous serons très heureux de vous laisser à l'arrière. Nous sommes assez "intelligents" pour voyager sans vous. Adieu !"

De tous nos officiers, il n'y eut qu'un Major et un Capitaine qui nous ont approuvés et qui nous ont félicités de notre décision, en nous disant : "Vous avez grandement raison de partir. Vous êtes menés comme des brûtes et vous crevez de faim. Quant aux officiers, ils ont l'argent et ils s'amusent bien."

Voilà qui est bien parlé. C'est clair comme de l'eau de roche, Colonel.

— SUPPLICATION.—Le Colonel voulut quelques fois protéger ses amis. Un soir, un Sergent fut mis sous-arrêt:

1o. Pour être sorti du camp, quand nous étions tous en consigne.

2o. Pour être revenu au camp en état d'ivresse.

Le Capitaine de service constata la chose et fit son rapport en conséquence. Le lendemain, le Colonel apprenant les accu-

sations portées contre son ami, demanda au Capitaine de vouloir bien enlever l'accusation d'"ivresse." Le Capitaine refusa. Une Cour Martiale fut donnée au Sergent, qui fut trouvé coupable et condamné à la dégradation.

Juste condamnation qui nous fit plaisir.

— GLOUTONNERIE.—Le Colonel, quand il était saoul, se faisait presque toujours servir à manger. Plusieurs fois, il envoya le même soldat lui acheter différentes choses, en oubliant toujours de lui donner de l'argent. En ce temps-là, le Mess n'existait plus. Un soir qu'il était ivre, il demanda à manger. Le soldat lui répondit qu'il irait lui en chercher moyennant finance. Le Colonel lui donna cinq francs. "Ce n'est pas assez", lui dit le soldat. Le Colonel lui donna alors vingt francs. Bientôt, il eût devant lui pain, beurre, œufs, bière. Voyant tout ceci, le Colonel lui dit : "Mgr Bruchési m'a bien dit que tu me ferais mourir". "Pour moi, répondit le soldat, vous ne mourrez jamais assez vite."

Pour de l'amour filial, c'est fort.

— TENDRE PÈRE.— Ce même soldat eut un accident d'automobile. A l'hôpital, il était au lit. Un jour, le Colonel le força à se lever et à aller le voir à l'entrepôt. Cette marche fatigua tellement le soldat, qu'il reprit le lit et resta quinze jours de plus à l'hôpital. Le Colonel en voyant le soldat, lui dit de se préparer à partir pour le Canada, la journée même. "Oui, sur un brancard, répondit le soldat. Je suis trop faible. Je ne puis marcher.". Alors, le Colonel lui ordonna d'enlever ses pansements. Il ne fut convaincu qu'après avoir vu les plaies du soldat. "Retourne à l'hôpital, lui dit-il, tu ne peux partir aujourd'hui."

Quel tendre père que notre Colonel ! Il fit balader cet impotent quand il aurait pu si bien aller lui-même le voir à l'hôpital.

— NE PAS S'EN FAIRE.—Les ordres se suivent mais ne se ressemblent pas. Notre Capitaine-Tartarin qui n'a jamais connu cet axiome, l'a cependant mis en pratique. A notre dé-

part d'Angleterre et à notre arrivée en France, au chargement et au déchargement de notre matériel du bateau, nous avons fait, en un jour, l'ouvrage de trois jours. Travail surhumain, comme nous l'ont si bien dit les débardeurs anglais et français. Cependant, notre Tartarin trouvait qu'on ne travaillait pas encore assez vite. Durant toute la guerre, il continua cette façon de faire travailler. Il engueulait continuellement les soldats qui travaillaient pour lui.

Mais ne voilà-t-il pas qu'il changea de tactique sur la fin de notre séjour en France. Pour lui, c'était de rester le plus longtemps possible en Europe, retirer son salaire et boire aux dépens du pays. Il arrangea si bien son affaire qu'il gagna ainsi quatre mois.

Sur les derniers temps, nous n'avions pas beaucoup d'ouvrage. Afin de ne pas trop nous embêter et pour trouver un peu de distractions, nous demandâmes à emballer notre matériel, à le charger dans les wagons et à l'expédier au port d'embarquement. On nous refusa. Quelques hommes seulement faisaient ce travail. En -plus, notre Capitaine leur disait : "Ne vous en faites pas mes amis (ils étaient maintenant ses amis, lui qui, autrefois, voulait les mener à coups de pied au derrière). Prenez votre temps. Nous ne sommes pas pressés. Ne vous faites pas mourir. Vous avez assez travaillé, durant la guerre, pour vous reposer maintenant."

Quelle douceur ! Il voyait la galette sur le point de lui manquer.

— LETTRE.—Nous avions quitté la France. En Angleterre, nous étions en correspondance suivie avec nos vingt cinq amis restés là-bas, et qui formaient l'arrière-garde. C'est ainsi que nous connûmes les agissements du Colonel et des quelques officiers qui lui restaient. Ah ! les salauds, ils en ont fait une vie d'apaches. Que de promenades ! Que de bombes ! Que de femmes ! Et pour notre Tartarin, que d'argent ! Il nous semble voir disparaître notre matériel sur les voies d'évitement. Pendant que les officiers s'amusaient, les soldats travaillaient, s'em-

bêtaient et demandaient, tous les jours, à retourner au Canada. Les choses n'avançant pas, les soldats firent grève et refusèrent de travailler. Alors, le Colonel qui s'y plaisait toujours, se débarrassa des plus turbulents. Il en fit partir douze pour l'Angleterre.

Nous nous permettons, cher lecteur, de vous faire lire un passage d'une lettre que nous avons reçu en Angleterre d'un de nos bons amis de l'arrière-garde. Par vous-même, vous jugerez de l'ignoble conduite de notre Capitaine-Tartarin :

" Ici, nous avons trimé comme des nègres depuis votre dé-
" part, pour en arriver à quoi? A voir notre départ reculé encore
" un peu. Nous avons vidé tous les quartiers des soldats et des
" officiers, emballé tout le matériel et maintenant nous atten-
" dons les wagons pour charger. Si tu voyais tout le mal que le
" Capitaine-Tartarin se donne pour ne pas avoir de wagons,
" tu rirais si tu en avais le courage. Il prétend qu'il ne peut avoir
" de camions pour lundi à cause de la Pentecôte, quand je sais
" fort bien que nous pouvons en avoir le nombre que nous vou-
" lons. Puis, il y a autre chose, maintenant. Pour avoir un wagon
" d'après lui, il faut que l'A.D.M.S. le demande à l'R.T.O., que
" celui-ci s'adresse au chef du Réseau de l'Est, qui, lui, donne l'or-
" dre au chef-de-gare de... (le nom de l'endroit où se trouvait
" notre ami)...de mettre des wagons à notre disposition. Tu
" vois d'ici la mauvaise volonté qui est apporté à notre prompt
" départ. Le Capitaine a même dit : "Qu'est-ce que ça sert
" d'avoir des wagons, les cheminots vont se mettre en grève
" (sic)?" C'est à faire damner un saint, tu peux le croire."

Eh bien ! que pensez-vous maintenant de notre Tartarin?

— PROFESSIONS.—Vous n'êtes pas sans savoir, cher lecteur, que le soldat en temps de guerre est supposé exercer toutes les professions passées, présentes et futures.

Voici les professions exerçées par un de nos soldats durant la dernière guerre. Comptez bien et vous apprendrez qu'il a professé quatre-vingt-sept professions. C'est un record, nous vous le jurons. Tenez votre sérieux et votre souffle, nous commençons :

Creuseur de tranchées. Tueur de Boches. Tueur de totos. Tueur de rats. Infirmier. Infirmier spécial pour les mourants. Décrotteur. Plongeur. Croque-mort pour les militaires. Cuisinier. Gérant de latrines. Dentiste. Vidangeur. Pharmacien. Charbonnier. Prisonnier. C. B.. Masseur. Cordonnier. Forgeron. Menuinuisier. Pianiste. Vitrier. Accordeur. Pugiliste. Secrétaire. Prophylaxiste. Bureaucrate. Embaumeur. Croque-mort pour les civils. Consolateur des "affligées". Peintre. Couvreur. Artiste. Décorateur. Lettreur. Gérant du jeu de Lawn-Tennis. Brancardier. Charpentier. Coutuiier. Card Writer. Caricaturiste. Agent de loterie. Promoteur de râfle. Sentinelle. Police. Aide-autopsiste. Fumigateur. Mécanicien. Laveur. F.P. No 1. F. P. No 2. Aide-anasthésiste. Doucheur. Fermier. Niveleur. Sondeur. Artilleur (du "75" le jour de l'Armistice). Organiste. Orateur. Chanteur. Brocanteur. Agent de vélos. Témoin D.C.M. Malade. Fossoyeur. Electricien. Aide-radiographe. Aide-opérateur. Blanchisseur. Chef d'orchestre. Infirmier à domicile. Serrurier. Gérant de la Morgue. Mort. Enseveli. R. I. P. Ressussité. Prédicateur. Citron. Gobeur. Poire. Mangeur. Buveur. Dormeur. Coureur. Sauteur de murs et de clôtures. Et il vous revient Menteur comme un arracheur de dents.

J'ME POUSSE

Adieu! Canada, je vais te quitter.
Ton Peuple n'a pas su m'apprécier.
Je vais m'balader su'les boul'vards.
"Je pars".

A P..., j'saurai bien m'débrouiller.
Les "poires" me paieront l'dîner,
De l'apéritif jusqu'au fromage.
"J'déménage".

Je serais, volontiers, resté au Pays
Mais je n'y ai plus un seul ami.
J'en ai laissés (de riches) là-bas.
"J'm'en va's."

Au "Club", on n'me regarde plus,
J'suis considéré comme un intrus.
Et du "C....." je suis l'jocrisse.
"J'me glisse".

Enfin, ici plus rien n'me retient
Ni position, ni femme ; Eh bien !
Là-bas, je r'trouverai ma "copine".
"J'me débine".

Les conservateurs devaient m'caser
Dans une position très élevés.
Mais puisqu'i m'donnent pas d'"ficole."
"J'décolle".

J'laisse au Pays c'qu'j'ai d'plus cher,
Ma Dignité et.... Tartarin, mon frère.
Mais de crever de faim, j'ai la frousse.
"J'me pousse".

CHAPITRE QUATORZIEME

Attente.—Prisonniers.—Soulevements.—La traversée.—
Au Canada.—A nos morts.

ANGLETERRE

— ATTENTE.—Nous sommes en Angleterre, enfin ! Ce pays de pluie et de boue; de troupeaux de moutons et de jeux de golf; de villes noires et enfumées; de bars où les femmes boivent avec leurs enfants dans les bras; d'hommes longs et secs; de femmes aux poitrines masculines et aux longs pieds; d'agriculture presque inconnue et d'usines; de patriotisme à naître; de marchands et de financiers; d'orgueil et d'égoisme; de corruption éhontée et de pourriture sans égale. Pays qui ne nous a laissé presqu'aucune bonne impression, et ne nous a donné que des hauts-le-cœur pour leur vil dédain des Colonaiaux qui les font vivre. Nous y avons demeuré parce qu'il nous fallait passer par là pour aller en France et pour revenir au Pays. Au retour, nous y sommes demeuré six longues semaines qui nous ont paru six longs siècles.

Au camp de Witley, nous ne faisions que boire, manger, dormir, jouer aux cartes et au "Crown-Anchor", jeu qui a ruiné ou enrichi beaucoup de soldats. Notre quartier était un vrai "Monte-Carlo". De ce nom, nous l'avons nommé. La fièvre de l'argent était intense. Nous nous y sommes embêtés royalement. Etant très mal nourris, nous allions manger dans les Y. M. C. A. et les Catholic Huts. Ces établissements ont fait fortune.

Le camp de Witley était presque désert à notre arrivée. Un groupe d'une centaine d'hommes attendaient leur départ. Ils nous ont quitté quatre jours après. Nous étions donc les pre-

miers à partir. Cependant, il y en eut des milliers qui nous ont passé par dessus la tête. Dans l'espace de quinze jours, de dix à vingt milles hommes vinrent nous rejoindre. Ils nous arrivaient de France et des différents camps d'Angleterre.

Le lendemain de notre arrivée à Witley, nous nous sommes mis à l'œuvre. Dans quinze jours, nos papiers furent remplis, signés et acceptés. Nos permissions dans les Iles Britanniques furent prises. Pourquoi alors nous avoir gardés inutilement en Angleterre, et ne pas nous avoir envoyés tout de suite dans nos familles? Quand nous demandions à grands cris notre retour, on nous répondait qu'il n'y avait pas de bateaux, et qu'il y avait grève de débardeurs à Liverpool. Pourquoi ne pas nous avoir envoyés par les ports de Southampton, de Portsmouth en Angleterre, et de Glasgow en Ecosse, d'où les bateaux partaient chargés de soldats? Ah ! c'est qu'on envoyait les Anglais d'Ontario et de l'Ouest, et qu'on gardait les Canadiens-Français. Dans notre camp même, les derniers arrivés de France furent les premiers à partir pour le Canada. Le "fair-play" britannique n'existe que dans les mots. Dans la pratique, il n'est pas plus connu en Angleterre qu'au Canada, en Egypte et aux Indes. "Moi, c'est Moi; Toi, t'es toi (tais-toi)". Devise anglaise que notre Colonel avait fait sienne.

Notre Colonel, qui aimait la France, voulut y rester pour en jouir encore. Il préféra satisfaire son égoisme et ses basses passions, plutôt que d'avoir le plaisir et l'honneur de revenir au Canada avec son Unité. D'ailleurs, il a bien fait. Nous lui aurions fait prendre un bon bain dans l'Océan, plutôt que d'avoir le déshonneur de parader avec lui dans les rues de Montréal.

Donc, restant en France, il nous donna comme Commandant le plus paresseux, le plus ignorant, le plus peureux et le plus pesant de ses Majors. A Boulogne-sur-Mer, en France, celui-ci se sauva à l'hôtel au lieu de s'occuper de nous. Ce fut un de nos débrouillards sergents qui fit l'ouvrage du Commandant. Sans lui, nous y serions encore. En Angleterre, notre Major-Commandant ne nous fut pas plus utile. Paresseux comme un âne, il dormait. Presque toujours, il ne venait au bureau que si nous l'envoyions chercher pour qu'il put au moins lire la correspon-

dance que nous adressait le bureau chef de notre quartier. Craintif comme un lièvre, il n'osait regarder, encore moins rencontrer ses Supérieurs et leur parler. Là, encore, les sergents furent obligés d'aller de l'avant. Au bureau du quartier, nous avions des "pistons" qui nous renseignaient. "Si vous ne partez pas, nous disait un de nos pistons, Capitaine, c'est que votre Commandant ne se remue pas. Quel sorte d'homme avez-vous donc? Ici, il faut jouer des coudes. Autrement vous ne partirez pas." Immédiatement, nous avertîmes nos officiers et notre Major-Commandant. Eh bien ! cher lecteur, savez-vous ce qu'il nous arriva. Il nous a fallu, durant trois jours, officiers et sergents, engueuler ce gros Major indolent et craintif pour qu'enfin, il se décidât à aller aux Quartiers Généraux, et demander pourquoi nous ne partions pas quand nous étions prêts, depuis trois semaines. "J'y suis allé," nous dit-il. Nous n'en croyons rien. D'ailleurs, sa démarche s'il l'a faite, resta nulle. Les soldats fatigués d'attendre commencèrent à grogner. Les sergents pour prévenir tout mouvement malheureux et inutile, se firent eux-mêmes Commandants et jouèrent des coudes. Une semaine après, nous quittions l'Angleterre pour le Canada.

— PRISONNIERS.—Un soir, arrivèrent joyeusement au camp de Witley, douze de nos amis que nous avions laissés en France. Ils furent dispersés dans les quartiers voisins du nôtre. En ce temps-là, la garde-de-nuit était très sévère à cause des troubles qui venaient d'avoir lieu. Un événement tout à fait malheureux arriva à trois de nos plus sages amis qui venaient d'arriver.

Une nuit, dans une baraque où il n'y avait que des Anglais à l'exception de nos trois amis, trois Anglais, un Sergent Quartier-Maître qui n'avait même pas de tunique, et deux soldats armés de carabines pénétrèrent dans la baraque silencieuse. Tout le monde dormait à l'exception d'un de nos amis qui seul, s'amusait à faire marcher une toute petite roulette. Nos trois Anglais, ivres, vinrent tout droit à notre ami. Le Sergent sans un mot d'explication, lui commanda de se lever. Du pied, il éveilla nos deux autres amis, leur demandant s'ils connaissaient le premier. "Oui,

c'est notre ami," fut la réponse. "Eh bien ! habillez-vous tous les trois, prenez votre linge et suivez moi," répliqua le Sergent. Au bureau de la Police, ils furent conduits. On leur enleva leur linge et tout ce qu'ils avaient sur eux, même leur argent qu'ils n'ont pas tout reçu quand le temps de la réclamation fut arrivé. Ce sergent, qui avait passé tout le temps de la guerre en Angleterre, n'avait jamais vu le front. C'était un ivrogne et un voleur.

Cette nuit-là même et sans savoir pourquoi, nos trois amis furent envoyés en prison, au camp de Bramshott, à huit milles de Witley. Le matin, lorsque nous apprîmes la disparition de nos amis, nous fîmes des recherches. Ce ne fut que le lendemain que nous connûmes leur nouvelle résidence et un peu leur histoire. De Bramshott, nos malheureux amis furent ramenés à Witley, où on les mit dans deux prisons diffiérentes dans la même journée; puis, le soir, on les renvoya à Bramshott. Là, après six jours d'attente, au lieu de vingt-quatre heures, comme le veulent les lois militaires, ils furent paradés devant le Colonel du camp.

De nos trois amis, deux ne parlaient et ne comprenaient que très peu l'anglais, et on ne leur donna pas d'interprête. Ces deux derniers furent condamnés, l'un à vingt-huit jours de prison pour avoir été trouvé portant sur lui un révolver boche (vide bien entendu) et l'autre à quatorze jours de prison pour être possesseur d'une roue de fortune. Le troisième qui n'avait rien, fut cependant accusé de posséder la même roue de fortune que son ami, reçut lui aussi, quatorze jours de prison. Devant une pareille injustice, ce dernier se révolta. Parlant très bien l'anglais, il répondit au Colonel que l'accusation était fausse, et qu'il refusait la punition. "Puisque vous refusez la punition, répliqua le Colonel, vous aurez une Cour Martiale." "Très bien, Monsieur, j'accepte la Cour Martiale." On le fit sortir du bureau. Dix minutes après, il fut de nouveau introduit devant le Colonel qui lui dit : "Je vous donne le bénéfice du doute. Comme nous avons beaucoup d'ouvrage et qu'une Cour-Martiale prendrait trop de temps, nous vous donnons la liberté. Mais n'y revenez pas".

Voici l'odyssée de trois braves petits Canayens.

Cette histoire, montre bien le caractère de certains Anglais. Poltrons devant l'ennemi, ils se faisaient braves à l'arrière. En

Angleterre comme au Canada, le Canayen était la bête noire. Prendre un Canayen en défaut, était la marotte de l'Anglais. S'il se croyait insulté par un Canayen, il ne dormait pas tant qu'il n'avait pas assouvi sa vengeance. Trop lâche pour frapper en face, il poignardait dans le dos. Tel l'Iroquois du dix-septième siècle. Il n'était pas bon pour nous d'être sous ses ordres. Au front, les Anglais reprochaient continuellement aux Canayens d'être toujours à l'attaque. "Vous êtes des Sauvages, nous disaient-ils, vous agacez sans cesse les Boches, vous êtes toujours les premiers à les attaquer, et vous n'attendez jamais qu'ils vous attaquent." Voilà le militaire anglais. Ne jamais attaquer mais se faire tuer bêtement sur place si on l'attaque. Si nous (les Alliés) les avions, écoutés, nous serions encore dans les tranchées. Belle vie, n'est-ce pas ?

— SOULÈVEMENTS.—Les journaux, cher lecteur, vous ont appris les soulèvements militaires qui eurent lieu dans les camps canadiens en Angleterre, après l'Armistice. Faisons la lumière sur certains points qui vous sont restés obscurs. Comme toujours, nous jugerons les choses avec impartialité. Nous ne vous parlerons ici que des soulèvements du camp de Witley que nous avons vus et vécus. Les soulèvements de notre camp, en juin dernier, furent le signal des soulèvements qui ont suivi dans les autres camps canadiens.

Pourquoi les soldats du camp de Witley se sont-ils révoltés? A cause de l'injustice, de la mauvaise volonté de l'administration et des Autorités Supérieures. On rit souvent de la paperasserie de l'administration française. Pourquoi alors, l'avons-nous imitée? La nôtre était tout à fait ridicule. On ne finissait jamais de remplir et de signer nos papiers. Quand tout était fini, bien souvent on n'y pensait plus; on oubliait surtout ceux qui arrivaient seuls ou en tout petit groupe. Ceux qui ne suivaient ou ne surveillaient pas leurs papiers, devenaient les éternels pensionnaires du camp. Leurs papiers étaient oubliés dans les cases ou se perdaient dans les bureaux. Il fallait de nouveau remplir et signer des papiers. Nous avons connu des soldats, des sergents,

MON ROYAUME POUR UN CHEVAL

(ou une joument)

Sales bêtes !.... j'me sacre pas mal des p'tits, pourvu qu'le gros m'agraffe pas avant que j'arrive su'l'bâtiment.

des sergents-majors, des officiers de 1914, 1915, 1916, qui ont recommencé leurs papiers jusqu'à trois fois, et qui étaient au camp depuis cinq à dix mois. Pendant ce temps, les conscrits, ces derniers arrivés en Angleterre et qui n'étaient jamais allés en France, partaient pour le Canada. Quelle honte !....

Cette manière d'agir, ne suffisait-elle pas pour faire perdre patience à des Anges mêmes? Nous ne demandions que notre retour au foyer, et on nous retenait toujours injustement en exil. Nos officiers supérieurs faisaient-ils cela pour conserver plus longtemps leurs gros salaires? Nous nous sommes laissés dire, sans cependant confirmer la rumeur, que plusieurs de nos vaisseaux avaient été mis à la disposition du gouvernement américain pour qu'il put ramener ses soldats à raison de cent milles par mois, tandis que nous, nous ne pouvions revenir plus que trente milles par mois. Ces injustices de tous les jours furent la cause première de ces soulèvements. N'y avait-il pas intérêt de la part du gouvernement anglais? Autant de Canadiens qui restaient en Angleterre, autant d'argent qui tombait dans la poche de ses nationaux qui nous volaient, à qui mieux, mieux, en nous vendant plus cher qu'aux Anglais. A notre volonté, nous avions de l'argent et des permissions afin de nous donner l'occasion de dépenser follement.

A notre connaissance, pas un seul journal anglais a pris notre part, en mettant les choses au point. Tous se sont donné le mot pour nous critiquer et nous traiter de Sauvages. Honneur à ce maire d'une des plus belles plages du sud d'Angleterre sur la Manche, qui n'a pas eu peur et n'a pas eu honte de prendre notre défense, et de dire que nous avions eu raison de nous soulever! Voici un résumé de sa lettre :

"Je demande aux journaux du pays de discontinuer leur " critiques malséantes au sujet des soldats canadiens. Ces jeu- " nes gens ne sont-ils pas venus courageusement et joyeusement " nous défendre? Les troupes canadiennes, sur les champs de " batailles, n'ont-elle pas été les meilleures troupes des Armées " britanniques? Depuis 1914 qu'ils ont quitté leur pays et leurs " foyers, ne méritent-ils pas, ces braves, de retourner immédia- " tement dans leurs familles comme ils le demandent? Pourquoi

" les garder dans les camps à s'ennuyer et à s'abrutir? Soyons " aussi généreux qu'ils ont été braves. Nous avons besoin, nous " les Anglais d'Angleterre, de leur amour, non de leur haine et " de leur mépris. Pour ma part, je salue toujours avec plaisir " et respect les Canadiens. Ce sont des "Héros". Vive les " Canadiens ! Vive le Canada !"

C'est un Anglais d'Angleterre qui parla ainsi. Il fut le seul à avoir l'esprit de justice. Saluons-le. L'exemple est bon à citer.

Maintenant, il nous reste à vous raconter le soulèvement du 14 juin dernier, qui fut le plus fort soulevement qui eut lieu dans les camps.

Un groupe de cinquante soldats suivis de cinq milles spectateurs militaires, demandèrent aux officiers de notre quartier d'ouvrir les portes de la prison pour faire sortir les prisonniers. Les pourparlers n'aboutissant pas, portes et fenêtres furent enfoncées. De là, les meneurs visitèrent toutes les prisons, et donnèrent la liberté à tous les prisonniers. Pendant ce temps, les officiers de l'Etat Major du camp vinrent sur les lieux de la mascarade. Les soldats qui n'entendaient plus raison, forcèrent ces Messieurs à retourner à leurs bureaux. Avec l'essence enlevée de l'automobile du Général-Commandant, les soldats se rendirent à cette partie du camp occupée par le village des civils anglais, arrosèrent les cafés, le théâtre, les restaurants, les magasins, les banques, la petite chapelle, et vers minuit, y mirent le feu. Ce fut splendide. Nous n'avons jamais assisté à un aussi beau feu de joie. Si les soldats mirent le feu à ces magasins, etc., etc., c'était pour se venger de ces Anglais d'Angleterre qui s'enrichissaient à nos dépens. Ces faiseurs d'argent qui nous méprisaient parce que nous étions "Coloniaux", nous volaient en nous vendant plus cher qu'ailleurs. Nous nous demandions tous, pourquoi toutes ces boutiques n'étaient pas tenues par des Canadiens? Nous aurions donné avec plaisir notre argent à des Canadiens, tandis qu'il nous faisait peine d'enrichir des Anglais d'Angleterre, qui n'étaient jamais allés défendre leurs Iles dans les tranchées de France.

A ceux qui nous ont blamé sans connaître les causes des soulevements, nous demandons de bien lire ce qui suit : Ces soulève-

ments ont eu pour conséquence de nous faire partir vite d'Angleterre. Dans la même semaine, dix milles soldats partirent pour le Canada. Ah ! ah ! les grèves disparurent, et comme par enchantement, les bateaux descendirent du ciel. Nous comptions parmi ces heureux évacués.

Le soldat est patient et reçoit sur le crâne sans trop rouspeter, les plus grandes injustices. Mais une fois qu'il a perdu patience et qu'il a soulevé la tempête, il la continue jusqu'à ce qu'il en soit rassasié. Il connait le proverbe qui dit : "Aux grands maux, les grands remèdes".

———

— LA TRAVERSÉE.—Enfin, nous voici à Liverpool, dernière étape de notre voyage en Europe. De la gare au bateau, nous allâmes en rangs de parade, précédés par une fanfare qui annonçait aux Liverpoolois des héros canadiens qui avaient noblement fait la guerre, et qui, tous joyeux, retournaient dans leur pays et leurs familles.

Sur le bateau, la troisième classe nous fut donnée. Pour lits, nous avions des hamacs dans lesquels nous étions très bien couchés et agréablement bercés par les flots. Dans le réfectoire de la deuxième classe, nous mangions très bien. Sur les quatre mille passagers, nous étions environs deux milles Canadiens-Français. La traversée fut joyeuse. La mer très sage ne nous donna aucun mauvais souvenir. Nous passions nos journées sur les ponts à lire, à dormir, à jouer, à chanter et nous avions même du cinéma. Le grand air de la mer nous a bien brunis un peu, mais nous prenions notre revenge en le respirant à pleins poumons.

Ainsi, durant sept jours, notre bateau fendit la vague du grand Océan. Entre le ciel et l'eau, nos esprits se donnèrent à la méditation. Il n'y a pas à dire, c'est bien en face de cette immensité que la puissance de Dieu nous apparaît le plus manifestement. Devant nous, nous avons l'horizon qui, en s'éloignant toujours, nous rappelle l'infini qui nous mène à Dieu. Un signe de Lui suffirait pour que les flots qui caressent si agréablement les flancs de notre vaisseau, se déchaînent et nous fassent danser comme

des marionnettes. Ils pourraient même nous engloutir sans laisser aucune trace de notre passage. Mais non, Dieu n'a pas voulu chagriner nos parents et nos amis; et les flots très honorés de notre présence, nous portèrent très joyeusement jusqu'à notre cher Canada.

Laissez-nous maintenant vous rapporter un fait qui, sans nous surprendre, nous mit en colère contre les officiers qui, jusqu'à la dernière minute, la dernière seconde, nous traitèrent en parias, tout en mettant au grand jour leur ridicule importance.

Sur notre bateau, nous étions environ quatre milles passagers. Il y avait beaucoup d'espace sur les ponts de la première classe qui ne recevaient la visite que des officiers et des civils; tandis que les ponts de la seconde classe étaient littéralement couverts, recevant les gens de la deuxième et de la troisième classe. Nous ne pouvions pas prendre d'exercice. Il nous fallait rester debout sans presque bouger. A cet inconvénient, les sergents voulurent rémédier. Pour eux, ils demandèrent et obtinrent du Commandant militaire du vaisseau, l'usage des ponts de la première classe pour se promener et se délasser. Pauvres sergents, ils avaient oublié les officiers, ces "grands seigneurs" de la guerre, qui veulent tout pour eux et rien pour les sergents et les soldats. Donc, les officiers, en apprenant la décision du Commandant militaire, sursautèrent d'indignation et demandèrent à celui-ci d'annuler la permission donnée aux sergents. Une heure après, les sergents reçurent l'ordre de ne plus se promener sur les ponts de la première classe. Jusqu'à la dernière minute, les officiers jouèrent aux "parvenus" et nous traitèrent en esclaves.

— AU CANADA.—Ce fut par le plus beau soleil de juillet que nous nous éveillâmes ce matin-là, en face des côtes canadiennes. Notre joie fut immense. D'un mouvement subit, nous chantâmes le "O Canada" et "Vive la Canadienne". Nos yeux n'étaient pas assez grands pour voir approcher notre Canada. Dans une étreinte, nous aurions voulu l'embrasser tout entier.

Vers les huit heures du matin, nous entrâmes dans le port d'Halifax, et à dix heures nous descendîmes du bateau. Après

quelques formalités, nous montâmes dans le train qui, vers onze heures, commença à rouler vers Montréal. Notre joie était immense. Nous ne parlions plus que du Canada, et nous ne pensions qu'à nos parents et amis que bientôt nous embrasserions.

Notre bonheur était parfait. Aussi, il ne pouvait durer. Une déception nous attendait. Le trajet qu'on devait faire dans trente-six heures, nous a pris quarante-huit heures. Pourquoi nous avoir fait passer par le Transcontinental au lieu de l'Intercolonial? Par celui-ci nous aurions passé dans un pays connu; nous aurions salué avec joie les villes et les villages où demeuraient des parents et des amis. Non, on n'a pas voulu nous faire ce plaisir, mais on nous a fait monter le "calvaire" jusqu'au bout, en nous faisant passé dans un pays sauvage. Nos cœurs joyeux à Halifax, furent dix heures après, enveloppés des langes du noir cafard, quand nous nous aperçumes de la route que nous suivions. Pour nous qui sommes né curieux et amoureux de l'histoire et de la géographie de notre Pays, ce voyage dans cette partie de la Province qui nous était tout à fait inconnue, nous a beaucoup intéressé. Nous avons encore devant les yeux cette contrée presque sans culture et toute parcourue de monts, de vallées, de lacs et de rivières. La forêt vierge dans toute sa majesté nous conduit jusqu'à l'horizon. De l'autre côté de la rivière St-Jean que nous longeons, durant quelques heures, est le bel Etat du Maine américain, jadis notre patrimoine, qui fut tout simplement donné en 1783 par l'Angleterre aux Etats-Unis par crainte d'une guerre. Ce n'est que dans le comté de l'Islet que nous touchons à la civilisation.

Après l'Armistice, les journaux canadiens, que nous lisions en Europe, nous racontaient que le pays tout entier se soulevait de joie et d'allégresse au retour de ses soldats. Ils nous apprenaient aussi, que le gouvernement avait ordonné aux trains des voyageurs civils, d'attendre sur les voies d'évitement pour laisser passer sans retard, les trains des soldats qui revenaient au Pays. Pourquoi alors, notre train s'arrêta-il inutilement, durant trois heures de nuit, à quelques milles de Moncton? Et la nourriture donc? Elle devait être aussi bonne et aussi nutritive, que celle

des meilleurs hôtels d'Ottawa. Pourquoi alors, sur notre train, avons-nous crevé de faim, durant deux longues journées? Vraiment, ce fut une bien triste entrée triomphale au Pays.

Montréal ! Montréal ! Voilà Montréal ! Vive Montréal ! Nous y sommes enfin. A la gare Bonaventure, nos parents et nos amis nous reçurent avec enthousiasme. Suspendus à nos cous, ils nous embrassaient avec frénésie. Les questions, plus tendres et plus curieuses les unes que les autres, se succédaient sans fin. En ces instants de joyeuses folies, nous oubliâmes Europe, guerre, esclavage, souffrances, pour n'être plus qu'aux nôtres. Pour vivre ce bonheur parfait, il faut aller à la guerre, mais à la condition... d'en revenir.

— A NOS MORTS.—Finis coronat opus, dit le proverbe. Après vous avoir intéressé par le récit de nos aventures de guerre, nous avons cru qu'il était de notre devoir de ne pas terminer cet ouvrage sans vous dire un mot de ceux de nos frères d'armes qui, tant en France qu'au Canada, sont morts victimes de leur dévouement.

Salut à ceux qui dorment là-bas sur le vieux sol de France, leur dernier sommeil! Salut aussi à ceux que la mort a fauchés au retour au Pays! Ensemble, ils ont été au danger; ensemble maintenant, ils partagent le même repos.

Officiers, sergents et soldats ayons pour ces amis qui trop tôt nous ont laissés, une pieuse pensée. Que toujours dans nos cœurs, leur souvenir soit vivace; et que chaque jour, pour eux, nos lèvres adressent à Dieu une fervente prière.

R. I. P.

APPENDICE

A la déclaration de la guerre, en 1914, les Canadiens dans un mouvement spontané se sont levés, et au cri de "mort aux Boches", ont traversé les mers. En terre française, nous avons joyeusement et glorieusement défendu notre pays, nos femmes, nos enfants, le droit et la justice.

L'ennemi ne fut pas toujours dans les tranchées, ni il fut toujours boche. Nous l'avons rencontré dans les différents pays que nous avons parcourus. Nous l'avons découvert sur la rue, sur la place publique, dans les cafés, dans les restaurants et même dans les journaux. Cet ennemi poltron, lâche, défaitiste, traître à son Pays et aux Alliés qui avaient traversé les mers pour le défendre, disparaissait devant nos arguments, même nos arguments frappants.

Quelles ne furent pas notre surprise et notre douleur de lire, un jour, dans "L'Oeuvre", journal défaitiste parisien, un article de M. Philippe Millet contre la race canadienne-française. En présence d'un tel crime,—car c'est un crime que d'écrire contre un Allié en temps de guerre,—nous ne pouvions rester muet. Par les journaux, nous avons répondu à ce traître.

Il ne faut pas penser, cher lecteur, que M. Philippe Millet exprime la vraie opinion française. Oh! certes, non. La France patriotique, touchée de notre dévouement, nous a choyés comme ses propres enfants. Quand un régiment canadien passait dans une ville ou dans un village, le Français l'applaudissait, et la Française nous donnait ses baisers, ses fleurs et ses friandises.

Nous vous donnons ici, l'article de M. Millet, suivi de notre réponse signée de notre nom de plume d'alors, "Joseph Canada":

LES CANADIENS-FRANCAIS

On doit la vérité à ses amis. Il est difficile de cacher plus longtemps aux Canadiens-français la profonde déception que cause en France leur attitude à l'égard de la guerre.

On sait quel a été l'admirable effort du Canada. Voilà des gens qui avaient tous quitté l'Europe pour être à l'abri des regrettables fléaux qui s'abattent de temps à autre sur cet infor-

tuné continent. La guerre éclate, une guerre pour eux lointaine et à laquelle ils ne pouvaient guère s'intéresser sans un effort d'imagination. Ils accourent néanmoins d'eux-mêmes, s'enrôlent volontairement par centaines de mille, prennent à leur charge les frais de l'expédition, fabriquent des obus et se font tuer avec désinvolture. Ces jours derniers, ils viennent de faire mieux encore. Le 4 août, le Sénat d'Ottawa votait, après la Chambre des Communes, une loi instituant au Canada le service obligatoire. A son retour d'Angleterre, au début de l'été, Sir Robert Borden, premier ministre du Dominion, avait exposé à ses compatriotes que cette loi était indispensable si l'on voulait permettre à l'armée canadienne de jouer un rôle jusqu'au bout. Le Parlement canadien a déjà répondu à son appel.

Par malheur, cet effort est dû tout entier au patriotisme des Canadiens-anglais. Non seulement les Canadiens-français y ont fort peu participé, mais ils ont fait, et continue à faire tout leur possible pour mettre des bâtons dans les roues.

Ils sont deux millions, sur sept que compte le Dominion, et cependant le nombre de volontaires qu'ils ont fourni à l'armée est si dérisoire que, par égard pour eux, il vaut mieux ne pas le préciser. On alléguait jusqu'à ces temps derniers que, par tempérament, ils ne pouvaient goûter comme les Anglo-Saxons le système des enrôlements volontaires. Mais le service obligatoire a provoqué parmi eux, surtout dans la Province de Québec, une opposition plus violente encore. Alors que les libéraux de l'Ouest se joignaient aux conservateurs pour appuyer cette mesure de défense nationale. Québec a fait bloc derrière Sir Wilfrid Laurier pour empêcher qu'elle fût votée, et Sir Wilfrid a refusé l'offre patriotique que lui faisait Sir Robert Borden de former avec lui un cabinet de coalition. Le service obligatoire a été voté presque uniquement par des voix anglaises.

Le clergé catholique est divisé, affirme-t-on, sur la question de la guerre. Néanmoins, de l'aveu des Canadiens-français les plus éminents, tels que le sénateur Lavergne, il est avéré que la majorité des évêques et des curés a adopté sur ce point une attitude nettement antipatriotique. "L'Action Catholique", organe officiel de l'Eglise romaine de Québec, a publié le 30 juillet dernier une lettre du cardinal Bégin, hostile au service obligatoire, dont voici le principal passage:

" Ce service militaire, écrit le cardinal, tel qu'on le propose, n'est pas seulement un coup sérieux porté aux droits de l'Eglise du Christ, indépendante dans son domaine, et dont les lois et la pratique exemptent le clergé et la classe de la société que ce nom désigne du service des armes, mais il constitue aussi un obstacle fatal au recrutement des ministres de Dieu pour la garde des

âmes et à celui des maîtres ecclésiastiques, et par ce fait même crée dans notre société un mal pire que celui auquel il est censé devoir porter remède. Les traités assurent aux catholiques canadiens le libre exercice de leur religion. La législation que l'on prépare peut porter à cette liberté un coup mortel."

Pour apprécier toute la saveur de cette déclaration, il est bon de savoir que le projet de loi voté par les Communes canadiennes n'imposait le service obligatoire qu'aux séminaristes et en exemptait tous les prêtres qui en France ont fait si vaillamment et si volontiers leur devoir.

Cette attitude des Canadiens-français complique singulièrement aujourd'hui la situation politique à l'intérieur du Canada. De crainte de provoquer parmi eux un mouvement dangereux pour la sécurité nationale, Sir Robert Borden se voit dans l'obligation de différer l'application de la nouvelle loi jusqu'au lendemain des élections générales qui vont avoir lieu prochainement. Il est vrai que Québec a promis de s'incliner devant la volonté de la majorité, au cas où ces élections viendraient à ratifier le vote du Parlement. En attendant, le pays est profondément divisé. Un schisme se prépare entre les libéraux de l'Ouest et ceux des provinces françaises. L'antagonisme des deux races se réveille plus vif que jamais.

Les chefs nationalistes canadiens, tels que MM. Bourassa et Lavergne, disaient, paraît-il, à l'époque de la guerre du Transvaal que, si la France eût été aux côtés de l'Angleterre, les Canadiens-français eussent volontiers combattu. Au début de la présente guerre, nombreux furent les Canadiens de langue anglaise qui crurent que cette fois, que le Canada allait connaître l'unanimité. Mais l'événement a démontré que les protestations d'amour prodiguées à la France par les hommes de Québec et de Montréal avaient un caractère purement platonique. L'attachement aux vieux souvenirs a été aussi impuissant que le loyalisme à l'égard de l'Angleterre quand il s'est agi, pour les Canadiens de race française, de vaincre leur égoïsme provincial. Et nous constatons aujourd'hui ce fait paradoxal que le seul point de l'Amérique du Nord où l'on n'épouse pas avec ardeur la cause de la France est celui où l'on parle notre langue.

(Signé) PHILIPPE MILLET

"L'Oeuvre", 11 août 1917.

REPONSE

CE QUE SONT LES CANADIENS-FRANCAIS

Monsieur le Directeur,

Nous profitons de l'hospitalité de ce journal pour répondre à un article de M. Philippe Millet, paru dans "L'Oeuvre" du 11 août, intitulé: "Les Canadiens-Français".

Il est utile de faire des études sur l'histoire et la politique canadiennes avant de se permettre de critiquer la conduite des Canadiens-Français contre la conscription.

La France a-t-elle raison d'être si profondément déçue de notre attitude à l'égard de la guerre, quand nous sommes si nombreux à défendre son territoire? Sait-elle que les neuf-dixièmes de sa population nous ignoraient en 1914?

Si ce Monsieur connaissait la Constitution canadienne, il saurait que le gouvernement canadien n'a pas le droit de passer une pareille loi sans le consentement du peuple, qui est seul juge. C'est ce que Sir Wilfrid Laurier, M. Henri Bourassa et les Canadiens-Français demandent.

Grâce à notre enthousiasme, à notre amour du droit et de la justice, nous sommes venus volontairement combattre le barbare allemand en France, patrie toujours aimée de nos ancêtres.

Le Canada, dix-sept fois plus grand que la France, et vingt-huit fois la Grande-Bretagne, ne peut soustraire de sa population de sept millions, plus d'hommes valides qu'il ne l'a fait jusqu'à présent, sans anéantir ses progrès d'avenir, sans nuire à son agriculture et à ses industries. Cette année, il nous manque 25,000 hommes pour faire nos récoltes. Nous croyons que les grains et les munitions sont aussi nécessaires à la bonne cause et à la victoire des Alliés que les soldats dans les tranchées. Il ne faut pas renouveler, comme l'an dernier, la perte des centaines de mille boisseaux de grains, faute de bras pour les recueillir et les envoyer en Europe qui en a tant besoin.

Vous dites, M. Millet, qu'il n'y a que les Canadiens-Français qui sont contre la conscription. Demandez donc au gouvernement canadien les centaines de pétitions des ouvriers canadiens-anglais comme canadiens-français demandant le rejet de la conscription ou de soumettre cette question au peuple.

On sait qu'il y a eu rejet de la conscription en Irlande et en Australie. M. Millet a-t-il protesté? Pourquoi faire pour nous ce qu'il n'a pas fait pour les autres? Serait-ce par hasard parce que nous parlons le français? Est-ce la reconnaissance qui est due à ceux qui ont été délaissés en 1763 et qui, grâce à leur ténacité et à leur patriotisme ont conservé intacte la langue française en Amérique du Nord?

Puisque vous doutez de notre patriotisme, savez-vous, M. Millet, que ce sont les Canadiens-Français qui, en 1776 et 1814, ont défendu et conservé à l'Angleterre le Canada attaqué par les Américains? Savez-vous que durant ces deux guerres, vos amis les Canadiens-Anglais, pour conserver leur vie, se sauvèrent à l'Ile d'Orléans se mettre sous la protection du canon de la citadelle de Québec, pendant que les Canadiens-Français boutaient l'ennemi hors du Canada.

Allons, M. Millet, faites nous donc connaître le nombre de Français de France qui iraient combattre volontairement ou non, sous nos drapeaux, si nous étions attaqués par les Américains ou les Japonais?

Vous, M. Millet qui avez un amour si prononcé pour les Canadiens-Anglais, savez-vous que ces gens font depuis 1760 une guerre terrible à notre langue qui est la langue française, et à notre religion qui est la religion catholique romaine. Lisez leurs journaux, et vous verrez leur haine s'étaler non seulement dans les journaux canadiens-anglais, mais aussi dans les journaux américains, anglais et même, ô honte! dans les journaux français, tels que "L'Oeuvre", "L'Information". N'est-ce pas un devoir sacré pour tous les Français de défendre les leurs, en quelque pays qu'ils soient, au lieu de les critiquer et de les injurier sans connaître les raisons qui les font agir. Votre article paraîtra dans tous les journaux canadiens-français. Songez au désappointement et au peu d'encouragement qu'il provoquera. Pensez-vous que les Canadiens-Français seront bien enthousiastes à venir vous défendre quand vous les jugez si mal? Pendant que les gens sensés et patriotes travaillent à l'union toujours plus intime des Alliés, vous et vos amis, ignobles traîtres et défaitistes, vous cherchez à les désunir par vos injures.

Savez-vous de quelle manière l'enrôlement est fait dans la Province de Québec, seule province française au Canada? Savez-vous que, proportion gardée de la population, il y a autant de Canadiens-Français que de Canadiens-Anglais nés en Canada? Avant d'écrire, il faut consulter les statistiques, et non pas traduire en aveugle nos journaux ennemis.

Nous retenons un passage de l'article de notre adversaire: " Les protestations d'amour prodiguées à la France par les hommes de Québec et de Montréal avaient un caractère purement platonique. L'attachement aux vieux souvenirs a été aussi impuissant que le loyalisme à l'égard de l'Angleterre quand il s'est agi, pour les Canadiens de race française, de vaincre leur égoïsme provincial. Et nous constatons aujourd'hui ce fait paradoxal que le seul point de l'Amérique du Nord où l'on n'épouse pas avec ardeur la cause de la France est celui où l'on parle notre langue".

Allons, M. Millet, vous devenez de plus en plus bizarre. Votre amour mal placé pour ces bons Canadiens-Anglais que vous ne connaissez pas, vous donne trop de mépris pour les Canadiens-Français.

Les Canadiens-Français n'ont-ils pas prouvé leur amour à la France quand, en 1759, ils ont versé sur les plaines d'Abraham de Québec le plus pur de leur sang pour vous conserver le Canada que vous abandonniez de gaieté de cœur, en signant, le 10 février 1763, le traité de Paris?

Les Canadiens-Français n'ont-ils pas prouvé leur amour à la France quand, en 1870, un groupe de Canadiens-Français, au nom de la race, est venu combattre sous vos drapeaux, pour chasser le Boche et ses amis du sol français?

Dans la présente guerre, les Canadiens-Français ne prouvent-ils pas leur amour pour la France, en vous faisant parvenir leurs produits et leur argent par des millions de francs? Que pensez-vous des milliers de Canadiens-Français qui ont versé leur sang sur les champs de bataille de Langemarck, Saint-Eloi, Festubert, Courcelette et de Vimy?

Avant d'écrire, vous auriez dû penser que c'est en 1763 que la France a abandonné le Canada, ces quelques arpents de neige comme le disait si bien votre Voltaire, avec son éternel sourire diabolique. D'après lui, les 60,000 Canadiens-Français gardiens de ces arpents de neige ne valaient pas la peine d'être défendu. Laissez-moi vous apprendre, puisque vous ne connaissez rien de notre histoire, que ce ne fut que cent ans après cet horrible abandon, que nous avons eu les premiers visiteurs français qui traversèrent l'océan sur "La Capricieuse". On ne nous a pas beaucoup regrettés. En 1776, vous avez mis plus d'enthousiasme, d'honneur et de gloire à aider les Américains à conquérir leur indépendance que vous en avez mis en 1759 à conserver le Canada, votre plus belle et votre plus riche colonie.

Cessez vos gémissements, M. Millet, la France n'en a pas besoin, et les Canadiens-Français sont trop nobles pour être entachés par vos insultes. Sortez du grenier, votre patriotisme. Mettez votre plume au service de la France, en dénonçant vos embusqués et les espions qui vous font plus de tort que les Boches dans les tranchées. Travaillez plus pour votre pays que vous ne l'avez fait depuis 1870. Laissez en paix les curés et les moines qui ont toujours été une sauvegarde pour vous comme pour nous. Ne craignez pas d'augmenter votre population. Ainsi, la France deviendra comme jadis, la première nation du monde.

Chez qui avez-vous pris vos renseignements? Est-ce par des "affirme-t-on" ou des "paraît-il" qu'on écrit un article sérieux? Vous dites: "Les chefs nationalistes canadiens, tels que MM. Bourassa et Lavergne, disaient, paraît-il, à l'époque de la guerre du Transvaal que, si la France eût été aux côtés de l'Angleterre, les Canadiens-Français eussent volontiers combattu". M. Bourassa député à Ottawa à cette époque, n'a jamais prononcé une telle parole. Il a toujours été contre l'envoi de nos troupes au Transvaal. Et pour M. Lavergne donc. Vous le nommez un des chefs nationalistes quand il n'était que jeune étudiant en droit à l'Université Laval de Québec.

Eh bien! M. Millet, ce n'est pas par des insultes et des mensonges que le Canadien-Français, travaillant pour la gloire de la France, combattant sur son sol et versant son sang pour sa régénération, réfute ses adversaires et même ses ennemis.

Quoique nos adversaires puissent dire, les Canadiens-Français n'en continueront pas moins à défendre chèrement leur vie devant le Boche et renouvelleront, soyez-en sûr, M. Millet, les exploits de Courcelette et de Vimy.

(Signé) JOSEPH CANADA

"La Tribune", le 13 août 1917.

TABLE DES MATIERES

PAGES

Dédicace II
Préface III

CHAPITRE PREMIER

Canada. — Bambocheurs. — Incertitude. — Pour un officier. — Sur l'Océan. — Pourboire. — Angleterre. — Nos premières souffrances. — Les zeppelins. — K. R. & O. — La faim. — Avarice. — La garde. — La traversée de la Manche 1

CHAPITRE DEUXIEME

France. — Rigolades. — Protestations. — Discipline. — Exploits. — Un anglomane 12

CHAPITRE TROISIEME

Les Sauvages. — Un cicérone. — Du canayen. — Profiteurs et vampires. — Traites et mandats-postes. — Emprunt et boni. — Garde et bistro. — Larmes amères. — Tête et jambes 24

CHAPITRE QUATRIEME

Les uns, les autres. — Générosité. — Bois et charbon. — Comptes. — Les dix lapins. — Commerce. — Taloche. — Réflexions. — Colonel. — Prisonniers. — Policier. — La Saint-Jean-Baptiste. — Supposition 33

CHAPITRE CINQUIEME

Le chat. — Complainte du chat. — Folie. — Concerts. — Consigne. — La Légion d'Honneur. — Boxe. — Saluts. — Pleurs. — Balafre. — Téléphone. — Avarice. — Fi-fi-fifille. — Devinettes 41

CHAPITRE SIXIEME

Parvenu. — Bière. — Grands dîners. — Critique française. — Officiers malades. — Soldats malades. — Réparation de chaussures. — Devinettes 52

CHAPITRE SEPTIEME

Adieu et salut. — Brigandage. — La Poste du Kaiser. — Un fat. — La Croix-Rouge-Canadienne. — Réminiscences. — Goinfre..... 65

CHAPITRE HUITIEME

Cafard. — Inconséquence. — Effronterie. — Distraction. — Injustice. — Goujat. — Bombes. — Cigarettes. — Aveugle. — Photographe. — Devinettes. — Les raids. Garde. — Boni. — Réflecteur. — La lune. — Mon cœur. — Cadeau. — Soif. — Punition..... 78

CHAPITRE NEUVIEME

Les femmes. — La jument. — Bain. — Poison. — Ingratitude. — Vingt francs. — Ivresse. — Voleur. — Trop matin..... 91

CHAPITRE DIXIEME

Réflexions. — Recommandation. — Dettes. — Mesquinerie. — Paresse. — Régime. — Un sou. — Politesse. — Mon frère. — Ma canette. — Bénédictine. — Meurtre. — Les déchaînés. — Pan. — Au collet. — Poing canadien. — Cor de chasse. — Billard. — Bacchus. — Essence... 99

CHAPITRE ONZIEME

Lapins. — Capitaine-Tartarin. — Nous le savions.— Verdun. — Paiement. — Lutte. — Ventes. — Commandement.— Pas plus que toi.— Les billards.— Empocheur.— Cigarettes. — Notre nourriture..... 110

CHAPITRE DOUZIEME

Engagement. — Caporal et Colonel. — Cocottes. — Gordon Gin. — Vol d'auto. — Bonnes réponses. — Doux baisers. — Honte. — Prison et décoration. — Cantine. — Officiers à table. — Dons. — Sergent Major. — Les décorations..... 120

CHAPITRE TREIZIEME

Prières. — Supplication. — Gloutonnerie. — Tendre père. — Ne pas s'en faire. — Lettre. — Professions..... 132

CHAPITRE QUATORZIEME

Attente. — Prisonniers. — Soulèvements. — La traversée. Au Canada. — A nos morts..... 142
Appendice..... 154